ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE.

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE:

Traduits du Grec de Nicoclès,

AVEC DES REMARQUES,

Par M. l'Abbé MABLY.

NOUVELLE ÉDITION.

Quid Leges ſine moribus
Vanæ proficiunt? HOR. Od. 19 L. 3.

A AMSTERDAM,

M. DCC. LXVII.

m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien, ſi les régles de critique ſur cette matiere ſont vraies ; il eſt bien conſervé, & a pour titre : *Entretiens de Phocion.*

Un Ouvrage juſqu'alors inconnu, & qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grece, auſſi célebre par ſon éloquence que par ſes vertus & ſes talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus poſſible de le quitter. Je le lus & le relus pluſieurs fois. J'invitai le Bibliotécaire à enrichir le Public du tréſor qu'il poſſédoit ; mais comme il ne me répondit que d'une maniere peu ſatisfaiſante, en ſe plaignant du mépris que notre Siécle fait des Anciens, de la décadence des Lettres, & de l'inutilité de mul-

plier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homére, Platon & Démosthene, que dans des versions ; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier essai me donna l'envie de traduire ses Entretiens : la briéveté de l'ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entreprise ; & depuis j'ai profité des premiers momens de loisir dont j'ai joui, pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte & littérale.

J'ai communiqué mon travail à quelques Sçavans, & les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, & qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils ; & en même temps que je m'acquitte du tribut de recon-

UTOPIA
RBR
M112Ev

PRÉFACE.

Il y a deux annnées que voyageant en Italie, un événement, dont il eſt inutile d'entretenir le Public, me fit paſſer quelques mois au Monaſtere du Mont-Caſſin. C'eſt le berceau de cet Ordre célébre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant pluſieurs ſiécles, a cultivé les Lettres avec ſoin, & auquel les Sçavans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des Ouvrages des Anciens. La Bibliothéque du Mont-Caſſin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, eſt fort riche, & principalement en Manuſcrits. Le haſard

noiſſance qui leur eſt dû, je ne dois pas laiſſer ignorer aux Lecteurs, que ſi quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainſi que Platon & Xenophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres ſoupçonnent que cet Ouvrage pourroit bien n'avoir été compoſé que dans un ſiécle poſtérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les philoſophes de la Grece, & qui en expoſe ſouvent la doctrine avec une ſorte de complaiſance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ſes Ouvrages philoſophiques? Ce ſilence n'eſt-il pas une preuve que le Philoſophe Romain ne connoiſſoit

pas les Entretiens que vous avez découverts dans la pouſſiere d'une Bibliothéque ? Et s'il ne les connoiſſoit pas, eſt-il vraiſemblable qu'ils exiſtaſſent de ſon temps ? Plutarque, ajoutoit-on, cet Ecrivain ſi exact à rapporter tout ce qui eſt propre à faire connoître ſes Héros, a écrit la vie de Phocion ; eût-il négligé de rendre compte de ſon ſyſtême moral & politique, s'il eût eu entre les mains l'Ouvrage de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait & tranſmis à la poſtérité le tableau le plus précieux des mœurs & de l'eſprit de ſon ami ? Ç'eût été relever la gloire de l'un & de l'autre. De-là on a conclu que les Entretiens de

Phocion ne ſont pas d'une auſſi haute antiquité qu'on ſeroit d'abord tenté de le croire, & que le véritable Auteur de cet Ouvrage n'a vraiſemblablement emprunté les noms reſpectables de Phocion & de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à ſa doctrine.

Quelque prévenu que je le ſois en faveur des Critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Eſt-ce amour propre de Traducteur, ou ſuis-je fondé en raiſon ? Le Public en jugera. Le ſilence de Ciceron, ou je me trompe fort, n'eſt point un argument invincible contre l'Ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matieres qu'il traitoit dans ſes *Offices*, ſes *Tuſculanes*, ſes *Dialogues ſur la nature des Dieux*, &c. le conduiſît

à parler des Entretiens de Phocion ; pourquoi les auroit-il cités ? C'eſt dans ſon *Traité des Loix*, & ſur-tout dans ſes *Livres de la République*, qu'il auroit eu occaſion d'en expoſer la doctrine. Si je dis que vraiſemblablement il l'a fait, il me ſemble qu'on ne peut m'oppoſer qu'un doute vague qui ne prouve rien ; puiſqu'il s'en faut bien que le premier de ces Ouvrages ſoit parvenu entier juſqu'à nous, & que le ſecond ne nous eſt connu que par quelques fragmens très-courts.

Le ſilence de Plutarque forme, j'en conviens, une difficulté plus ſpécieuſe ; mais de ce qu'il n'a pas cité l'Ecrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu ? Ne voit-on pas que Phocion eſt peint dans cet Hiſtorien avec les mêmes couleurs qu'il ſe

peint lui-même dans ſes Entretiens ? N'étoit-ce pas expoſer de la maniere la plus intéreſſante le ſyſtême de morale & de politique de ce grand homme, que de le repréſenter lui-même inviolablement attaché à la pratique de toutes les vertus ? Plutarque a crû avec raiſon que le devoir d'un Hiſtorien ſe bornoit là. C'eſt parce que l'Ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déjà rendu compte dans quelqu'un de ſes Ouvrages de Morale ; & ſi le temps nous en a dérobé pluſieurs, comment peut-on ſe prévaloir du ſilence de Plutarque ? Je le remarquerai en paſſant, ce ſilence des Ecrivains, que la plûpart des Critiques employent à chaque inſtant comme

comme un argument déciſif, ne forme preſque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque choſe contre les Entretiens de Phocion, il faudroit ſe livrer au Pyrrhoniſme reproché au Pere Hardouin, & douter avec lui que la plûpart des Ecrits de l'antiquité fuſſent des Auteurs dont ils portent le nom.

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'oppoſer, c'eſt l'éloquence, c'eſt la force, c'eſt l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les Sçavans, qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me diſſimule pas l'extrême foibleſſe, avoient lu l'original, ils y auroient reconnu ſans peine ce caractère qui diſtingue le Siécle de Platon, de Thucydide & de Démoſthene, des temps qui l'ont ſuivi. Je ſçais que pluſieurs ſiécles encore après,

& lorſque la Grece fut même devenue une Province Romaine, les Grecs continuerent à parler leur langue avec une extrême pureté ; mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les eſprits amollis & plus timides, n'eurent plus une certaine ſéve, une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on penſa ſans force ; les idées du beau ſe perdirent, & l'éloquence cultivée par des Rhéteurs, & non par des Philoſophes, abandonna ſon ancienne ſimplicité, pour ſe parer d'ornemens inutiles.

La philoſophie ſi ſage, ſi lumineuſe dans les écoles de Socrate & de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les Sophiſtes, dont ces grands hommes commençoient déjà à ſe

plaindre, conjurerent contre la vérité, & l'étoufférent. Pour augmenter le nombre de leurs diſciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils ſe firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies & extraordinaires, & un art de les défendre par de miſérables ſubtilités. Croira-t-on aiſément que de cette lie de la philoſophie ſoit ſortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La Politique fut encore plus négligée que la Morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur Patrie, & qui faiſoient baſſement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop longtemps ſur cette matiere: Les Sçavans, qui connoiſſent le génie & la maniere, ſi je puis parler ainſi, de chaque ſiécle, ſe diront eux-mêmes, & mieux que je ne pourrois

faire, tout ce que je tais ici. Pour le reſte du Public, il ne s'occupe guère de ces ſortes de diſcuſſions. Un ouvrage eſt-il bon ; eſt-il mauvais ? Voilà ce qui le touche, & non pas le nom de ſon Auteur, & la date du temps où il a été écrit.

Quand Phocion prit part au Gouvernement de ſa Patrie, la Grece, diviſée par ſes querelles domeſtiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorſqu'unie par les loix de ſa confédération, & ſous la conduite de Miltiade, d'Ariſtide, de Thémiſtocle, de Léonidas, &c., elle humilia l'orgueil des Perſes. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choſes qu'Athénes avoit faites pendant la guerre Médique, & inquiets des ſentimens d'ambition ou de vanité que cette République laiſ-

soit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté d'avoir sauvé la Grece, & d'être les maîtres de la mer, ne tarderent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, & lui disputèrent le commandement des armées dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle obéissoit aux sages institutions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices & des injures; la guerre fut enfin allumée entre eux, & dès ce moment l'émulation qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie qui produisit mille vices. Toutes les Républiques de la Grece prirent part à cette querelle; elles oublierent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple,

& que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune régle, aucun ordre, aucune ſubordination; on ne conſulta que ſon ambition & ſa vengeance; & pendant près de trente ans qu'Athenes & Lacédémone ſe diſputerent l'empire de la Grece avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles ſe faiſoient, leur foibleſſe qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer ſur leurs intérêts, & de leur faire ſentir qu'elles couroient à leur ruine.

Tout le monde ſçait la fin malheureuſe de la guerre du Péloponeſe. Les Athéniens aſſiégés par mer & par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus diſpoſé à abuſer des droits de la victoire, que ſes ſuccès lui avoient coûté plus

de peine. Athenes vit détruire ſes fortifications, Lyſander y abolit le gouvernement populaire; & cette ville, ſi jalouſe & ſi fiere de ſa liberté, fut condamnée à obéir à trente Tyrans. Traſybule la délivra de ce joug rigoureux, mais des hommes d'abord corrompus par la proſpérité, familiariſés enſuite dans la ſervitude avec les vices les plus bas, recouvrerent leur premier gouvernement, ſans reprendre leur ancien caractere. Le goût des plaiſirs & le luxe de quelques Citoyens porterent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, & la rendit inſolente & ſéditieuſe. L'amour de la Patrie fut éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richeſſes, les loix combattues par les mœurs ne conſerverent aucune force, & les Ma-

giſtrats mépriſables & mépriſés n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuſe que les vaincus. En dominant ſur la Grece, ils ne ſentoient que leur foibleſſe, parce qu'ils avoient renoncé aux principales inſtitutions de Lycurgue. L'injuſtice, la force & la ruſe qu'ils voulurent employer pour affermir & conſerver leur empire, ne ſuppléerent point à la juſtice, à la modération, à la bienfaiſance, par leſquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, & étoient devenus les chefs & les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raiſon d'éprouver le ſort d'Athenes, ſi elle vouloit jouir de ſes droits.

Toute la Grece s'agita pour ſecouer le joug ou pour prévenir la ſervitude; & la puiſſance de Sparte s'évanouit, dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en ſujets qu'en eſclaves, ſe révolterent contre ſa tyrannie.

On vit Thébes à la tête des affaires de la Grece, & l'élévation inattendue d'une République, qui ſeroit reſtée dans l'obſcurité, ſi elle n'avoit produit par haſard un Pélopidas & un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ſes vices, & par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu conſidérable qui ne crût devoir aſpirer à la même fortune que Thébes. Chaque Peuple ſe fit des intérêts à part; il ne ſubſiſta plus aucune trace de l'ancienne union; les alliances, juſqu'alors

les plus reſpectées, furent oubliées, & celles qui ſe formerent au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inſpirerent aucune confiance. La Politique, changée en une intrigue frauduleuſe, ne ſervit plus que les paſſions les plus contraires au bien de la ſociété. C'eſt dans cette ſituation déplorable que Philippe ſurprit la Grece, en montant ſur le trône de Macédoine; & on commençoit déjà à redouter ſon ambition, lorſque Phocion eut avec Ariſtias les Entretiens que Nicoclès nous a conſervés.

Cet Ouvrage traite de la matiere la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, & on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la ſociété, qu'autant

qu'elle eſt attachée aux régles de la plus exacte morale. Ce ne ſont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les ſpéculations d'un Philoſophe ſéparé des affaires, & qui ne connoît pas les hommes. Ce ſont les préceptes d'un Sage, dont la philoſophie ne fut jamais oiſive, que l'expérience éclaire, & qui puiſe dans la nature même de l'homme les principes de la ſcience propre à le gouverner. Phocion commanda preſque continuellement les armées d'Athenes. Ses Concitoyens le chargerent de pluſieurs négociations de la plus grande importance dans les conjonctures les plus difficiles ; & il avoit mille fois éprouvé dans le Sénat, & dans les Aſſemblées du Peuple, que ſa République n'étoit foible, chancelante & mépriſée, que

parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance & de nos caprices; ſi Phocion nous la découvre, rétractons nos erreurs, & tâchons de profiter de ſes leçons.

Il ſeroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme; en eſſayant d'égaler Plutarque, je ſens combien mes efforts ſeroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ſes mœurs & ſon caractere.

Il paſſa des Ecoles que Socrate avoit formées, à l'armée de Chabrias, ſous lequel il fit ſes premieres armes; & tandis que le jeune Diſciple de Platon apprenoit l'art

de la guerre de ce Général habile, mais quelquefois pareſſeux ou emporté, il lui enſeignoit à ſon tour à commander avec la diligence, l'exactitude & la modération dignes d'un grand Capitaine. Chabrias démêla ſans peine tous les talens de ſon éleve & de ſon maître; & à la bataille de Naxe, il lui confia le commandement de ſon aîle gauche, qui décida de la victoire.

Athenes n'avoit plus de ces Citoyens, à la fois hommes d'Etat dans la Place publique ou dans le Sénat, & Capitaines à la tête des armées. Les uns ſe deſtinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, & depuis ce partage, les talens & la République étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien uſage; réunir les talens, c'étoit en quel-

ſorte multiplier les Citoyens, les reſſources de l'Etat & les grands Magiſtrats. Il croyoit que toutes les connoiſſances ſe prêtent un ſecours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, & fut le rival de Démoſthene, qui l'appelloit *la hache de ſes diſcours*, & ne craignit que lui de tous les Orateurs dont Athenes étoit alors remplie.

En ſe rendant digne de tous les emplois de la République, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique ſûr de commander les armées, ſi on faiſoit la guerre, il conſeilla toujours la paix; & le peuple, à qui il reprocha ſans ceſſe ſes vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaiſanterie fine & piquante, le proclama quarante-cinq fois ſon Capitaine Général. Il gagna une bataille conſidérable ſur les Ma-

cédoniens dans l'Eubée, chaſſa Philippe de l'Helleſpont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, & défit le Général Micion qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres Capitaines avoient faites, & à rétablir, tantôt par ſa prudence, tantôt par ſon courage, les affaires déſeſpérées d'une République toujours trop lente ou trop précipitée dans ſes démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à ſa patrie, qu'à la rendre redoutable à ſes ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athenes approchoient, les voyoient traverſer leurs terres ſans terreur, lorſque Phocion les commandoit; elles ſembloient en effet reprendre leur ancien eſprit,

en marchant ſous les ordres de ce nouvel Ariſtide. On venoit au-devant de lui en habits de fête, & avec des couronnes de fleurs; on lui apportoit des rafraichiſſemens. Il rendoit les ſoldats auſſi humains que braves; ſa vertu étoit le gage de la ſureté & de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

Phocion avoit dans Athenes corrompue, les mœurs ſimples & frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, ſa pauvreté lui étoit chere. Il regarda les richeſſes comme un fardeau incommode pour le Sage qui ſçait s'en paſſer, & comme un écueil pour la vertu qui n'eſt pas parvenue à les mépriſer. Il refuſa conſtamment les dons qu'Alexandre & Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme

Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la cigue, il n'eût pas de quoi payer le poison qu'on lui préparoit : *Puisqu'il faut acheter la mort à Athenes*, dit-il à un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette*; *& donnez douze drachmes à l'Exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, & dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y porterent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent & baisserent les yeux, en voyant Phocion accusé, & chargé de fers. Nous reprochons à nos peres la mort de Socrate ; la postérité, dûrent-ils dire, nous reprochera

éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'aſſaſſinons. Malheureux Athéniens! quel ſort funeſte nous attend ? puiſque c'eſt-là le prix que nous gardons à la vertu.

En allant à ſa priſon, après avoir entendu ſon Jugement, Phocion, dit Plutarque, conſerva le même viſage que quand il ſortoit de l'Aſſemblée de la Place, aux acclamations du peuple, pour aller ſe mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoiſſoit dans le Sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la généroſité de pardonner ſa mort à ſes Concitoyens, & ordonna à ſon fils de ne jamais penſer à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux ſur leur injuſtice, & connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allerent chercher à Mégare les cendres d'un homme

à qui ſes ennemis avoient fait refuſer les honneurs de la ſépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau & une ſtatue aux dépens de la République, & on fit mourir ſes accuſateurs, ou du moins leur chef Agnonides.

Nicoclès, qui nous a conſervé la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui à boire la cigue. Cet ami tendre & fidèle ne vit dans cette affreuſe cataſtrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, & le conjura de lui permettre de boire le poiſon avant lui. *Mon cher Nicolès*, lui répondit Phocion, *votre demande me déchire le cœur; mais puiſque je n'ai jamais rien refuſé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier ſacrifice.*

C'eſt inutilement que j'ai parcouru les Hiſtoriens qui ont parlé

des affaires d'Athènes & de la Grece, ſous les regnes d'Alexandre & de ſes premiers ſucceſſeurs, pour y trouver quelques éclairciſſemens ſur Ariſtias, à qui Phocion donne des leçons de morale & de politique. Ce nom eſt peu connu dans l'antiquité ; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme connu, que par un Poëte dramatique, contemporain d'Eſchyle, & dont il ne nous reſte aucun Ouvrage. Sans doute qu'Ariſtias, qui avoit adopté les principes de ſon Maître, mourut avant que d'avoir pu conſacrer ſes lumieres & ſes talens au ſervice de ſa Patrie: Pour Cléophane, à qui Nicoclès adreſſe les Entretiens de Phocion, on ſçait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il ſervit dans l'armée que Phocion com-

manda dans l'Eubée, & contribua par ſes talens au ſuccès de la campagne.

Je n'ai qu'un mot à dire au ſujet des Remarques qui accompagnent ma traduction. Je me ſuis propoſé de ne point abuſer du privilège que les Traducteurs & les Commentateurs ſemblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition faſtidieuſe, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Ariſtide, de Thémiſtocle, de Cimon, &c., ou qu'il indiquera quelque événement célebre de l'Hiſtoire ancienne, je ſuppoſerai que mes lecteurs ont lû Hérodote, Thucydide, Xenophon, & les Vies des hommes illuſtres de Plutarque, & je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils ſçavent déjà. Je tâcherai d'être court dans les

Remarques qui ne roulent que ſur la Morale ; elles ne contiendront ordinairement que quelque paſſage des Anciens. Je me ſuis fait la même regle à l'égard des Remarques qui regardent la Politique ; je ſçais combien des lieux communs ſur l'art de gouverner ſont inſipides.

SOMMAIRES DES ENTRETIENS DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la ſituation d'Athènes & de la Grece, quand Phocion inſtruiſit Ariſtias. Que la politique eſt une ſcience dont les principes ſont fixes. Sa premiere regle eſt d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les paſſions uſurpent, eſt la ſource de tous les maux de la Société. La Politique doit les ſoumettre à l'Empire de la Raiſon. p. 1.

SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelqu'obſcure qu'elle ſoit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique eſt de régler les mœurs. Sans elles il n'eſt point de bon gouvernement; elles en réparent les vices. Objections d'Ariſtias; Réponſes de Phocion. p. 36.

TROISIÉME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Néceſſité de la Religion, p. 72.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus néceſſaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être menacée par les paſſions de ſes voiſins. p. 115.

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit uſer, en réformant une République dont les mœurs ſont corrompues. De l'uſage qu'on peut faire des paſſions. Différentes maladies des Etats. p. 155.

Fin de la table des Sommaires.

ENTRETIENS

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la ſituation d'Athenes & de la Grece, quand Phocion inſtruiſit Ariſtias. Que la politique eſt une ſcience dont les principes ſont fixes. Sa premiere regle eſt d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les paſſions uſurpent, eſt la ſource de tous les maux de la Société. La Politique doit les ſoumettre à l'Empire de la Raiſon.

NE déſeſpérez pas du ſalut de la Patrie, mon cher Cléophane, Athenes n'a

point encore perdu la protection de Minerve, puiſqu'elle poſſéde Phocion. Peut-être nos Citoyens ne ſont-ils pas aſſez dépravés pour mépriſer conſtamment ſa philoſophie : ſi nous la conſultions, nous reſſemblerions bientôt à nos Peres ; nous verrions bientôt renaître des Miltiade, des Ariſtide, des Thémiſtocle, des Cimon, & une République digne de ces grands hommes.

Pénétré de douleur à la vûe des vices qui ont infecté l'ame de nos Citoyens, & des guerres implacables qui ont ſuccédé aux querelles paſſageres qui troubloient autrefois la Grece ſans la (1) diviſer ; je crois ne voir de tout côté que de funeſtes préſages d'une ſervitude prochaine, & je vais chercher de la conſolation dans les entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le ſien ſes craintes & ſes chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les Dieux qui ſoient immortels ; les Empires, les Républiques ſe forment, s'élevent, & leur proſpérité même, dont ils abuſent toujours, eſt toujours le ſigne de leur décadence. Ouvrages des hommes, ils portent l'empreinte de leur foi-

bleſſe ; ils ſont ſujets, comme eux, aux maladies, à la caducité & à la mort. Vous & moi nous aurions dû naître dans des temps plus heureux ; il eſt doux de voguer ſur les mers, quand un vent favorable agite mollement les vagues, & que le Pilote lit ſa route dans un ciel ſerein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choſes, qui ne nous a pas deſtinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageuſe & couverte d'écueils, nous devons, s'il eſt poſſible, eſpérer contre toute eſpérance, & ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaiſſeau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'eſt jamais permis de déſeſpérer du ſalut de la République ; aux plus grands déſordres oppoſez une plus grande ſageſſe, aux plus grands périls oppoſez un plus grand courage, attendez des miracles de la part des Dieux, & peut-être en ferez-vous. La République peut périr ; mais la conſolation d'un bon Cytoyen, en s'enſeveliſſant ſous ſes ruines, c'eſt d'avoir tout tenté pour la ſauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane ! Nous parlons de l'amour de

la Patrie & de la liberté, qui ne vit plus que dans le cœur de trois ou quatre Citoyens ; nous regrettons cette ancienne ſimplicité qui ſervoit de rempart aux bonnes mœurs ; nous gémiſſons ſur la jouiſſance de ces faux plaiſirs après leſquels nous courons, & qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui diſois-je hier, je ne ſuis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre Médique, nous ayent inſpiré une folle préſomption. Les hommes ſont plus faits pour réſiſter aux malheurs qu'à la proſpérité ; nous devions nous tenir ſur nos gardes, & conjurer les Dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuſer, & nous nous ſommes laiſſé imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette proſpérité diſparoîtroit, ſi nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner ſur la mer, nous avons cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de reſpecter les droits de Lacédémone, & de n'occuper que la ſeconde place dans la Grece. Nos Voiſins & les Colonies ont,

recherché notre alliance, & nous avons cru leur faire une grace en la leur accordant; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuſe ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes; nous avons ceſſé de reſpecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puiſſans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perſes, nous avons voulu leur impoſer le nôtre: ils ſouffroient patiemment notre orgueil; mais notre (2) avarice a enfin ſoulevé la leur, & ils ſont devenus nos ennemis.

Nous fûmes punis de nos injuſtices par la révolte ou la défection de nos Alliés, & au lieu d'ouvrir les yeux & de nous corriger, nous eſpérâmes de pouvoir être injuſtes impunément, & nous recourûmes à la force pour régner ſur des Peuples qui faiſoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaiſſeaux & leurs bras; il a fallu les affoiblir & les ruiner, & nos ſuccès mêmes ſont devenus autant de diſgraces pour nous. Qu'eſpérions-nous en rompant les nœuds de cette al-

liance antique & reſpectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, & qui les a fait triompher des armées innombrables de l'Aſie ? La guerre du Péloponeſe, dont nous ſommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, & quand nous aurions été vainqueurs, notre (3) ſort & celui de la Grece n'en auroient pas été plus heureux. Un eſprit de vertige s'étoit répandu d'Athenes dans toute la Grece. La haine, la vengeance, l'ambition, les ſoupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux mêmes leurs plus grands ennemis ; & ce que chaque République fait depuis ce moment fatal pour conſerver ſa liberté ou ſe rendre plus puiſſante, c'eſt préciſément ce qui la perd.

Cependant quelle que ſoit notre ſituation, je ne ſçais quel preſſentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'eſt pas déſeſpéré. Si les Dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entiere, ils nous auroient laiſſé décheoir inſenſiblement ; une corruption lente nous auroit privés des reſſources néceſſaires pour en

ſortir un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abîme où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des Dieux ne l'a pas permis; ils nous ont donné au contraire de grands avertiſſemens; ils ont permis que des révolutions ſubites & inattendues nous forçaſſent malgré nous à réfléchir.

Notre Patrie, qui aſpiroit à tout ſubjuguer, a vu en un jour renverſer ſes murailles, & établir dans ſon ſein trente Tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des eſclaves timides de Lyſander. Lacédémone, qui après ſa victoire tyranniſoit la Grece, & dont les armées, ſous la conduite d'Agéſilas, avoient porté la terreur juſques dans la Capitale même du *Grand Roi*, a vû expirer ſa puiſſance dans les champs de Leuctre; cet Empire qui a tant coûté de travaux à nos Peres & aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pû acquérir, que les autres n'ont pû conſerver: quelle ville inſtruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il eſt inſenſé d'y aſpirer par la force? Pourquoi la Grece ne rentre-t-elle donc pas en elle-

même ? Les Dieux ne ſe laſſent point de nous avertir & de nous inſtruire : l'ambition de Philippe ne ſuffira-t-elle pas pour nous rendre ſages ? C'eſt à nos vices, qui ſont notre foibleſſe, que la Macédoine doit ſa force & ſes ſuccès. Il eſt temps de connoître nos vrais intérêts ; nous le voyons, nous le ſentons, il ſemble même que nous voulions agir : mais toutes les facultés de notre ame ſe trouvent engourdies, & le moindre effort nous fatigue. Par quel art retrouverons-nous donc notre courage & nos forces ?

Phocion alloit me répondre, lorſque nous fûmes interrompus par Ariſtias. C'eſt un jeune homme né pour aimer & reſpecter la vertu, mais dont les ſophiſtes avoient déjà commencé à gâter l'eſprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi qui croit poſſéder de grandes vérités, parce qu'il a des opinions bizarres, & qu'il s'admire avec complaiſance pour avoir eu la force de ſecouer quelques préjugés groſſiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion en l'abordant, & vous ne pouvez me la re-

fuſer, c'eſt pour le bien de la Patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t il à me laſſer de cette philoſophie oiſive, qui n'enſeigne que de ſtériles vérités, ou plutôt d'ingénieuſes rêveries ſur la formation de l'Univers, & la nature des Dieux & de notre ame; on ſçait bientôt à quoi s'en tenir ſur tout cela. Les hommes après tout ſont faits pour vivre en ſociété; c'eſt à leurs mains à préparer leur bonheur, c'eſt donc l'étude de la ſociété, c'eſt-à-dire la politique qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carrière que vous, Phocion, qui avez acquis à juſte titre une ſi grande réputation à la tête de nos armées, dans le Sénat & notre place publique? Je ne ſçais pourquoi nos affaires vont ſi mal; car Athènes qui n'eſt plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la premiere République du monde. Tout abonde ici de toute part; nos richeſſes (4), nos talens & notre induſtrie apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les Arts, nous les perfectionnons tous. La philo-

ſophie a poli nos mœurs, & nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles & agréables. L'amour de la gloire ſçait nous arracher ſans efforts aux plaiſirs, & nous poſſédons au ſouverain degré le talent de jouir des avantages de la ſociété. Sans nous flatter, ne valons-nous pas inconteſtablement mieux que nos voiſins?

Voyez la peſanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois ſur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la ſottiſe des Béotiens que leur préſomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grèce, il croyent bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide avec ſon temple de Delphe, croupit dans un reſpect auſſi ridicule que profond pour les oracles de ſon Appollon. Corinthe n'eſt groſſiérement occupée que de ſon argent & du commerce qu'elle fait ſur deux mers: le reſte de la Grèce ne vaut pas l'honneur d'être nommé; & ſi nous ne l'avions pas un peu façonnée, tout y ſeroit encore auſſi barbare que nos reſpectables ancêtres du temps de Théſée. Malgré tous nos avan-

tages, je ne ſuis pas content; il me ſemble que nos Magiſtrats ne ſçavent pas tirer parti de nos bonnes qualités; je ſens que la République, qui devroit gouverner impérieuſement la Grèce, s'énerve & dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le moindre trait de génie; nous ne faiſons rien de ce que nous devrions faire: à quoi nous ſervent donc nos talens? Il faudroit propoſer de nouvelles loix, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois, mais d'autres temps, d'autres ſoins. Une politique froide & ſans imagination, n'eſt propre qu'à engourdir les Citoyens, enfin Philippe & ſa Macédoine ne laiſſent pas de m'inquiéter; c'eſt une choſe indécente, & nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion ſourit nonchalament à ce début; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit préſompteux aſſez mal-adroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, & Ariſtias continua ſon diſcours, & nous expoſa en détail ſes réflexions. Tout fut critiqué dans la

République, & grace à l'énormité de nos ſottiſes, le jeune homme eut aſſez ſouvent raiſon. Mais rien n'eſt égal à la folie des remedes qu'il nous propoſa. Il s'applaudiſſoit de ſes découvertes ; il blâma à pluſieurs repriſes la (5) loi qui défend de haranguer dans la place publique avant l'âge de cinquante ans ; il nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la République de ſes ſages conſeils, & il ſe tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athènes, & qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui ſi la République tomboit en décadence.

Je vous rends graces, lui dit Phocion, des lumieres que vous m'avez communiquées, & je ne puis que louer votre zèle pour la Patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'eſprit pluſieurs vices de notre République & de la Grèce ; cependant il me ſemble que dans le grand nombre de remedes que vous voudriez eſſayer, vous n'avez point ſuivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois néceſſaires, & ſans leſquels tout ce que vous propoſez, pallieroit peut-être

pour un inſtant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un Médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une ſoif ardente, & qui ordonneroit ſimplement de le faire boire? Un ſang enflammé circule dans ſes veines: qu'on le mette dans un bain. Ce n'eſt point-là la Médecine, ce n'eſt que le conſeil perfide d'un Charlatan ignorant, qui, ſans guérir la maladie, ne ſonge qu'à donner à ſon malade un ſoulagement paſſager, mais funeſte.

Oſeriez-vous vous ériger en Médecin, avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain? Non ſans doute, vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties: vous voudriez vous inſtruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, & avoir examiné la vertu & la propriété de chaque remede. La Politique, Ariſtias, eſt la médecine des Etats, & cette médecine n'a pas moins beſoin que l'autre de connoiſſances & de méditations. Avant que d'imaginer tant de choſes pour faire fleurir notre Patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-

même, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, & établi entr'eux un Gouvernement, des Loix & des Magistrats ? Avez-vous bien réfléchi sur la nature du cœur & de l'esprit humain, & du bonheur dont nous sommes susceptibles ? Etes-vous remonté à la source de nos passions ? Connoissez-vous bien leur force, leur activité, leurs caprices ? Avez-vous tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, & vous élever, par son secours, jusqu'à la connoissance des vûes générales de la nature sur nous ? Enfin avez-vous tâché de distinguer nos vrais besoins, de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plaisirs passagers dont nous sommes les dupes ?

Sans ces connoissances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous proposez, soit en effet celui que vous devez vous proposer ? Comment serez-vous sûr que le remède que vous

employez, produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la ſociété, vous ne nuirez pas à l'autre? La Politique ne ſeroit qu'un art auſſi mépriſable que les Charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grèce, ſi ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas juſqu'à la cauſe des vices mêmes qui obſtruent le corps de la République, ou qui en aigriſſent & irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Ariſtias, qu'un recueil de charlatanneries ou de tours de paſſe paſſe, je ne ſuis point votre fait; mais je vous avertis que ce n'eſt pas là la politique. L'art de tromper les hommes, n'eſt point l'art de les rendre heureux. C'eſt parce que la Grèce n'eſt plus gouvernée que par des Empiriques, qu'une fortune inconſtante, capricieuſe & cruelle décide impérieuſement de notre ſort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légere qui nous trompe, & que nos mains ne peuvent ſaiſir, pourquoi ſommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs? Occupés du ſeul moment préſent, ce mo-

ment nous échappe ſans ceſſe ; & notre politique, toujours placée dans des circonſtances imprévues, voit tromper ſes eſpérances & déconcerter ſes projets. Nous éprouvons que ce qui ſembloit procurer hier une ſorte de calme à la République, y excite aujourd'hui un orage : que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes & immuables que la Nature nous a donnés pour chercher & affermir notre bonheur ?

Je jouiſſois d'un double plaiſir, mon cher Cléophane ; j'écoutois Phocion, & je voyois Ariſtias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'inſtruire & la confuſion de s'être trompé. Ces ſentimens ſe peignoient tour à tour ſur ſon viſage, & j'allai au ſecours de ſa raiſon. Ariſtias, lui dis-je, je vous conſeille de vous conſoler de n'être pas tout-à-fait auſſi habile que Phocion. Il rougit & ſourit. Courage, ajoutai-je, ſi vous êtes aſſez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut ſans honte ignorer bien des choſes, vous ſerez ſans doute digne d'être le diſciple de Phocion. A ces mots, l'amour de la vérité prit dans

Ariſtias l'aſcendant ſur l'amour propre Il me ſauta au col, & ce ne fut que par reſpect pour Phocion qu'il n'oſa l'embraſſer.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je ſois prêt à corriger nos loix, & réparer les fautes de nos Magiſtrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y refléchis, moins je comprends votre penſée. Peut-il ſe faire, pourſuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires & la face des ſociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés & immuables? Sans doute, repartit Phocion, puiſque la nature de l'homme que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés & immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux régles de la nature, ni à la deſtination des hommes & de la ſociété. Mais, inſiſta Ariſtias, jettez les yeux, Phocion, ſur les Barbares qui en-

tourent la Grèce. Quelle prodigieuſe différence ne remarquez-vous pas entre les Perſes, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, &c. ? Nous autres Grecs, nous ſemblons former une claſſe d'hommes à part. Chacune même de nos Républiques n'a-t-elle pas des mœurs & une conſtitution différentes ? N'aſpirons-nous pas tous à un bonheur différent ? Ce qui ſeroit ſage dans la Grèce, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perſe où l'on aime la ſervitude. L'Arcadie, placée au milieu du Péloponèſe, peut-elle ſe propoſer le même objet que Corinthe ? Nous qui ne cultivons qu'une terre ſtérile & ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie ? Puiſque la Société a, ſelon les lieux & les temps, des beſoins différens ; puiſque de nouvelles circonſtances & une révolution rendent ſouvent un peuple ſi différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ſes principes & ſa conduite ?

Qu'elle varie la maniere d'appliquer ſes principes, j'y conſens, répondit Pho-

cion, puiſque tous les peuples qui ſe trompent, ne ſont pas dans la même erreur, & que les uns ſont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Ariſtias, que, ſuivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, auſſi inconſtante & auſſi capricieuſe que nous, doive avoir différentes ſortes de bonheur à nous diſtribuer ? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, & la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme eſt ſuſceptible, & les moyens qui lui ſont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Ariſtias, des voyageurs imprudens, qui partant d'Athenes pour ſe rendre à Corinthe, ſans s'inſtruire du chemin qu'ils doivent tenir, ſe ſeroient égarés ſur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront juſques dans les Provinces où naît le jour, chez les Nations Hyperborées, ou chez les Barbares qui habitent au-delà du Tanaïs ; mais malgré leur courage & leur patience, ils périront de fatigue &

de misere, avant que de trouver sur les frontieres du Monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques stades d'eux, & où ils pouvoient se rendre commodément. Telle est l'erreur de tous les Peuples; ils cherchent péniblement le bonheur où il n'est pas; & ils nomment politique, l'inquiétude qui les agite dans une course incertaine & trompeuse.

Vous sçavez, Aristias, continua Phocion, quelle étoit la situation de Lacédémone, quand les Dieux lui donnerent Lycurgue pour législateur. Tous les Spartiates s'étoient faits des idées fausses & chimériques du bonheur. Les deux Rois croyoient qu'il consiste à gouverner impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, & la multitude à mépriser les loix dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la République n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, & dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de ſa Patrie, au lieu de les diſſiper, les Spartiates, tour à tour en proie aux déſordres de la tyrannie & de l'anarchie, & toujours malheureux en ſe flattant d'être un jour heureux, n'auroient ceſſé de ſe déchirer, que quand un de leurs ennemis les auroient réduits eux-mêmes à la condition des Hilotes. Cet homme divin les mit ſur la route du bonheur. Son opération fut ſimple. Au lieu de conſulter leurs préjugés, il ne conſulte que la nature. Il deſcendit dans les profondeurs tortueuſes du cœur humain, & pénétra les ſecrets de la Providence. Ses loix faites pour réprimer nos paſſions, ne tendirent qu'à développer & affermir les loix mêmes que l'Auteur de la nature nous preſcrit par le miniſtere de la raiſon dont il nous a doués, & qui eſt le Magiſtrat (6) ſuprême & ſeul infaillible des hommes.

A ces mots, mon cher Cléophane, Ariſtias, tout imbu de la doctrine de nos Sophiſtes, ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles ſont donc, dit-il, ces loix myſtérieuſes que nous

impoſe la raiſon? Pourquoi étouffer des paſſions dont le feu ſalutaire donne le mouvement & la vie à la ſociété? La Nature, qui nous ordonne impérieuſement de courir ſans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement ſa volonté & notre deſtination par cet attrait de plaiſir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne? Je fuis ou j'approche un objet, ſuivant qu'il me repouſſe ou qu'il m'appelle; & comment m'égarerois-je en obéiſſant à cet inſtinct? Mes paſſions nées dans moi avant ma raiſon, ne ſont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la Nature? Ce flambeau pâle & obſcur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier à mes yeux? Si la Nature avoit fait les hommes pour obéir à la raiſon, pourquoi ſeroient-ils les maîtres d'y déſobéir? Cette Nature eſt-elle foible, timide, impuiſſante, & bornée comme nos Magiſtrats. Cette raiſon, dont on vante les oracles incertains, & dont nous ſommes ſi fiers, n'eſt après tout que l'ouvrage de notre vanité; c'eſt à des préjugés formés par ha-

ſard, & conſacrés par l'éducation & l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Thrace, différente dans preſque toutes les villes de la Grece, chacun croit l'avoir, & perſonne en effet ne la poſſede. D'ailleurs foible, languiſſante, par-tout eſclave, lui ſied-t-il d'affecter l'Empire ? C'eſt aux paſſions que la Nature l'a donné, en leur donnant la force néceſſaire pour nous ſubjuguer.

Jeune homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, ſi ces erreurs de votre eſprit étoient paſſées juſques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, & il faut vous le pardonner, puiſqu'à votre âge on n'eſt Philoſophe que par paſſion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits groſſiers de nos ſens, & les égaremens de notre ame, avec ces loix prudentes que nous preſcrit la raiſon.

Ah ! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien ? Ce Phocion, toujours ſi tranquille dans les débats tumultueux de notre

Place publique, vous l'auriez vû s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raiſon & de la vertu, car leur cauſe eſt commune, & parler enfin avec cette éloquence enflammée, que je ne puis vous rendre.

Jeune homme, à qui les Dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Ariſtias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raiſon n'eſt qu'un préjugé, frémiſſez-en, la vertu n'eſt plus qu'un mot inutile & vuide de ſens. Vous la baniſſez de la terre, & quel affreux ſéjour ſerions-nous condamnés à habiter ? Les tigres ſeroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'eſt-il pas évident que l'empire, que nous laiſſons uſurper à nos paſſions, eſt la ſource de tous nos maux ? Et plût au Ciel qu'une expérience éternelle, & toujour répétée, n'en multipliât pas chaque jours les preuves ! tandis que ma raiſon, miniſtre de l'Auteur de la nature parmi les hommes, & l'organe de ſes volontés, me crie d'être juſte, humain, bienfaiſant,

ſant ; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, & réunit les hommes par les vertus qui inſpirent la ſécurité & la confiance ; examinez les ravages que les paſſions produiſent dans la ſociété. Chacune d'elles, aveugle ſur tout autre intérêt que le ſien, briſe les liens de la République en ſe regardant comme l'objet & le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les Citoyens que la vertu rapprocheroit & tiendroit unis ; il diviſe les peuples par les haines, les craintes & les ſoupçons. Rien n'eſt ſacré pour les paſſions ; guerres, meurtres, trahiſons, violences, injuſtices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortége ; tandis que la raiſon appelle autour d'elle la paix, la bonne foi & le bonheur à la ſuite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Ariſtias, entre les pures intelligences & les brutes ; ne ſoyons ni tout l'un, ni tout l'autre. Le terme de la Philoſophie, c'eſt de connoître notre condition, & d'être aſſez ſages pour nous tenir ſans orgueil & ſans baſſeſſe à la place qui nous eſt aſſignée. Nous avons une raiſon & des paſſ-

ſions ; en riant du chagrin de ces Philoſophes farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos ſens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuſe de ces hommes ſans mœurs qui vous invitent à vous ſalir dans la fange de vos paſſions, & ſe repentent ſans ceſſe de s'être laiſſé tromper par les faux biens qu'elles préſentent. C'eſt aller plus loin que l'Auteur de la nature, que de vouloir détruire nos paſſions ; elles ſont ſon ouvrage & immortelles comme lui ; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conſeils de la raiſon, puiſque ce n'eſt qu'ainſi qu'elles peuvent perdre leur venin, & contribuer à notre bonheur.

Tandis que Phocion parloit ainſi, Ariſtias, profondément occuppé, tenoit les yeux baiſſés, & paroiſſoit accablé du poids de la vérité. La Nature, dit-il enfin en ſoupirant, s'eſt donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet aſſemblage monſtrueux & bizarre de qualités oppoſées ? Pourquoi nous avoir entourés de piéges ?

Pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raiſon les forces ou le charme que poſſédent nos paſſions ?

Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la ſageſſe ſuprême. Ne ſoyons point aſſez téméraires, tandis que nous nous ſentons preſſés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embraſſer & meſurer un être infini. Qui ſommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ſes deſſeins & de ſa conduite ? ce que nous voyons de ſa ſageſſe, doit nous jetter dans une admiration timide & reſpectueuſe pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le ſyſtême général du monde, notre vûe ſeroit-elle aſſez ferme & aſſez étendue pour en ſaiſir toutes les parties & tous les rapports ? Non, mon cher Ariſtias, ſi l'Auteur de la nature vouloit nous révéler ſes ſecrets, nous ne le comprendrions pas ; il ne nous apprendroit que des myſteres auxquels ne pourroit atteindre notre raiſon faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons là nos connoiſſances & nos recherches. Les vérités qu'il nous eſt im-

portant de connoître, la Providence nous les prodigue ; elle les a miſes, pour ainſi dire, ſous notre main ; mais le reſte eſt caché ſous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous ? N'eſt-il pas aſſez prouvé que nos paſſions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent ? Notre raiſon manque-t-elle de nous en avertir ? A ces Cirenes, dont la voix mélodieuſe ne nous appelle que pour nous dévorer, que n'oppoſons-nous donc la prudence d'Uliſſe ? La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les Etats, de nouvelles diſgraces, de nouvelles décadences pour ſe convaincre que le bonheur des ſociétés veut un autre fondement que des paſſions injuſtes, aveugles, légeres, inconſtantes & capricieuſes ? Faites-vous, mon cher Ariſtias, un tableau du ſpectacle que préſenteroit la terre, ſi tous ſes habitans, ſemblables à ce divin Socrate, dont Platon & Xenocrate m'ont cent fois tracé le portrait, réuniſſoient en eux toutes les vertus. S'il eſt vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les paſſions ſeroient réprimées & dirigées par la raiſon, la fé-

licité habiteroit parmi les hommes ; n'eſt-il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, & que c'eſt-là le ſeul objet que doivent ſe propoſer les Légiſlateurs, les Loix & les Magiſtrats ?

Les Sophiſtes pourront déclamer contre les droits de la raiſon en faveur des paſſions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une République retire de l'avarice, de la prodigalité, de la pareſſe, de l'intempérance, de l'injuſtice de ſes Citoyens & de ſes Magiſtrats. Pour les confondre, mon cher Ariſtias, invitez-les à remonter dans les ſiécles les plus reculés, &, pour ainſi dire, à la naiſſance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grece fut arroſée de ſang & [illegible] armes, tant que nos Peres, plus ſemblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent ſous l'empire des paſſions. Invitez ces grands Philoſophes, ſi ennemis de la raiſon, à nous apprendre pourquoi nous ne commençâmes à être moins malheureux, que quand des Loix & des Magiſtrats, par une ſuite des premieres con-

ventions, se servant tour à tour des châtimens & des récompenses, commencerent à reprimer quelques passions, & à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les fastes de la Grece, & vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, suivant que la politique plus ou moins habile a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

Cent de nos Villes ont été déchirées par des divisions intestines; recherchez-en les causes, & vous verrez constamment que quelque passion, enhardie par l'espérance du succès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous sçavons les maux qu'ont produits les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade, je puis vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Aristide & de Cimon. Mille Tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans leurs Républiques; en auroient-ils osé former le projet, si leurs Concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier

leur patrie & leur liberté à leur vengeance & à leur avarice?

Mais nous, Ariſtias, mais, nous pourquoi ſommes-nous aujourd'hui ſi différens de nos Peres? Pourquoi tombons-nous dans le mépris? Pourquoi ne ſommes-nous plus heureux? N'en accuſez pas, avec les Sophiſtes, une fortune aveugle qui n'exiſte point; ne vous en prenez qu'au changement qui s'eſt fait dans nos mœurs. La ſoif de l'argent qui nous dévore, a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du Citoyen refuſe tout aux devoirs de l'humanité. Les plaiſirs, l'oiſiveté, la molleſſe, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Traſybule nous délivrera de ces Tyrans plus implacables que (7) Critias? Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xercès; rendez à tous les Grecs leur premiere tempérance & leur juſtice, & vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, & les forces qui ont conſervé notre liberté. Dès que les Grecs ſeront vertueux, ils regarderont encore la Grece entiere comme leur Patrie commune. Philippe qui nous brave, & médite no-

tre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, tremble roit au nom de la Grece, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son Royaume.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des Etats, est la récompense certaine & constante de leurs vertus; & l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siécles passés instruit le nôtre de cette vérité, & nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'Empires; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes: *Défiez-vous de vos passions, elles ne vous flattent que pour vous tromper. Elles vous promettent le bonheur mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, elles vous conduiront à la servitude; un Tyran domestique, ou un Vainqueur étranger, servira d'instrument à votre punition.*

Allez, mon cher Aristias, lui dit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que je viens de vous exposer, &

dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajoûter aux premieres réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un desir insatiable de bonheur, la nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les Sophistes, qu'elle est notre marâtre, & que nous sommes condamnés à subir le sort de Tantale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, & elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, & vous verrez que la politique ne nous égare, que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos Sophistes ont pû, par je ne sçais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déjà assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, & on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combatre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Ariſtias fut ſorti, de quelle doctrine on empoiſonne l'eſprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'eſt pas vrai, qu'ils croyent ridiculement que tout eſt faux. Enyvrés d'orgueil, ils ſont main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſente. Dans leurs accès de philoſophie, ces petits héros meſurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils oſent attaquer. Aſſez ſots pour fermer les yeux à l'évidence, & douter imperturbablement de tout, ils croyent avoir tout détruit, ou perſuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix & l'autorité de la raiſon, quand on veut la rendre l'eſclave des paſſions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la République eſpere des Citoyens & des Magiſtrats? Elle touche au moment de ſa ruine. Ariſtias changera, ajoûta Phocion, je vous le prédis. C'eſt un bon augure que ce ſilence modeſte qu'il a gardé, pendant que je l'avertiſſois de ſes erreurs; il n'a

pas de vice qui les lui rende chers. Il me ſemble que ſon cœur s'eſt ouvert à mes inſtructions. Plus étourdi, plus vain, plus préſomptueux que méchant, il ſe rendra aux lumieres de la raiſon ; & plût aux Dieux que tous nos Athéniens lui reſſemblaſſent !

SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelqu'obſcure qu'elle ſoit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique eſt de régler les mœurs. Sans elles il n'eſt point de bon gouvernement; elles en réparent les vices. Objections d'Ariſtias; Réponſes de Phocion.

PHOCION ne s'eſt point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumiere dans l'eſprit d'Ariſtias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embarraſſé en m'abordant, il n'oſoit preſque pas me regarder. Que Phocion eſt ſage! me dit-il en rompant le ſilence; je m'égarois, & ſes diſcours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureuſement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé! quoiqu'il humiliât mon amour propre. Que je crains de lui paroître auſſi mépriſable que je me le parois à moi-même! Depuis

que je l'ai vû, je n'ai été occupé qu'à méditer ſa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout ſçavoir, & de la foibleſſe avec laquelle j'ai été la dupe de quelques ſophiſmes. En commençant à me connoître, je commence à gouter une ſorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, & je crains de me préſenter devant lui, je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

Ariſtias, lui répondis-je, ſi les Sophiſtes s'irritent, quand on oſe attaquer leurs opinions; c'eſt que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercénaire, ne ſoient décriées. Mais un Philoſophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, & il ſçait trop combien elle nous eſt étrangere, pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laiſſé tromper par les Sophiſtes, & par les paſſions bien plus habiles qu'eux. Il vous ſçaura gré de votre repentir, & peut-être même de vos erreurs, puiſque vous les abjurez; car

il eſt toujours beau de ſe corriger. Venez, Ariſtias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, & veuillent les Dieux les rendre utiles à la République !

Jouiſſez de votre victoire, dis-je à Phocion, en l'abordant, voici Ariſtias; vous l'avez rendu à la raiſon, dans un âge où l'on ſe fait un mérite de ne la pas conſulter. La préſence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les Autels des Dieux, qui raſſurent les Supplians qui en approchent ? Ariſtias n'eut plus aucun embarras. Il aſſura Phocion qu'il rendoit à la raiſon toute ſa dignité & tous ſes droits. C'eſt une étrange folie, dit-il, d'oſer uſurper le nom de Philoſophe, en même-temps qu'on ſe ravale à la condition des animaux, & de prétendre raiſonner en ſoutenant qu'il n'y a point de raiſon. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il eſt ſage d'obéir à des paſſions, dont une expérience journaliere nous fait connoître l'emportement, les caprices & l'injuſtice. Le bonheur eſt ſans doute compagnon

de l'ordre & de la paix ; & les paſſions, même ennemies les unes des autres, ſont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre ? Quels maux au contraire ne dois-je pas en craindre, ſi ma raiſon ne ſe rend leur médiatrice, leur arbitre & leur juge ? Je me ſuis rappellé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à ma raiſon, & j'ai goûté une ſorte de volupté ſupérieure à celle que donnent les ſens. J'ai comparé ces inſtans à ces jours d'erreurs où mes paſſions me gouvernent ; ma mémoire ne m'a repréſenté que des plaiſirs accompagnés de trouble, d'inquiétude & de repentir ; mon cœur ne s'eſt point ouvert à ce ſouvenir.

J'ai jetté les yeux ſur un plus grand théâtre, & j'ai vû les paſſions, comme autant de furies, porter la déſolation dans toute la terre, changer les Magiſtrats en ennemis de la ſociété, fouler aux pieds les loix les plus ſaintes de l'humanité, & détruire dans un inſtant les Empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raiſon, j'entrevois la vérité, je crois être ſur le chemin qui y conduit mais

mes égaremens passés m'ont appris à me défier de moi. Je n'ose, Phocion, marcher sans votre secours ; je n'ose entrer seul dans le sanctuaire de cette politique sublime, qui n'a d'autre instrument, ni d'autre appui que la vertu ; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, & me donnez un esprit tout nouveau.

Aristias, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, après l'avoir tendrement embrassé, vos progrès sont plus rapides que je n'aurois osé l'espérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux passions le masque dont elles se couvrent, & qui nous trompe ; il n'est plus de vérité dont la découverte vous soit interdite. Vous êtes persuadé que la raison est l'organe par lequel l'Auteur de la nature nous fait connoître ses volontés ; vous êtes persuadé qu'elle seule peut nous conduire au bonheur. Pensez donc, mon cher Aristias, que la Politique doit être le ministre & le coopérateur de la Providence parmi les hommes, & que rien n'est plus mépriſable que cet art illusoire qui en emprunte le nom, qui n'a de régle que les préjugés publics & les passions

de la multitude, qui n'employe que la ruſe, l'injuſtice & la force, & qui ſe flattant de réuſſir par des voies contraires à l'ordre éternel des choſes, voit s'évanouir entre ſes mains le bonheur qu'elle croyoit poſſéder.

L'eſclave qui cultive vos champs, eſt plus ſage que nos Légiſlateurs. Pour recueillir d'abondantes moiſſons, il a étudié la culture qu'exige la terre ; il a obſervé quelles ſaiſons elle a deſtinées à la production de chaque fruit, & il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la Politique, après avoir pénétré dans les ſecrets de la nature ſur la deſtination de la ſociété & les cauſes de ſon bonheur, ſuive conſtamment cet exemple. Dès qu'elle ſera aſſez prudente pour ne ſe pas croire plus habile que la nature, elle fera ſa principale étude de la Morale, qui enſeigne à diſtinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que le nom, & que les préjugés, l'ignorance & la mode ont imaginées. Que ſon premier ſoin ſoit d'épurer ſans ceſſe la Morale. En donnant une attention particuliere aux vertus qui ſont les plus néceſſaires à

la ſociété, ſon principal objet doit être de prendre les meſures les plus efficaces pour empêcher que les paſſions ne ſortent victorieuſes du combat éternel que notre raiſon eſt condamnée à ſoutenir contr'elles. Son but, en un mot, eſt de tenir les paſſions courbées ſous le joug, & en affermiſſant l'empire de la raiſon, de donner, pour ainſi dire, des aîles aux vertus.

Entrons dans le détail des vertus que la Politique doit cultiver; mais répondez moi d'abord, Ariſtias. Quand vous achetez un eſclave, vous importe-t-il peu qu'il ſoit gourmand, pareſſeux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités oppoſées à ces vices? Ne vous eſt-il pas avantageux que votre voiſin ſoit juſte, humain & bienfaiſant? Vous eſt il égal que votre ami ſoit emporté dans ſes goûts, débauché, injuſte, crapuleux, ou qu'il ſoit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme? Quand un mariage, que je vous ſouhaite heureux, vous aura élevé à la dignité de pere de famille, vous ſera-t-il indifférent que vos enfans contractent l'habitude

du vice ou de la vertu, & que votre femme ait les mœurs d'une Courtisanne, ou soit chaste, modeste, retirée & économe?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sçais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, & des esclaves fidéles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles où nous passons la plus grande partie de notre vie, pourquoi la Politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur? Je n'ignore point que, sous prétexte de je ne sçais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisentent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption, qui régne dans le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous

voulons que nos maiſons ſoient une eſpéce d'aſyle, où la loi n'oſe point entrer pour nous inſtruire de nos devoirs; & cependant c'eſt dans le ſein des familles que des peres tendres & prudens ont donné le premier modéle des loix & de la ſociété. Nous diſons que c'eſt dégrader les Magiſtrats, que de les occuper de nos ſoins domeſtiques; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaiſes mœurs. Dégoûtés de la ſimplicité de nos Peres, nous voulons du faſte & de l'élégance juſques dans les vertus. Que c'eſt bien mal connoître leur nature, & le lien qui unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aiſément aux qualités ſublimes de ces Héros à qui il faut un grand théâtre, & des foules de ſpectateurs. Ce n'eſt que par l'exercice des vertus domeſtiques qu'un peuple ſe prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne ſçait être ni mari, ni pere, ni voiſin, ni ami, ne ſçaura pas être Citoyen. Les mœurs domeſtiques décident à la fin des mœurs publiques. Penſerez-vous, Ariſtias, que des hommes accoutumés à

obéir à leurs passions dans le sein de leur famille, & sans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront subitement un nouveau génie & de nouvelles habitudes, en entrant dans la place publique & dans le Sénat; ou que leurs passions & leurs vices n'oseront les inspirer, quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la République, & de décider de son sort? Lycurgue, moins présomptueux que nos Sophistes & nos Orateurs, ne l'espéroit pas; aussi eut-il une attention particuliere à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de loix pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du Sénat, & la police des assemblées de la Place publique. Il sçavoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, & qu'ils auront toujours de bons Magistrats.

Par quel prodige en effet une République verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour Citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les

devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple ſçache eſtimer la vertu, pour donner à ſes Magiſtrats le courage & la conſtance néceſſaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la Juſtice pour deſirer un Magiſtrat toujours juſte, toujours ferme, toujours auſſi inflexible que la loi. Des Citoyens corrompus le redouteroient, ſa probité leur ſeroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur eſt ouvert à l'intérêt, & dont la main nonchalante & foible laiſſe pencher inégalement la balance de la juſtice.

Jugez, mon cher Ariſtias, de la doctrine que je vous expoſe, par ce qui s'eſt paſſé de nos jours dans notre République. A peine Periclès (1) eut-il corrompu nos mœurs, en prétendant les polir; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de ſomptuoſité dans nos ſpectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicateſſe ſur nos tables; à peine les Courtiſannes autrefois mépriſées, à préſent les arbitres du goût, des vertus & des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes

gens une école de galanterie & d'oisiveté ; à peine, en un mot, avons-nous estimé la volupté, l'élégance, les richesses, & respecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en voyant les graces, le faste, le luxe & les richesses tenir lieu de talens, & devenir autant de titres pour s'élever aux Magistratures. Quelle République auroit pu résister aux hommes mépriſables qui ont succédé à Periclès ? Des voluptueux, des étourdis, des avares, &c. n'ont vu, dans l'administration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de satisfaire plus aisément leurs passions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude aussi vicieuse qu'eux, devoient-ils se gêner pour faire le bien ? Ils ne s'étudiérent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir & duper les Spectateurs. Ne gouvernant que par des cabales & des intrigues, ils ne chercherent qu'à rendre les loix souples & dociles à leurs desirs. Ils eurent tout au plus l'adresse ou la complaisance, pour ménager un reste de Citoyens vertueux, de faire une ou deux actions, honnêtes avec éclat &

appareil, afin de pouvoir être impunément injuſtes à l'abri d'une bonne réputation uſurpée.

Concluez, Ariſtias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la Politique, & qu'elle ne peut, ſans peril, en négliger aucune. Ajoutons même que les loix les plus eſſentielles au bonheur & à la ſûreté des Etats, ce ſont celles qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos Sophiſtes penſent ou imaginent en parlant de bon & de mauvais Gouvernement, ſi par ces mots ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les paſſions des Magiſtrats & des Citoyens, rendent l'empire des loix plus ou moins ſolide.

J'ai ſouvent entendu raiſonner Platon ſur cette matiere. Il blâmoit la (2) Monarchie, la pure Ariſtocratie & le Gouvernement populaire. Jamais, diſoit il, les loix ne ſont en ſûreté ſous ces adminiſtrations, qui laiſſent une carriere trop libre aux paſſions. Il craignoit le pouvoir d'un Prince, qui, ſeul légiſlateur, juge

ſeul

ſeul de la juſtice de ſes loix. Il étoit effrayé dans l'Ariſtocratie, de l'orgueil & de l'avarice des Grands qui croyant que tout leur eſt dû, ſacrifieront ſans ſcrupule les intérêts de la ſociété à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure Démocratie, les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ſes déſirs ; & qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthouſiaſme.

Ce grand homme, pourſuivit Phocion, vouloit que, par un mélange habile de tous ces Gouvernemens, la puiſſance publique fût partagée en différentes parties propres à s'impoſer, ſe balancer, & ſe tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Ariſtias, le Diciple de Socrate connoiſſoit trop bien les hommes, pour penſer que le Gouvernement, dont toutes les parties ſeroient combinées avec le plus de ſageſſe, pût ſe ſoutenir ſans le ſecours des mœurs domeſtiques. Liſez ſa *République* ; voyez avec quelle vigilance il cherche à ſe rendre le maître des paſſions, & la régle auſtere à laquelle il ſoumet la

vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence ; mais cet excès même de précaution prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son Gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices ? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le desire Platon. Les deux Rois, le Sénat & le peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect, par l'espéce de censure qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelque admirables que soient les proportions de ce Gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres Républiques de la Grece, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les loix que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

Dès que Lysander, en portant dans sa Patrie les tributs & les dépouilles des

vaincus, y eut développé le germe de cupidité jusqu'alors étouffé, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les maisons des Spartiates. La simplicité de leurs Peres, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossiere. Un vice n'est jamais seul dans une République; il en produit cent autres. Peu à peu les vertus & les talens perdirent autant de leur crédit, que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils se persuaderent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite; & dès-lors elles commencerent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée; & dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnerent plus toute leur attention aux intérêts de la République. Les passions, alors enhardies, relâcherent les ressorts du Gouvernement; & il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richesses,

ſe révolterent contre le partage de l'autorité établie par Lycurgue, & voulurent être tout-puiſſans, pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple de ſon côté, tantôt rampant & tantôt inſolent, n'eut plus que des Ephores dignes de lui. En vain tenteroit-on aujourd'hui d'arrêter les déſordres de Lacédémone, en rappellant les loix qui fixoient les bornes de la puiſſance des Rois, des Sénateurs & du peuple. A quoi ſerviroient des loix mépriſées par les mœurs publiques, & auxquelles l'ambition & l'avarice ne peuvent plus obéir ? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut ſeule leur rendre leur force. Si on ne ſe hâte, mon cher Ariſtias, de réparer & d'étayer par la tempérance & la frugalité les reſtes d'un Gouvernement ébranlé par la licence des paſſions, ſoyez sûr que ces Rois, ces Sénateurs, ces Ephores autrefois ſi généreux, ſi ſages & ſi magnanimes dans l'exercice de leur autorité, ſe laſſeront bientôt de cette ſorte de modération qu'ils affectent encore malgré eux, & ceſſeront d'être des Magiſtrats, pour devenir les oppreſſeurs (3) d'une Répu-

blique qui se déchirera par ses querelles domestiques, jusqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

Voulez-vous, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, un second exemple de la puissance des mœurs? Transportez-vous en Egypte, & vous verrez que si leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le sage gouvernement de Lycurgue; leur sainte austérité a autrefois purifié jusqu'au despotisme même.

Les Rois d'Egypte n'avoient que les Dieux au-dessus d'eux, & ils partageoient en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant de loix sacrées & inviolables, & tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouverent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des mœurs, & en donnerent à leur Maître. Il n'étoit point permis à ces Monarques tout-puissans d'être avares, oisifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine

avoient-ils sacrifié aux Dieux, & médité dans le Temple sur quelque vérité des Livres sacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs sujets, tenir des conseils, & expédier des ordres dans les Provinces pour y prévenir quelque abus, ou y former quelque établissement avantageux. Jusqu'aux délassemens & aux besoins de l'humanité, tout étoit prescrit par les Loix. Le bain, la promenade, les repas, avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé à la frugalité ; on y mesuroit le vin, jamais on n'y servoit que deux mêts, & toujours les mêmes. Dans le Palais aucun faste n'insultoit à la condition des sujets, & n'inspiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette passion, Aristias, trop souvent si impérieuse, si puérile, si emportée, si molle, n'étoit qu'un simple délassement après le travail ; c'étoit la loi qui fermoit & ouvroit l'appartement de la Reine au Prince.

C'est ainsi que les Egyptiens firent leur bonheur. Leur pays ne renfermoit,

pour ainſi dire, qu'une nombreuſe famille, dont le Monarque étoit le pere. Le Prince, toujours Roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre conſtant & périodique de ſes occupations accoutumoit ſon eſprit à la régle, & tenoit lieu de tout l'art que nous employons ſouvent inutilement, pour empêcher que nos Magiſtrats n'abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Les paſſions étoient étouffées dans le cœur du maître; & ne pouvant deſirer & vouloir que le bien il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous ſommes ſi jaloux. Les loix toujours juſtes & impartiales, quoique faites par un ſeul homme, étoient également aimées & reſpectées par tous les ordres de l'Etat. C'eſt ainſi que malgré le Deſpotiſme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuſe; & nos anciens Philoſophes l'ont régardée comme le berceau de la ſageſſe.

Je dévore vos diſcours, s'écria Ariſtias: je me ſens entraîné par la force de vos raiſons. Sans doute c'eſt profaner la Politique, qui doit rendre les ſociétés heureuſes & floriſſantes, que d'en donner

le nom à ce petit manége toujours incertain de ruſe, d'intrigue & de fourberie, que je regardois comme un grand art, & qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais Citoyens qui ne regardoient, dans l'adminiſtration de la République, que le malheureux avantage de ſatisfaire eux-mêmes leur ambition & leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent ſervir de baſe à la loi, & que ſans leur ſecours le Légiſlateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant, & prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion, continua Ariſtias en baiſſant la vûe & d'un ton affligé; dans le moment même que je céde à l'évidence de vos raiſonnemens, mes anciens préjugés ſemblent ſe révolter contre ma raiſon. L'Egypte, autrefois vertueuſe, a été heureuſe, & Lacédémone n'a perdu ſa proſpérité, qu'en perdant ſes mœurs. Sans doute il eſt digne de la ſageſſe de l'Auteur de la nature, que le bonheur ſoit le prix de la vertu, & l'adverſité la compagne du vice. Tel eſt l'ordre le plus ordinaire; mais n'eſt-il

point d'exception à ces loix générales ? Celui qui les a portées, pour des raisons qu'il seroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais ? N'a-t-on pas vû quelquefois des Empires élever leur fortune sur l'injustice, & fleurir par des moyens que la Morale réprouve ? Quelle vertu ont les Perses qui dominent sur l'Asie entiere ? Il me semble que Philippe, à qui tout réussit, n'a guere plus de vertu que nous qui tombons en décadence ; il me semble que tous les jours des intriguans, à force de lâchetés & scélératesses, enlevent à des hommes de bien la récompense qui n'est due qu'à la probité. Pourquoi par les mêmes voies, des Etats ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes succès ? Nous avons vû des Tyrans usurper dans leur Ville la souveraineté, jouir de leur vol, & mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a possédé aucune de nos Magistratures, & il a trouvé des Juges qui l'ont condamné à boire la cigue. Ah ! Phocion, Phocion, quel spectacle scandaleux ne nous présente pas quelquefois l'histoire du bon-

heur & du malheur des hommes !

Prenez y garde, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion, ce n'eſt pas votre raiſon, ce ſont vos paſſions qui viennent de parler. C'eſt parce que vous confondez encore les dignités, les richeſſes, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fuſſent la récompenſe de la vertu ; mais ils ne peuvent tout au plus procurer qu'un plaiſir paſſager, tel que le donnent les careſſes trompeuſes d'une Courtiſanne, & des plaiſirs paſſagers ne ſont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes mépriſables qui parviennent aux premieres Magiſtratures ; mais ſoyez ſûr qu'elles ne ſont un bien que pour l'homme vertueux qui ſe dévoue à ſa patrie, qui eſt aſſez habile pour la rendre heureuſe, ou qui du moins a tout tenté pour y réuſſir. Le bonheur dans chaque individu, c'eſt la paix de l'ame ; & cette paix naît du témoignage qu'il ſe rend de ſa conduite par les régles de la juſtice. Ces Tyrans, ces ambitieux dont la multitude admire la proſpérité, gémiſſent en ſecret ſous le poids de l'adminiſtration

à laquelle ils ont la lâcheté insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice & les remords? Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment, & celui des peuples qu'ils gouvernent & qui les élevent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate; mais ce verre de cigue, qui deshonorera éternellement vos Peres, ne troubla point son repos. Les scélérats qui vouloient le perdre, étoient incertains du succès de leurs calomnies, & il étoit sûr de son innocence. Puisqu'il ne fit aucune plainte, aucune sollicitation, & qu'il refusa de se soustraire par la fuite à la haine de ses ennemis, comment pourroit-on le soupçonner d'avoir été inquiet sur le jugement qu'il attendoit? Pendant les trente (4) jours qui s'écoulerent depuis qu'on lui prononça sa sentence, jusqu'au moment

de l'exécution, il continua à inſtruire ſes diſciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, & du bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fit quelque effort pour être ou paroître tranquille, & qu'il ſoupçonnât que ſa priſon & ſa mort fuſſent une objection contre ſa Doctrine. Il regarda la mort, comme nous voyons le coucher du ſoleil & l'approche du ſommeil; il remercia les Dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieilleſſe & les angoiſſes douloureuſes de l'agonie. C'eſt Athenes ſeule qui étoit malheureuſe; & quelle longue ſuite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville aſſez aveugle & aſſez corrompue, pour punir la vertu de Socrate du dernier ſupplice?

A l'égard de la proſpérité des Etats, je conviens, pourſuivit Phocion, qu'il s'eſt formé de grands Empires par des moyens que la morale déſavoue; mais répondez moi, ces Etats quoiqu'injuſtes, ambitieux & ſans foi, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la pareſſe & à l'amour des richeſſes que les

peuples qu'ils ont ſoumis ? N'étoient-ils pas plus exercés au courage & à la diſcipline ? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur Patrie, & plus d'amour pour la gloire ? Ce n'eſt point parce que Philippe a peu de vertus que nous le craignons, c'eſt parce que nous en avons encore moins que lui, & qu'il ſe ſert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injuſtice, la ruſe, la violence peuvent ſans doute former de grands Empires ; mais c'eſt parce qu'à ces vices on n'oppoſe que d'autres vices : d'ailleurs, quel eſt l'avantage de cette grandeur uſurpée ? Peut-elle faire la proſpérité d'un Etat, puiſqu'il eſt impoſſible de l'aſſeoir ſur un fondement ſolide ?

La politique, dupe d'un bonheur paſſager & toujours ſuivi des revers les plus funeſtes, doit-elle donc ſacrifier l'avenir au moment préſent ? ô mon cher Ariſtias, ſi vous aimez votre Patrie, que les Dieux vous préſervent de lui ſouhaiter des ſuccès qui prépareroient ſa décadence & ſa ruine. C'eſt pour avoir voulu uſurper l'Empire de la Grèce, que nous & les Spartiates ſommes aujourd'hui à la

veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit miſes en état de repouſſer Xercès ; leur ambition va les ſoumettre à Philippe. De grandes provinces & de grandes richeſſes, quoiqu'en diſent nos Orateurs, ne contribuent ni au bonheur domeſtique des Citoyens, ni à la ſureté de la République à l'égard des Etrangers. Que ſert aux Perſes d'avoir conquis l'Aſie entiere ? En ſont-ils plus libres ? Le ſujet jouit-il avec plus de confiance de ſa fortune, depuis que le Prince a monſtrueuſement augmenté la ſienne ? Qu'un grand Empire eſt foible ! puiſqu'Ageſilas, avec une poignée de Soldats, a porté la terreur juſques dans Babylone. Une autre fois, je vous développerai les preuves de cette vérité ; mais dans ce moment contentez-vous de remarquer, Ariſtias, que ſi l'Etre, protecteur de la vertu, ſe ſert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briſer l'inſtrument de ſa vengeance après s'en être ſervi. Ce n'eſt point par des miracles qu'il agit, mais par une ſuite naturelle de l'ordre qu'il a

établi dans le gouvernement du monde.

Je ne haſarde point ici une conjoncture vaine & téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des paſſions, le mouvement réciproque qu'elles ſe communiquent, & vous en verrez réſulter cet ordre favorable à la morale. La trahiſon, la fourberie, la ruſe peuvent ſurprendre & tromper un Etat qui n'eſt pas précautionné contre leurs piéges, & obtenir d'abord quelque ſuccès; mais leur ſuccès même déchire le voile ſous lequel elles ſe cachoient, & la mauvaiſe foi, en inſpirant une défiance & une haine générales, ſe trouve enfin elle-même embarraſſée dans ſes embuches qu'elle dreſſoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ſes propres fineſſes, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle eſt menacée; ſans ceſſe elle ſe précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainſi ſans régle, elle ne peut réuſſir que par haſard, & bientôt doit néceſſairement échouer. Ces Sophiſtes (5), qui tâchent de réduire en art la perfidie, & qui nous étalent avec

complaisa[illegible]t exemples d'injuſtices heureuſes[illegible] gardent bien de nous en faire connoître les ſuites funeſtes. Toujours vagues dans leurs diſcours, ils n'analyſent jamais les cauſes des ſuccès de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obſtacles, elles ſont ſûres de réuſſir. La force de la vérité oblige au contraire les Sophiſtes à ſe réfuter eux-mêmes. Ils ne peuvent ſe déguiſer que les ſuccès paſſagers de l'injuſtice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conſeillent ils d'éviter la haine & le mépris, comme les deux écueils les plus funeſtes de la Politique? N'eſt-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, & avouer que ſes opérations ſeules ſont ſûres?

Si un peuple, au lieu de la ruſe & de la fourberie, employe la force & la violence contre ſes voiſins, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas lui-même agité par la crainte qu'il inſpire. En même-temps qu'il augmente le nombre de ſes ennemis, il devient ſuſpect à ſes alliés.

En croyant se rendre puissant, il multiplie ses dangers & diminue ses forces. Plus heureux que plusieurs Nations dont nous connoissons l'histoire, & qui se sont affoiblies & enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune, je veux qu'il ne succombe pas sous le poids des difficultés qui l'entourent, & que la résistance de ses ennemis éguise au contraire son courage, ses forces & ses talens. Le moment fatal du succès arrive, il triomphe; mais le vainqueur périt au milieu de ses conquêtes.

Remarquez-le, mon cher Aristias; c'est l'ambition, c'est l'avarice déguisées sous le nom d'une fausse gloire, qui peuvent seules porter les hommes à être conquérans; & par quel prodige ces deux passions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains & de verser des torrens de sang, useroient-elles avec prudence de la victoire, si capable d'enyvrer d'orgueil les hommes les plus modérés? Sésostris peu content de régner sur l'Egypte, fait violence à ces sages loix dont je vous parlois il n'y a qu'un moment; il médite la conquête de

l'Asie, & rien ne résiste d'abord à ces Egyptiens sobres, laborieux, tempérans & courageux qu'il a armés pour servir son injuste ambition. Mais ses Soldats victorieux prennent bientôt les vices & les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amolis par les voluptés & les richesses, rapportent dans leur Patrie les dépouilles de l'Orient. Le peuple étonné d'un spectacle qui développe en lui le germe de l'ambition & de l'avarice, se croit parvenu au comble de la gloire & de la prospérité; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner; & au milieu des chants d'allégresse & de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts du gouvernement; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sésostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, & d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des loix, ils ne se croyoient plus en sûreté. Ils craignirent des Sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté & les ri-

cheſſes avoient rendus à la fois lâches & inſolens ; & leur Royaume, ſans défenſe & troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, eſt deſtiné à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'Hiſtoire nous offre mille exemples pareils. Les Medes, en aſſerviſſant les Aſſyriens, perdirent les mœurs & les loix qu'ils devoient à la ſageſſe de Déjocès ; ils ceſſerent d'être heureux par une trop grande proſpérité, & préparerent une conquête aiſée aux Perſes, qui à leur tour amollis & corrompus auſſitôt que vainqueurs, fonderent un grand Empire dont tout annonçoit la décadence. Que de leçons pour la Politique, ſi elle veut connoître ſes devoirs ! Vous parlerai-je, mon cher Ariſtias, des malheurs domeſtiques de la Grece ? Nos ſuccès brillans pendant la guerre Médique, où nous ne faiſions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos peres ; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les ſuccès d'une guerre entrepriſe par ambition & par avarice ? L'époque de l'ambi-

tion & de la foibleſſe d'Athenes eſt la même. Nous nous ſommes perdus quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés ; & Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de ſe défendre contre les Thébains.

Philippe abuſe aujourd'hui de nos diviſions & de nos vices ; il ne cherche qu'à nous ſubjuguer & nous aſſervir : mais voyez avec quelle adreſſe ſon ambition emprunte le maſque de la modération, de la juſtice, de la bienfaiſance même ; c'eſt par-là qu'il eſt véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent ; il rend ſon peuple ſobre, actif, patient, laborieux & brave. Que de vertus, qui, par l'emploi inſenſé que ce nouveau Séſoſtris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens ! Si ce Prince avoit l'ame aſſez grande pour connoître ſes devoirs, & les préférer aux intérêts de ſa vanité & de ſon ambition, il mettroit à profit les circonſtances heureuſes où il ſe trouve. Au lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grece, il

ſe ſerviroit de ſes talens pour nous aider à nous corriger ; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la conſidération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviſer, il travailleroit à nous réunir, & à ne faire des Grecs & des Macédoniens qu'un peuple d'amis & d'alliés, qui ſeroit heureux, & dont le pays deviendroit inacceſſible aux attaques des Etrangers.

Il procureroit ainſi un bonheur durable à ſa nation ; mais puiſque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'inſtrument de ſon ambition ; j'oſe vous prédire, ſans vouloir empiéter ſur les droits de l'oracle de Delphe, que cette fortune des Macedoniens, préparée & conduite avec tant d'art, de courage & d'habileté de la part du Prince, & tant de vertu de la part des Sujets, diſparoîtra en naiſſant. Le moment où leur empire ſera parvenu à la ſituation en apparence la plus brillante, ſera l'époque où il commencera à (6) déchoir. Ses ſuccès ouvriront enfin les yeux à ſes voiſins ; ſes conquêtes lui feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de ſujets. Les quali-

tés que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens, feront place aux vices des vaincus. La Macédoine ſera malheureuſe, & trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Ariſtias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos Sophiſtes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raiſon ſeule qui nous fit haïr l'injuſtice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, &c. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper & l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire; mais ce ſont nos paſſions mêmes qui déteſtent ces vices dans nos pareils. Bleſſées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigriſſent, elles s'irritent, & rien ne peut les diſtraire. Tant qu'un homme injuſte & ſans foi indiſpoſera ſes Concitoyens; tant qu'une République ambitieuſe, avare & orgueilleuſe ſe rendra ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins, c'eſt à dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas; ſoyez perſuadé que la politique doit regarder la vertu comme la

ſource & le fondement de la proſpérité. Je devrois vous parler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une République ; mais en voilà aſſez pour aujourd'hui, dit Phocion, & je craindrois, mon cher Ariſtias, de nuire à la vérité en vous fatiguant : s'il vous reſte même quelques doutes ſur les matieres que nous avons traitées, la ſuite de nos Entretiens les diſſipera.

TROISIEME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Neceſſité de la Religion.

ARISTIAS & moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'eſt aujourd'hui, lui dis-je nos grandes Panathenées, & comment pourrions-nous mieux célébrer une fête conſacrée à Minerve, & deſtinée à perpétuer le ſouvenir de la réunion que Theſée fit des différens peuples de l'Attique dans Athenes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre ſur la morale & la politique?

Je ſçais trop de gré à Ariſtias, me répondit Phocion, de préférer un entretien auſtere au ſpectacle de nos fêtes, pour ne pas conſentir à ce que vous deſirez,

ſirez. Il eſt vraiſemblable, ajouta-t-il en ſouriant, que Minerve qui voit nos Panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe & moins de vertu que nos peres, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

Puiſque vous le voulez, reprenons la ſuite de nos Entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inſpirant une confiance mutuelle, & que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, & les diviſe. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne ſoit utile à la Société; mais ces connoiſſances ſeules ne ſuffiſent point pour guider la politique dans ſes opérations. Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes ſoins de la part du Légiſlateur & des Magiſtrats; quelques-unes n'ont pas un rapport auſſi direct, auſſi immédiat que les autres à ce qui fait & conſolide le bonheur des Citoyens & la ſûreté de la République. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale diſtan-

ce, toutes n'ont pas une tige également forte, quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent & se flétrissent sans ce secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, & portent des fruits plus abondans que les autres; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrein qui les environne; vous verrez naître au tour d'elles mille vertus particulieres qui sembleront venir sans semence, & n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Aristias, considere les vertus suivant leur ordre en dignité & en excellence, elle place à leur tête la justice, la prudence & le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois sources découlent l'ordre, la paix, la sûreté & tous les biens en un mot que les hommes peuvent désirer. L'objet de la politique est de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus; mais elle connoît trop bien l'activité de nos passions & la paresse de notre raison, pour espérer de nous en faire contracter l'habitude, & en nous familiarisant d'avance avec d'autres vertus dont elle est plus maîtresse de régler l'exercice

& la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être juſtes, prudens & courageux.

Ce ſeroit un étrange Politique, qu'un Légiſlateur, perſuadé qu'il ſuffit de faire des loix pour que les hommes y obéiſſent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque Citoyen & donné des bornes fixes à la juſtice. Laiſſez agir nos paſſions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des loix les plus juſtes, l'injuſtice, ſecondée par la ruſe & la chicane, & enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'eſprit général des Citoyens. Publiez dans la place de Sibaris qu'il eſt ordonné à tout Citoyen d'avoir aſſez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, & mépriſer dans l'adminiſtration de la République les dangers auxquels un Magiſtrat eſt quelquefois expoſé ; & je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne ſortiront point de leur moleſſe pour prendre du courage. La Loi nous

preſcriroit à nous autres Athéniens la police la plus ſage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconſidérés, & nous forcer de peſer & d'examiner avec maturité les intérêts de la Patrie ; que ſi nous devenions prudens, ce ſeroit pour l'intérêt de nos paſſions, & non pour celui de la République.

Tout Légiſlateur qui ignore ſur quelles vertus la juſtice, la prudence & le courage doivent être, pour ainſi dire, entés ; tout Légiſlateur qui ne ſçait pas préparer les hommes à les aimer & les pratiquer, verra que ces loix inutiles n'auront fait aucun bien à la Société. Il y a en effet, mon cher Ariſtias, des vertus qui ſervent de baſe & d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *meres* ou *auxiliaires*, & qui ſont les premieres dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, & le reſpect pour les Dieux.

Par tempérance, j'entends, pourſuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choſes que la Na-

ture exige indiſpenſablement pour notre conſervation, diminue le nombre de nos beſoins & les ſimplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, ſera toujours malheureux. Vous ſçavez ce que Socrate (1) diſoit à Euthydème, que les voluptueux ſont les hommes du monde les plus déraiſonnables. A force de ſe repaître de voluptés, ils éteignent en eux le ſentiment du plaiſir; ils n'ont pas l'eſprit d'endurer la faim & la ſoif, & de reſiſter aux premieres amorces de l'amour & du ſommeil; ils gâtent tout par leur attention inſenſée à prevenir leurs deſirs.

La volupté vend ſes faveurs à trop haut prix; elle employe trop de mains, trop de temps, trop de peine à la compoſition de ſon ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en eſſayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que raſſaſiée, elle rejette avec faſte & dédain ce qu'elle avoit deſiré avec emportement. Nos Sophiſtes, à leur ordinaire, ont mal raiſonné, ſur cette matiere, parce que la Nature a voulu que nos beſoins fuſſent la

ſource de nos plaiſirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit auſſi les autres; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté eſt moins habile & moins libérale que la Nature. Celle-ci ne donne aucun beſoin, ſans donner en même temps un moyen aiſé de le ſatisfaire; & la volupté, qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des eſpérances & des ſonges, ne donne jamais ce qu'elle a promis; elle fuit quand nous croyons la ſaiſir, & nous laiſſe le dégoût, l'ennui & la laſſitude à la place du plaiſir.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'inconſéquence des voluptueux; & quand leur paſſion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Ariſtias, bannir la volupté de notre République. Croyant acheter des plaiſirs à prix d'argent, elle eſt toujours avare & prodigue, & jamais on n'a vû la juſtice, la prudence & le courage ſe mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice & la prodigalité. Toutes les richeſſes de la Perſe n'enrichiroient pas (2) Demadès; l'Europe, l'Aſie &

l'Afrique ne ſuffiroient pas aux beſoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité ſeroit elle l'ame de ſes diſcours? Patrie, honneur, juſtice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce Sénateur, accablé du poids d'une digeſtion difficile, livreroit l'Etat à qui lui offriroit un élixir propre à ranimer les reſſorts uſés de ſon eſtomac, & vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux Citoyen que la faim pourſuit? Croirez-vous que des Magiſtrats, avides & fatigués de plaiſirs, ſoient bien propres à penſer aux beſoins de la Société? Que ce ſoient des ſentinelles vigilantes & attentives à prévoir, prévenir ou repouſſer les perils dont la République peut être menacée?

Ne l'eſpérez pas; la République elle-méme ne l'exige plus, quand une fois les eſprits ſont infectés par la jouiſſance ou le deſir des voluptés; elle tiendra méme compte à ſes Magiſtrats de leur molleſſe & de leur faſte. Dès que la recherche dans les plaiſirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté,

les Citoyens ont trop de beſoins pour être contens de leur fortune. Leur ame eſt déjà ſouillée des vols que leurs mains n'ont encore pû commettre ; ils feront un commerce honteux de leur ſuffrage, & vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les Magiſtratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injuſtices, on ne voudra plus avoir de crédit dans la République, ni commander les armées, que pour faire fortune, & s'abîmer enſuite dans les voluptés. Tout eſt alors perdu ; il ne ſubſiſte plus qu'un vain ſimulacre de République. A la place des loix mépriſées, les paſſions regnent impérieuſement, & les mœurs ſeroient atroces, ſi les ames étoient encore capables de conſerver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la juſtice & de la prudence, il ſuffit qu'elles énervent le corps pour que la République ne doive plus attendre de ſes Citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend ſouvent ſon ſalut.

Tandis que de jeunes gens, laſſés de leurs débauches, dorment laborieuſement dans le duvet, penſez-vous, ſi on les réveille en ſurſaut pour repouſſer l'ennemi qui eſcalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces & le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher ſur la dure à côté de leurs armes, & à mépriſer les plaiſirs des ſens? Depuis que le goût des plaiſirs nous poſſede, j'ai vu, oui j'ai vû les deſcendans des Héros de Marathon & de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu juſqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'eſt plus d'Athéniens qui ne murmure contre les fatigues de la guerre & la rigueur de notre diſcipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grece; nous ſuccombons aujourd'hui ſous les exercices dont nos peres ſe jouoient autrefois, nous trouvons nos armes trop peſantes, & la molleſſe de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Ariſtias, étoit profond dans la connoiſſance de

nos vertus & de nos vices ! Méditez ſes loix, un Dieu ſans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proſcrire un vice, & n'en pas couper la racine ; ordonner la pratique d'une vertu, & négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconſidérément à leurs tranſports ; il vouloit qu'un mari n'habitât pas d'abord dans la même maiſon que ſa femme ; il lui ordonnoit de dérober ſes faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinſent une ſource de corruption & de molleſſe en les abandonnant aux voluptés, & que raſſaſiés de plaiſirs légitimes, ils n'en cherchaſſent de défendus. L'adultere ne fut point connu à Lacédémone : quel avantage ! S'il eſt vrai que tout commerce de galanterie ſuppoſe dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, & dans les hommes l'art de ſéduire & de corrompre réduit en principes, & par-là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe ſérieuſement de cent miſeres, qui ôtent à l'ame les reſſors néceſſaires pour

méditer & exécuter de grandes choſes.

Faute de connoître le penchant du ſexe à la molleſſe, & l'empire qu'il a ſur notre ame, la plupart des Légiſlateurs ont tendu un piége à nos mœurs, en négligeant de régler celle des femmes. Lycurgue devina qu'elles nous donneroient leurs vices, s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes; il leur inſpira un généreux mépris pour les beſoins auxquels la nature ne les a pas aſſujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (3), enhardi par cet exemple, voulut même en faire des ſoldats dans ſa République. Il ſçavoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y ſommes attachés, & en exigeant beaucoup des femmes, il eſpéroit avec raiſon de tout obtenir aiſément des hommes.

Lycurgue établit enfin dans ſa ville des repas publics, dont le brouet noir, ſi décrié aujourd'hui, faiſoit les délices. Voilà ſes deux principales inſtitutions. & ſans leurs ſecours, il auroit inutilement proſcrit l'uſage de l'argent & les arts inutiles, aiguillons à la fois & alimens

des paſſions. L'exercice des vertus les plus difficiles & dans le dégré le plus héroïque, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates; parce que c'eſt le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre ſituation préſente agréable, & de nous porter ſans effort au bien. La tempérance inſpire néceſſairement le mépris des richeſſes; & ce mépris, qui ſuppoſe l'ame débarraſſée des beſoins frivoles qui nous tourmentent, eſt toujours accompagné de l'amour de l'ordre & de la juſtice. Moins les paſſions ſont vives & nombreuſes, plus la raiſon eſt libre de faire valoir ſes droits. Oui, mon cher Ariſtias, depuis que nous avons renoncé à la ſimplicité des mœurs de nos peres, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles (4) Loix & multiplier nos Magiſtrats, c'eſt convenir de notre corruption, & n'employer que des remédes inutiles pour nous corriger. Le premier Magiſtrat & la premiere Loi d'une République, ce doit être la tempérance; & le peuple le mieux gouverné après

les Spartiates, c'eſt celui qui approchera le plus de leur frugalité.

Cependant telle eſt la foibleſſe humaine, que toute vertu a ſes momens d'erreur, de diſtraction & de laſſitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a de ſortes de voluptés, & quel que ſoit ſon pouvoir, elle ſuccombera à la fin, ſi la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oiſiveté & cet ennui qui ſuit l'inaction de l'ame & du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-même, eſt un temps qu'elle donne aux paſſions pour nous tenter, nous ſéduire & nous ſubjuguer. La politique doit donc inſpirer aux Citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant ſur les plaiſirs les plus ſimples & les plus honnêtes un charme capable de nous ſatisfaire, tempere notre imagination, & empêche, pour ainſi dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaiſir.

Ne vous hâtez pas mon cher Ariſtias, de conclure de cette doctrine que toute eſpece de travail ſoit utile à la Société; il eſt au contraire une ſorte d'oiſi-

veté qui lui ſeroit peut-être moins funeſte. Voyez quel eſt le procédé de la Nature à notre égard. Libérale de tous les biens qui nous ſont néceſſaires, elle veut cependant que nous les achetions par le travail. La terre eſt ſtérile, ſi nos mains ne la fécondent pas; & par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail eſt léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impoſe n'eſt pas proportionné à nos forces, ſi l'eſpérance qui le feroit entreprendre avec joie eſt trompée, s'il ne peut pas ſuffire à nos beſoins, il devient inſupportable, & ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un eſclave.

L'Egypte fut malheureuſe ſous les ſucceſſeurs de Séſoſtris, dès que le Prince, conduit par une inſatiable avarice, s'écarta de ces principes, & condamnant ſes Sujets à des travaux trop durs, en voulut ſeul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engourdirent. La nation la plus active s'avilit dans la pareſſe, qui étoit devenue ſon ſeul bien. L'Etat fut vexé à la fois par la pau-

vreté & le luxe ; les esprits s'effarouchèrent, & on traita les Citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter (5) par la fatigue. Cependant quel spectacle présentoit la malheureuse Egypte ! Sans les eaux bienfaisantes du Nil, les campagnes auroient à peine pû suffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui semblent destinés à vivre autant que le monde & qu'un peuple malheureux est condamné à élever à l'orgueil de ses maîtres ; que deviendra le Monarque, si un ennemi étranger se présente sur ses frontieres, & veut lui enlever sa couronne & ses plaisirs ? Quel bras armera-t-il en sa faveur ? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés & leur misere ?

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les Citoyens sont occupés ; mais, nous préservent les Dieux, mon cher Aristias, de les imiter. Ces peuples, dont on nous vante l'industrie & l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Contentes des richesses que la nature prudente répand

dans chaque climat, elles vivoient heureuſes ſans faſte & ſans luxe. Les Tyriens & les Carthaginois ont tenté leur cupidité; ils les ont façonnées au gout des choſes rares & recherchées; ils ont eu la perfidie de leur faire mépriſer les biens qu'elles poſſédoient. Combien la pourpre de Tyr & les ſuperfluités élégantes de Carthage n'ont-elles pas fait commettre de crimes, & produit de malheurs ſur la terre? Mais ne penſez pas, Ariſtias, que ces empoiſonneurs publics ayent eux-mêmes échappé aux poiſons qu'ils préparent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage; j'oſerois cependant aſſurer que ces deux villes ſont malheureuſes. L'amour du travail, qui eſt une grande vertu quand il accompagne la tempérance, & ſert avec elle à réprimer & régler nos paſſions, eſt au contraire l'ouvrage de l'avarice & de la cupidité chez les Carthaginois & les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroiſſent au millieu des richeſſes, plus toutes les autres paſſions acquierent de force. L'amour du travail n'eſt propre dans ces deux Républiques qu'à humi-

lier les eſprits, ou leur inſpirer de l'inſolence ; il doit y faire des mercenaires & des tyrans.

Notre Solon, fatigué des émeutes & des ſéditions que l'oiſiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des loix pour faire aimer le travail. Un pere qui n'avoit pas fait apprendre un métier à ſon fils, ne pouvoit exiger aucun ſecours de lui dans ſa vieilleſſe ; loi abſurde, parce qu'elle eſt contraire aux devoirs éternels & inviolables de la nature, & qu'on n'attachera jamais un Citoyen à la Patrie, en lui apprenant à manquer de reconnoiſſance pour ſon pere. Chaque Citoyen fut obligé de rendre compte de ſes occupations devant l'Aréopage, chargé de punir la pareſſe. A quoi aboutit cette grande politique ? Chacun choiſiſſant à ſon gré ſes occupations, que la loi auroit dû régler, nous devinmes tous des mercénaires. Teinturiers, Cordonniers, Maçons, Marchands, Maréchaux, Revendeurs : voilà ce qui forme le fond de nos aſſemblées dans la Place publique.

Nos Citoyens, livrés à des occupa-

tions baſſes & ſerviles, que Lycurgue n'avoit permiſes qu'aux Hilotes, devoient en prendre les mœurs. Que ſeroit devenue la République? Marathon & Salamine auroient-ils été témoins du courage & de la gloire de nos peres? La Grèce entiere ne ſeroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un Satrape orgueilleux des Rois de Perſe? Si à la faveur d'un concours heureux de circonſtances extraordinaires, ſur leſquelles il ne faut jamais compter, d'autres cauſes, en conſervant dans un peuple d'artiſans l'ancien amour de la gloire & de la liberté, ne l'euſſent préparé à ſe laiſſer conduire (6) aveuglément par un Miltiade, un Thémiſtocle & d'autres pareils grands hommes? Quand ces cauſes étrangeres à notre conſtitution, s'affoibliſſant peu à peu, ceſſerent enfin d'influer ſur nos mœurs, & que la République, gouvernée par des Ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous ſçavez dans quel aviliſſement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes

dans toutes nos paſſions, timides le matin, téméraires le ſoir, l'âches & emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foibleſſe ni nos reſſources; jamais nous ne ſçûmes agir à propos; jamais nous ne ſçûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juſte, prudente & magnanime une aſſemblée d'Artiſans?

Tout art néceſſaire aux beſoins réels des hommes, eſt ſans doute honnête; il ne devient dangereux que quand par une trop grande recherche il donne aux choſes un prix qu'elles ne doivent point avoir, & rafine inutilement notre goût. J'aime la ſimplicité des mœurs peintes dans Homere; des Rois qui ſçavent le nombre de leurs vaches, de leurs chevres, de leurs moutons, & qui préparent eux-mêmes leur ſouper; une Reine Areté qui file les étoffes dont ſon mari eſt habillé; & une Princeſſe Nauſicaa qui va elle-même ſur une charette laver à la riviere les habits de ſa famille. Chacun peut avec gloire être lui même ſon pro-

pre artiſan, & plût aux Dieux que la ſageſſe de nos mœurs, la ſimplicité de nos beſoins, & l'égalité de nos fortunes, le permiſſent encore ! Mais dans une République où la Politique ne peut plus ramener les Citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts ſont toute la richeſſe de ceux qui les cultivent ; les artiſans ne ſubſiſtent que du ſalaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, & le travail doit néceſſairement (7) avilir leur ame. Que le Légiſlateur, mon cher Ariſtias, ſe garde donc de leur confier le dépôt ou l'adminiſtration de la ſouveraineté. Si la Loi les déclare hommes libres, & en fait des eſpéces de Citoyens, que la Politique ne les regarde cependant que comme des eſclaves qui n'ont point de Patrie, & qui ne peuvent participer aux aſſemblées de la Nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémiſtocle, Cimon, &c. favoriſoient l'Ariſtocratie. Je ſuis leur exemple, & ce n'eſt ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes, & les droits de l'humanité ; mais je conſulte le bonheur de la République,

& il importe à la multitude même, que ſon travail & ſes occupations aviliſſent & retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du Gouvernement.

Pleine d'humanité à l'égard des artiſans, que la République, qui ne peut s'en paſſer, les gouverne ſans les mépriſer. Le Magiſtrat doit avoir ſoin que le travail fourniſſe aux artiſans une ſubſiſtance facile & abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la République, comme les Hilotes le ſont des Spartiates, & on aura à ſe reprocher la moitié de leur crime, & le châtiment même dont on les punira. Des Citoyens aſſez ſages pour vouloir conſerver leurs mœurs, ne permettront jamais qu'on invente de nouveaux arts. Qui ſeroit inſtruit de l'origine & des progrès des Arts, connoîtroit peut-être l'hiſtoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples ſe civiliſent par de bonnes loix & la pratique des vertus, & non par un tas de ſuperfluités que le luxe eſtime, & que la raiſon réprouve. Licurgue voulut que les Lacédémoniens ne ſe ſerviſſent que de la

coignée & de la ſcie pour faire les meubles de leur maiſon. Loi admirable! Contraignez de même les artiſans à laiſſer aux arts les plus néceſſaires une certaine groſſierté, ſi vous ne voulez pas que le goût & le luxe des riches ne produiſent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vû Platon ſe plaindre amérement des progrès de la Peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le Temple de Minerve la *défaite des Géans*, je me le rappelle avec plaiſir, il me tira par mon manteau; *Ces ſottiſes vous gâteront*, me dit-il; *que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuſe! Dans ma République, un Peintre ſera obligé de commencer & de finir ſon tableau dans un* (8) *jour.*

Enfin, mon cher Ariſtias, ſongez que la Politique ne doit admettre au Gouvernement de l'Etat, que des hommes qui poſſédent un héritage; eux ſeuls ont une Patrie. Mais pour empêcher que leur oiſiveté ne nuiſe à la République, qu'une Loi ſévere proſcrive ces fortunes ſcandaleuſes qui corrompent encore moins ceux qui les poſſédent, que les Citoyens

imprudens qui les envient. Que la médiocrité des héritages force les Propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la Coutume s'y oppose, que la République arrache les Citoyens à leurs passions, en multipliant leurs devoirs & leurs occupations.

C'est un spectacle admirable que présentoit l'ancienne Lacédémone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chasse, du disque, de la course, du pugilat, de la lutte, &c. se préparoient dans leurs plaisirs mêmes à devenir d'intrépides défenseurs de la Patrie. Ils se délassoient de leurs travaux dans des écoles où on leur apprenoit moins à discourir, comme nous, sur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque sexe, chaque heure avoit ses occupations particulieres. Le temps fuyoit rapidement, pour les Spartiates; & au milieu de cette vie toujours agissante, comment les passions, malgré leur diligence & leur adresse, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, séduire & corrompre un Lacédémonien?

Jusqu'ici, mon cher Aristias, pour-

ſuivit Phocion, je ne vous ai en quelque ſorte préſenté que les foibleſſes, la miſere & la honte de l'humanité; juſqu'ici la Politique ne vous a paru occupée qu'à briſer les liens par leſquels mille paſſions différentes, tenant l'homme attaché à ſes intérêts perſonnels, le ſéparent de ceux de la ſociété. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du ſort que ſubirent les Compagnons d'Ulyſſe, admirez à préſent la ſageſſe infinie de la Nature à notre égard, & le ſecours qu'elle nous offre. Ces vertus ſi timides, ſi contraires à nos paſſions, ſi peu agiſſantes, ſi étrangeres dans notre cœur, mais cependant ſi néceſſaires, apprenez par quel ſecret la Politique peut leur communiquer une force ſupérieure à celle des paſſions mêmes. Apprenez par quelles reſſources la pratique des devoirs en apparence les plus auſteres, peut devenir agréable, & même délicieuſe. C'eſt en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, ſentiment noble & généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine & de notre deſtination. C'eſt ce ſentiment,

par

par lequel nous ſommes les rivaux des ſubſtances ſpirituelles, qui nous apprend que nous ſommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Ariſtias, l'ame n'a aucun reſſort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire. D'autant plus ſublime qu'elle ſe plaît à trouver des obſtacles & des combats, par combien de triomphes obtenus ſur les paſſions les plus hardies & les plus impérieuſes, ne s'eſt-elle pas illuſtrée? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriſer les charmes de la volupté, & aimer la pauvreté? L'amour de la gloire ſemble en quelque ſorte nous ſéparer de nous-mêmes. Nous nous oublions par une ſorte de preſtige; prêts à lui ſacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame & l'enyvre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuſes victimes de ce ſentiment?

Socrate, qui connoiſſoit ſi bien le cœur humain, ne ſe contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, & porte avec elle ſa récompenſe; il auroit craint que

les paſſions plus éloquentes que lui, en offrant un plaiſir préſent, n'euſſent fermé l'oreille de ſes diſciples à la vérité. Pour les rendre attentifs & dociles, il leur montra la gloire. C'eſt dans ſon école que ſe ſont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre République : & combien Athènes n'auroit-elle pas encore été heureuſe & floriſſante, ſi par l'organe des Loix & la bouche des Magiſtrats, la Politique avoit perſuadé à tous les Citoyens ce que Socrate perſuadoit à ſes Diſciples !

Si les Barbares ne connoiſſent point l'amour de la gloire ; ſi cette vertu, déjà affoiblie dans la Grèce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un ſiécle, ne croyez pas que la nature ait été plus libérale envers nos peres qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuſte elle ait pris plaiſir à nous diſtinguer des Etrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ſes bienfaits ; mais en tout temps & en tout lieu, la Politique ne ſçait pas en profiter également. Pendant la guerre Médique, les Thébains au-

roient montré autant de courage qu'ils laiſſerent voir de timidité, ſi un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le ſentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Ariſtias, que cette vertu oſât pénétrer dans la Perſe, & y produire quelques fruits ? Un ſouffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'eſt point de récompenſe imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare inſolemment. Une Cour enyvrée de plaiſirs, & qui eſt l'ame de tout l'Empire, n'a de faveurs à répandre que ſur les miniſtres ou les inſtrumens de ſes voluptés. Elle ſe gardera bien de donner le gouvernement d'une Satrapie à un homme intelligent & vertueux ; elle s'en défie, & le craindroit. Pour devenir Grand en Perſe, il faut être un homme très-médiocre, ou s'avilir juſqu'à cacher ſes talens.

Le peuple ne raiſonne point. Naturellement porté par ſon ignorance à donner ſon admiration à ce qui flatte ſon imprudence, ſon orgueil, ſon avarice, ſa jalouſie, &c., il confondra le

bizarre & l'extraordinaire avec ce qui eſt véritablement ſage & grand. N'en doutez pas; il courra apres une gloire de préjugé & de mode, ſi la Politique de concert avec la Morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, ſi on ceſſe un moment d'éclairer & de guider ſa marche; & bientôt il dégoûtera par ſes éloges ridicules & bruyans les appréciateurs du vrai mérite, & égarera avec lui ceux qui ſont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas aſſez de lumiere pour ſçavoir où il faut la chercher.

Quand la politique eſt parvenue à connoître ce qui eſt véritablement eſtimable, quand elle aura, pour ainſi dire, peſé les vertus; qu'elle accorde une plus grande conſidération à celles qui ſont les plus avantageuſes à la ſociété, & d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs; que la République ne les diſpenſe qu'avec une extreme économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenſes ſoient rares, que tous les deſirent, que peu les obtiennent; elles ſeront mépriſées, ſi on les

donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre ; mais ce n'eſt que quand ils ſont utiles à la Patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens Peintres, d'excellens Comédiens, d'excellens Sculpteurs ? Malheur à la nation inſenſée, qui, ſous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand Capitaine ou du grand Magiſtrat, & leur donne les mêmes éloges. En eſt-on plus heureux, quand la Peinture & la Sculpture animent en quelque ſorte la toile, le bronze & le marbre ? Philippe apprend avec plaiſir la magnificence de nos Panathenées ; il eſt ravi que nos Citoyens ne puiſſent ſe raſſaſier de fêtes, de muſique, de ſpectacles. Autrefois nous n'élevions que des ſtatues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la Patrie, & nous avions une foule de grands hommes ; aujourd'hui nous n'avons que des Sculpteurs & des Peintres. Convenez-en, Ariſtias, il eſt fort intéreſſant pour Athènes que quelques hommes, à force d'étude & d'art, parviennent à rendre parfaitement ſur nos théâtres les rôles de Priam, d'Hercule, d'Achille & d'U-

lyſſe, tandis que perſonne ne ſçait être Citoyen dans la Place publique, ni Magiſtrat dans le Sénat ou l'Aréopage.

Mais il faut déſeſpérer de la République, ſi elle diſtribue les récompenſes de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funeſtes, mon cher Ariſtias; ce ſont des phoſphores brillans qui trompent le voyageur, & le conduiſent au précipice. En recherchant les cauſes de la proſpérité ou des revers des différentes Républiques de la Grèce, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui ſont néceſſaires, & que les talens ſont toujours inutiles, quand la vertu ne les ſeconde pas. Quel avantage Thèbes eût-elle retiré d'Epaminondas & de Pélopidas, s'ils euſſent été avares, ambitieux, & jaloux l'un de l'autre? La Grèce dut autrefois ſon ſalut à la penſée hardie, mais ſage, de Thémiſtocle, qui conſeilla à nos peres d'abandonner leur Ville à Xercès, de tranſporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, & de conſtruire une flotte avec la charpente de leurs maiſons. Oh! qu'il eſt

heureux pour nous que nos peres ayent ſçû ſacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique ! A quoi nous ſerviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme ? Si Ariſtide & Cimon euſſent eu alors les mœurs baſſes & corrompues de notre temps, ils ſe ſeroient ſoulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs : ils auroient préféré la perte de la République, & de la Grèce entiere, au chagrin jaloux de les voir ſauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Thémiſtocle (9) d'être un grand homme, & de vaincre les Perſes.

Ce n'eſt pas tout, mon cher Ariſtias, c'eſt à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grèce a dû tous ſes malheurs. Si le vice étoit ſtupide, il ne ſeroit jamais dangereux. C'eſt quand il ſe cache ſous les talens, que faiſant illuſion à tous les eſprits, il porte un coup mortel à la République. A-t-elle un établiſſement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des Citoyens ? Un homme corrompu abuſe de ſes talens pour le décrier, & réuſſir enfin à détruire des loix

qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans ſa conſtitution ? C'eſt par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverſe, & s'éléve ſur ſes ruines. Telle a toujours été la conduite des Tyrans qui ont uſurpé dans leurs villes la puiſſance ſouveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des loix, & à tromper l'autorité ou la vigilance des Magiſtrats. Ils ont ſemé des ſoupçons, ils ont fait naître des craintes & des eſpérances pour exciter des querelles ; ils les ont fomentées avec aſſez d'art, pour perſuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres diviſions ſont dégénérées en eſpéces de guerres civiles ; & en feignant de ſervir les gens de bien, & de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet établi que leur tyrannie.

Périclès, dont le génie ſupérieur pouvoit faire le bonheur d'Athènes & de la Grèce, n'a pas craint de corrompre (10) nos mœurs, pour flatter & gagner la multitude ; de nous rendre les tyrans de nos alliés, pour ſe faire croire néceſſaire ; & d'allumer enfin la guerre fatale du Pé-

loponèſe, pour raffermir ſon crédit chancelant, & ſe diſpenſer de rendre compte de ſon adminiſtration. Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lyſandre ne ſongea qu'à renverſer le gouvernement de ſa Patrie, pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes loix, & rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla ſourdement qu'à donner ſes vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abuſa de leur amour pour la Patrie; & ſous prétexte d'affermir leur puiſſance, il les rendit avares, ambitieux, & ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas cauſés Alcibiade, dont les talens ſéduiſans ſervoient à faire excuſer les vices? Et ſes talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ſes vices ont fait parmi nous?

La terre entiere, mon cher Ariſtias, n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la Politique. Elle s'égare preſque toujours à la ſuite d'une fauſſe gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne

rend-t-elle pas reſpectables ? Elle n'employe que rarement les moyens propres à favoriſer l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce ſentiment eſt délicat, jaloux de ſes droits, & combien il exige de ménagemens. La menace le choque, & la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les loix ſanguinaires de Dracon fuſſent nées au milieu d'un peuple libre, & qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'eſclave, ſi nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes, ne ſçauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif & plus général ? que la honte vous ſuffiſe pour punir les coupables. Ce n'eſt qu'une Morale outrée, & conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous ; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le ſentiment d'humanité qui en eſt la baſe. Laiſſez à des Critias prodiguer le ſang. Ne menacez de la mort que ces ames ſerviles, qui ne ſont coupables que de crimes, qui ne demandent aucun courage, ou ces

hommes dont l'atrocité ne ſuppoſe aucun retour à la vertu.

C'eſt l'eſtime publique, qui étant la récompenſe naturelle de l'amour de la gloire, peut ſeule porter notre ame à un certain dégré d'élévation. C'eſt ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une ſtatue. C'eſt avilir la vertu, c'eſt la profaner, que lui préſenter un prix que l'avarice & la convoitiſe peuvent ſeules deſirer. On diroit que le Roi de Perſe regarde l'honneur comme une marchandiſe qui s'évalue & s'échange au poids de l'or & de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce Monarque de l'Aſie, la Grece ne le redouteroit point. Son or ne lui ſert qu'à faire & acheter des traîtres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en eſt avare dans ſes Etats. C'eſt en menageant adroitement l'eſtime publique chez ſes Sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons eſclaves, commence à produire aujourd'hui des Citoyens propres à tous les devoirs & à tous les be-

ſoins de la ſociété. Quand l'eſpérance d'acquérir des richeſſes porteroit à l'héroïſme, leur poſſeſſion ne l'étoufferoit-elle pas ? Que vaut, diſent les Perſes, cette récompenſe que j'ai reçue ? Combien rapporte cette Satrapie ? Quels ſont les profits de cette Charge du Palais ? Voilà donc les fruits qu'a produits la Politique aveugle & prodigue des ſucceſſeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos Courtiſans, vous êtes parvenus à n'en faire que des eſclaves & des mercenaires ; ils ne ſont plus dignes que des récompenſes qu'ils reçoivent.

Si je ne me trompe, mon cher Ariſtias, les réflexions dont je viens de vous entretenir, ſuffiſent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail & l'amour de la gloire, en nous débarraſſant d'une foule de paſſions contraires aux intérêts de la ſociété, nous porte ſans effort à la pratique de la juſtice, de la prudence & du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas-là ; car tandis que nos paſſions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre

imagination & nos ſens, ſont dans une action continuelle, notre raiſon, ſujette à de fréquens aſſoupiſſemens, n'eſt que trop diſpoſée à ſe laiſſer tromper. Quelque ſolidement établi que paroiſſe l'empire des bonnes mœurs par le concours de pluſieurs vertus qui ſe ſoutiennent & s'étayent réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il ſera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour Magiſtrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate & Platon pour en faire des Ariſtides, je le veux; ils ſeront infatigables & incorruptibles, j'y conſens. Mais ces Magiſtrats ſeront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du Citoyen, & ſouvent ils viendront trop tard au ſecours des mœurs, de la juſtice & des loix offenſées. Il ſeroit à ſouhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de deſcendre dans nos conſciences, de ſonder les profondeurs de notre cœur, & de juger nos penſées & nos deſirs, quand ils naiſſent.

Mais les Dieux ſe ſont réſervés à eux ſeuls cette connoiſſance; & puiſque le

privilége de juger nos penſées & nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit ſa tyrannie; puiſqu'il ouvriroit une porte libre aux paſſions du Magiſtrat, peut-être plus funeſtes à la ſociété que celles du Citoyen. Je voudrois que tous les hommes fuſſent perſuadés de cette vérité importante, que la Providence, qui gouverne le monde, & qui voit les mouvemens les plus ſecrets de notre ame, punira le vice, & récompenſera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée ſur la juſtice des Dieux, ſi chere à notre raiſon, ſi proportionnée à nos beſoins, n'eſt effrayante que pour nos paſſions. C'eſt pour étonner par des paradoxes, ou ſecouer le joug d'une crainte ſalutaire, que les Sophiſtes ont méconnu cet Etre ſuprême, qui eſt le principe de tout, & dont le nom eſt écrit en caracteres ineffaçables ſur toutes les parties de ſon ouvrage. Ils ont dit qu'un hazard ridicule qui avoit tout fait, préſidoit à tout, ou plutôt ne préſidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne ſçais quels Dieux pareſſeux & voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne

veuſent point que leurs regards deſcendent juſques ſur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le Vautour de Promethée, les Euménides, leurs ſerpens, ſont d'ingénieuſes fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompenſe n'attend la vertu après la mort, que le vice ſera impuni, & qu'il eſt inſenſé de ſe donner la peine de réſiſter à ſes paſſions, & d'être vertueux ?

On ne ſe porte point ſubitement & ſans crainte à une premiere injuſtice ; l'ame étonnée s'y refuſe ſouvent ; & le crime, en un mot, a ſes dégrès, parce que les ſcélérats ont beſoin de s'eſſayer à la ſcélérateſſe. D'abord on ſe familiariſe avec l'idée du crime ; on cherche enſuite les moyens de tromper la vigilance des Magiſtrats, & d'échapper à la rigueur des loix. A meſure qu'on médite ſon injuſtice, on la careſſe, pour ainſi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, & on l'exécute enfin avec audace & ſans remords. Mais ſi le coupable eût ſçu qu'il

a un Juge qu'on ne trompe point, & auquel il ne peut échapper, la crainte auroit ſans doute produit un effet ſalutaire ſur ſon cœur, & réprimé ſes paſſions dans le temps qu'elles pouvoient encore obéir à la régle.

Les Sophiſtes ont beau dire, mon cher Ariſtias, que les hommes les plus religieux ſont les moins vertueux. Ils ſe trompent ; ils appellent Religion ce qui n'eſt que ſuperſtition ou hypocriſie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques vaines expiations, ne ſçait, ni ce que le Ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend, ou ce fourbe qui feint de craindre les Dieux, pour mieux tromper les hommes ; mais ſi le ſentiment de la Religion eſt ſaint, comme le Dieu éternel & infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas prêter aux loix ? Il inſpirera certainement un reſpect timide aux paſſions. L'impiété de Salmonée & d'Ajax, qui ne révéroient que des Dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je conſens même qu'il puiſſe y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus,

ou tel autre Dieu d'Homère qu'il vous plaira, mais cet Etre ſuprême qu'adoroit Socrate : qu'en concluront les Sophiſtes ? Ce qui eſt inutile à dix ou douze inſenſés dans le monde, ſera-t-il également inutile à tous les hommes ? Parce que les Loix, les Magiſtrats, & les châtimens que la Politique employe pour mettre une barriere entre les hommes & le crime, ne produiſent aucun effet ſur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la légiſlation que comme une reſſource vaine pour nous conduire au bien ? Faut-il détruire les Loix, & dépouiller les Magiſtrats de leur autorité ?

Je ſçais combien nous ſommes eſclaves de nos ſens. Les paſſions, en troublant notre raiſon, peuvent ſans doute nous diſtraire de la crainte des Dieux ; mais cette crainte eſt toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur yvreſſe ne dure pas toujours. La raiſon a ſes inſtans pour le reconnoître, & l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner & troubler ſalutairement un coupable. L'âge enfin ſurvient, les paſſions s'affoibliſſent, & les ſentimens de Religion ſont du moins

réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteſte ſes erreurs, & on donne des exemples de vertu propres à inſtruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la Patrie, ſi Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Ariſtias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je ſatisferai votre curioſité.

IVe ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus néceſſaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être menacée par les paſſions de ſes voiſins.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à ſa maiſon de campagne pour notre quatriéme Entretien, & je m'y rendis hier avec Ariſtias. Oh! l'heureuſe Mélite! Oh! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui ſert de retraite au plus ſage des hommes! C'eſt-là que Phocion, auſſi grand qu'à la tête de nos armées, médite le ſalut de la République, & cultive de ſes mains victorieuſes l'héritage borné qu'il tient de ſes peres. La femme de cet homme, qui a porté la guerre dans de riches Provinces, pétriſſoit (1) le pain, quand nous entrâmes chez elle. Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroſer les légumes groſſiers qu'il a

ſemés, & leur eſclave ſembloit ne remplir à leur égard que les devoirs de l'amitié. Qu'Homere avoit raiſon! le plus bel ornement d'une maiſon, c'eſt la vertu de ſon maître. Je crus entrer dans un Temple plein du Dieu qui l'habite. Je lus ſur le viſage d'Ariſtias le reſpect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté eſt quelquefois auguſte! Hélas! mon cher Cléophane, la plûpart de nos Citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maiſons de ſtatues, de vaſes & des plus rares peintures, ils croient mériter l'eſtime publique, & font ſeulement admirer la folle impudence avec laquelle ils oſent élever des trophées à leurs rapines & à leurs injuſtices.

Juſqu'à-préſent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ſes inſtructions, nous nous ſommes entretenus des vertus que la Politique doit regarder comme les fondemens de la ſociété, & les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne ſont pas moins importans. Mon cher Ariſtias, continua-t-il en ſoûriant, mal-

gré la ſévérité de ma Morale, je vous ai un peu ſcandaliſé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laiſſé voir votre étonnement au ſujet de mon ſilence ſur l'amour de la Patrie. Voici les raiſons de ce ſilence, jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la Politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aiſée & plus familiere. Il n'y a point, & il ne peut y avoir d'amour de la Patrie dans les Etats où il n'y a, ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni reſpect pour les Dieux. Le Citoyen, occupé de lui ſeul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ſes Concitoyens. Dans une République au contraire, où ces vertus ſont cultivées avec ſoin, l'amour de la Patrie y naîtra de lui-même, & produira ſans ſecours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Ariſtias, qu'il ne doit point être placé dans la claſſe de ces vertus, que j'ai appellées *meres* ou *auxiliaires*.

Je ne ſçaurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Ariſtias à ce diſcours. Quoique ſubjugué par la

ſageſſe de Phocion, il ne put s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi, Phocion, lui dit-il avec chaleur, peut-il y avoir une vertu qui ne le céde même à l'amour de la Patrie? C'eſt lui qui eſt l'ame de toutes les vertus du Citoyen, il tient lieu ſouvent de toutes. Il produira à ſon gré la tempérance, il fera ſupporter avec courage les travaux les plus pénibles, il mépriſera tous les dangers. Ces Barbares, que nous regarderons comme la lie du genre humain, leur refuſerions nous notre eſtime, s'ils aimoient leur Patrie, & ſçavoient vivre & mourir pour elle? N'eſt-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voiſins qui nous reſpectoient autrefois, & que nous ſommes prêts à ſubir le joug de la Macédoine?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embraſſant tendrement Ariſtias, & plût aux Dieux, protecteurs de la Grece, que tous les Grecs penſaſſent comme vous! Ah! mon maître, ah! Phocion, reprit Ariſtias, dont la ſurpriſe augmentoit encore, pourquoi

vous plaiſez-vous à m'embaraſſer ? Pourquoi faites-vous ce vœu, ſi je ſuis dans l'erreur ? C'eſt que nos Citoyens, répondit Phocion, auroient au moins une vertu ; ils commenceroient à rougir de leurs vices, leur ame auroit encore quelque reſſort, & tout ne ſeroit pas déſeſpéré. Non, Ariſtias, l'amour de la Patrie, s'il n'eſt enté ſur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hazard dans des Citoyens livrés aux plaiſirs, pareſſeux & indifférens ſur la gloire, ce ne ſera qu'un engouement paſſager, ſur lequel il ſeroit imprudent de compter, & dont la Politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante née, pour ainſi dire, dans une terre étrangere, & mal préparée à la recevoir & la nourrir, y mourroit en naiſſant. L'amour ne s'ordonne point : ſi vous voulez que le Citoyen aime ſa Patrie, ouvrez ſon ame à ce ſentiment par la pratique des vertus dont je vous parlois hier.

J'y conſens, répartit vivement Ariſtias ; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la Patrie au rang

de ces vertus ſublimes, d'où découlent tous les biens de la ſociété. Qu'avec la juſtice, la prudence & le courage, il ſoit le terme où la Politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire & la crainte des Dieux. Je vous tromperois par cette complaiſance, reprit Phocion en badinant, & il ne dépend pas de moi de diſpoſer du rang des vertus, comme un maître de celui de ſes eſclaves.

Par la nature des choſes, pourſuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont beſoin que de ſe conſulter elles-mêmes pour agir, & toujours produire le bien; tels ſont la juſtice, la prudence & le courage. Mais d'autres vertus ſont ſubordonnées entre elles, & c'eſt à la vertu ſupérieure à diriger celle qui lui eſt ſoumiſe. Vous m'allez entendre. La Morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatiſſans; mais ces qualités deviendroient autant de vices, ſi elles n'étoient gouvernées par une vertu ſupérieure, la Juſtice. Mon économie ſera criminelle, ſi je manque à ce que la juſtice exige de moi à l'égard de

de mes proches & de mes Concitoyens. Je ſuis coupable à force de généroſité, ſi je prodigue ma fortune à mes amis, aux dépends de mes Créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais ſans foibleſſe, pour ne pas leur ſacrifier les Loix & la République. J'en ſuis fâché pour vous, mon cher Ariſtias, il en eſt de l'amour de la Patrie, comme de l'économie, de la généroſité, &c. Soumis, comme elles, à une vertu ſupérieure, il doit, comme elle, lui obéir; ou ſes erreurs, loin de ſervir la République en précipiteront la décadence.

Cette vertu ſupérieure à l'amour de la Patrie (2), c'eſt l'amour de l'humanité. Etendez votre vue, mon cher Ariſtias, au-delà des murailles d'Athénes. Eſt-il rien de plus oppoſé à ce bonheur de la ſociété, dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces jalouſies, ces rivalités qui diviſent les Nations? La Nature a-t-elle fait les hommes pour ſe déchirer & ſe dévorer? Si elle leur ordonne de s'aimer, comment la Politique ſeroit-elle ſage, en voulant que l'amour de la Patrie portât les Citoyens

à rechercher le bonheur de leur République dans le malheur de ſes voiſins? Faiſons diſparoître ces frontieres, ces limites qui ſéparent l'Attique de la Grece, & la Grece des Provinces des Barbares; & il me ſemble que ma raiſon s'étend, que mon eſprit s'éleve, que tout mon être s'aggrandit & ſe perfectionne. S'il eſt doux pour moi de voir que mes Concitoyens veillent à ma ſûreté, combien n'eſt-il pas plus agréable de penſer que le monde entier doit travailler à mon bonheur?

Comment s'eſt-il pû faire que des hommes, qui renoncerent à leur indépendance, & formerent des ſociétés, parce qu'ils ſentirent le beſoin qu'ils avoient les uns des autres, n'ayent pas vû que les ſociétés ont les mêmes beſoins de s'aider, de ſe ſecourir, de s'aimer, & n'en ayent pas conclu ſur le champ qu'elles devoient obſerver entre elles les mêmes régles d'ordre, d'union & de bienveillance, que les Citoyens d'une même bourgade ont entre eux? Que la raiſon eſt lente à profiter des lumieres de l'expérience, & à ſecouer le joug de

l'habitude, des préjugés & des paſſions ? Excuſons nos premieres Républiques de n'avoir connu pendant long-temps d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Ariſtias, à vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, & dont les Capitaines étoient reçus comme des Dieux dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, & ſuivis des eſclaves qu'ils avoient faits ſur les terres de leurs voiſins, il eſt certain qu'ils aimoient leur Patrie. Ils vouloient ſans doute la rendre riche & floriſſante au-dedans, & redoutable au-dehors. Mais cet amour aveugle de la Patrie, quel bien leur procuroit-il ? Il ne donna qu'une bravoure plus féroce à des hommes qui n'avoient aucune des vertus qui honorent des êtres raiſonnables. Il les porta à des entrepriſes injuſtes & violentes. Ces triomphes cruels, dont le vainqueur avoit la ſtupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine & la vengeance de ſes voiſins, & des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant long-temps dans la Grece. On ne vit de toutes

parts que des peuples errans, & fugitifs, qui, après avoir été chaſſés de leurs maiſons, y revinrent égorger les conquérans; chaque jour une nouvelle révolution faiſoit périr quelque bourgade de nos Peres.

Ce n'eſt que laſſés & vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos Républiques, toujours incertaine de recueillir dans ſes champs les fruits que le Citoyen y avoit cultivés, & toujours à la veille d'être ſubjuguée & aſſervie, ſoupçonna que ſes haines, ſes jalouſies, ſa barbarie, pourroient bien ne lui être pas auſſi avantageuſes qu'elle le croyoit, & comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait beſoin de l'amitié de ſes voiſins. Nous commençâmes alors à faire des traités & des alliances. A meſure que nous apprîmes à diſtingner un voiſin d'un ennemi, la Grece ſe poliça, les ſoupçons & les haines s'éteignirent, on rechercha les devoirs que la Nature impoſe aux ſociétés. Le droit des Nations n'eſt plus inconnu; déja on en découvre quelques Loix, & l'amour de la Patrie, dirigé par quelques princi-

pes, & uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs de nos Villes; mais ce n'étoit encore-là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'eſt Lycurgue, dont on ne peut jamais aſſez admirer la ſageſſe & les lumieres, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un Etat, qui veut ſe mettre à l'abri des inſultes de ſes voiſins, de ſuivre à leur égard les loix de cette alliance éternelle, que la nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la Patrie, juſqu'alors injuſte, féroce & ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa République bienfaiſante ne ſe ſervant plus de ſes forces que pour protéger la foibleſſe, & défendre les droits de la juſtice, mérita en peu de temps l'eſtime, l'amitié & le reſpect de toute la Grèce, à qui ſes ſentimens donnerent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte ceſſerent de la haïr, & rechercherent ſon alliance. Ses Alliés, dont la reconnoiſſance n'étoit

altérée par aucune crainte, ni même par aucun soupçon, devinrent les appuis & les garans de son repos & de sa sureté. Les Spartiates, en faisant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs. Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, &c. Nous ne regardions tous comme notre Patrie, que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grèce devint notre Patrie commune, & nos Villes, qui n'avoient senti que leur foiblesse & des allarmes au milieu de leurs divisions, formerent une République florissante, & capable de triompher de toutes les forces de l'Asie.

O mon cher Aristias! pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos Villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La nature avare n'a-t elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts, pour être tous heureux.

S'il est sage à un simple Citoyen,

pourſuivit Phocion, de ſe concilier l'eſtime & l'amitié de ſes compatriotes. n'eſt-il pas plus néceſſaire encore à un Etat d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes voiſins? Le Citoyen peut, à la rigueur, ſe paſſer d'amis, & ne pas craindre des ennemis, puiſqu'il eſt ſous la protection des loix, & que le Magiſtrat eſt toujours à portée d'aller à ſon ſecours. En eſt-il de même d'une République? Tout ce que les paſſions produiſent chaque jour d'abſurdités, d'injuſtices & de violences entre les différens peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des nations eſt une ſauve-garde peu ſûre pour chaque ſociété en particulier? L'Hiſtoire n'eſt pleine que de révolutions auſſi ſubites que bizarres. Le peuple le plus ſage, & le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foibleſſe, de diſtraction & d'erreur; la Ville la plus mépriſable, & qu'on redoute le moins peut produire par hazard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, & ſe rendre redoutable; la Politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la for-

tune, ni tous les dangers dont elle eſt menacée. Quelque puiſſant que ſoit un Etat, cette idée des écueils dont il eſt entouré, ne doit-elle pas l'effrayer; & lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une proſpérité conſtante, ni même ſe ſoutenir long-temps, s'il ne travaille par ſa juſtice, ſa modération & ſa bienfaiſance, à ſe faire des alliés fidéles & zélés?

Vous voudriez, Ariſtias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un Citoyen aime ſa Patrie, quand il flatte & careſſe ſes vices, & ne cherche qu'à la rendre incommode, ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins? Si votre ami vous conſultoit ſur les moyens de mériter de la conſidération dans Athènes, & de gagner les ſuffrages du peuple dans les élections; lui conſeilleriez-vous de paroître un homme ſans foi, d'oublier ſes engagemens, d'uſer en toute occaſion de ſon droit avec rigueur, d'être inſolent & dédaigneux, & de tendre des piéges à

toutes les personnes avec lesquelles il traite ? Pourquoi donc nos sublimes Politiques conseillent-ils à la République d'avoir à l'égard des Etrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami ? Se fait-on des amis par des injustices & des injures ? Les Républiques n'ont-elles pas la même maniere de voir, de sentir & de juger que les Citoyens ?

Sans doute, Phocion, lui dit Aristias, ce seroit un blasphème de penser que les Dieux ayent mis la raison humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle pût conseiller, sous le nom de Politique, ce qu'elle défendroit sous celui de Morale. Sans doute que le faux amour de la Patrie a perdu bien des Etats, en ne consultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laissant voir la crainte qu'il avoit de se tromper, seroit-ce trahir ma Patrie, si entourée de voisins ambitieux, inquiets & sans foi, je lui conseillois de se servir pour sa défense des mêmes armes dont elle est attaquée ? La modération, la justice & la bienfaisance, seront les

dupes de l'ambition & de la fraude. D'ailleurs, ſi je ſuis né dans une République qui ne poſſéde qu'un médiocre territoire, & qui ne peut armer que peu de bras pour ſa défenſe, ne ſerois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans ſa premiere médiocrité, tandis que ſes voiſins ne travaillent qu'à augmenter leurs poſſeſſions & leur fortune? Je dois redouter ces forces accumulées; & il me ſemble que ce n'eſt qu'en s'agrandiſſant elle-même, que ma Patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

Non, mon cher Ariſtias, lui répliqua vivement Phocion; ſi mon ennemi m'attaque avec de mauvaiſes armes, je me garderai bien de quitter les miennes. Quand, après la guerre Médique, nos Orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur & la fortune d'Athènes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, & qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos eſclaves, puiſque la mer étoit couverte de nos vaiſſeaux; ſuppoſons que les Spartiates au lieu de ſe ſervir, à notre exemple, de la ruſe & de la force, n'euſſent

employé, pour conſerver l'empire de la Grèce, que les mêmes vertus par leſquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Ariſtias, que cette Politique leur eût été moins avantageuſe que la nôtre qu'ils adopterent? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaiſe foi de Sparte, & à redouter ſon ambition, elle nous auroit aiſément réduits, en nous débauchant des alliés, que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'eſt parce que cette République avoit abandonné ſes armes pour ſe défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains & ſans régle, tantôt ſe jetterent dans ſes intérêts, & tantôt embraſſerent notre défenſe. De là des diſgraces égales & des ſuccès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle & capricieuſe dont il falloit ſe plaindre, c'eſt à nos vices ſeuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'aſcendant de ſon gouvernement ſur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoibliſ-

ſement, ſi les haſards, qui ſe déclarerent pour elle, s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva un ſort pareil au nôtre. Quelle en fut la cauſe ? Cette même Politique injuſte & frauduleuſe, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous aſſervir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'eſprit de diſcorde & d'ambition que nos querelles avoient fait naître, & recouvré ſans peine leur premier empire. En oppoſant la fraude à la fraude, l'injuſtice à l'injuſtice, la force à la force, ils multiplierent leurs ennemis, & n'eurent plus de régle, ni de principe pour ſe conduire. Si l'ambition & l'injuſtice pouvoient ſe cacher ſous le voile de la vertu, & me dérober leurs manœuvres, je les craindrois ; mais les Dieux ne le permettent pas : elles ſe trahiſſent toujours elles-mêmes ; & dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi eſt foible, qu'ai-je à craindre ? S'il eſt puiſſant, en renonçant à ma modération,

dois-je être assez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'asservir ? Qu'ai je à craindre de cette politique artificieuse qui ne veut que tromper, si je sçais attendre patiemment qu'elle ait épuisé ses ruses & ses fraudes, & la réduire à me donner des signes certains de sa bonne foi, avant que de traiter avec elle ?

Si votre voisin acquiert une Ville ou une Province, acquérez une nouvelle vertu, & vous serez plus puissant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Péonie, si nous n'étions pas corrompus ? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontieres de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Aristias, nous effrayer de l'aggrandissement d'un de nos voisins ? S'il asservit un peuple assez lâche pour ne pas défendre avec vigueur son indépendance, quel sera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons seront-ils plus braves pour servir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conserver leur liberté ? Il subjuguera, direz-vous, une nation cou-

rageuſe. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il ſe défiera de ſon obéiſſance & de ſa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, & ſe priver, en un mot, des forces qu'on avoit eſpéré de joindre à celles qu'on poſſédoit déjà. Cyrus, dit-on, laſſé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux, & de chauſſer des brodequins; il leur donna des fêtes, & les amollit par l'uſage des voluptés. La ſublime politique! Eh! grands Dieux! que Cyrus ne laiſſoit-il les Lydiens en repos. Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des ſujets toujours inutiles, & ſouvent dangéreux; tandis que ſans peine, ſans inquiétude, ſans verſer des torrens de ſang, la bonne foi, la juſtice & la bienfaiſance, vous acquéreront des alliés & des amis toujours prêts à ſe ſacrifier à vos intérets?

Que la politique bienfaiſante de Lycurgue nous ſerve de modèle. Si nous aimons notre Patrie, cherchons à lui faire des alliés, & non pas des ſujets. Je crois, mon cher Ariſtias, vous l'avoir

dit, il y a quelques jours, l'ordre que l'Auteur de la nature a établi dans les choſes humaines, ne permettra jamais que la fraude, l'injuſtice & la violence, qui ne ſont entourées que d'ennemis ou d'eſclaves, ſervent de fondement ſolide à la puiſſance d'un Etat. Rappellez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne ſe ſoit pas affoibli, & enfin ruiné par ſes conquêtes. Quelle eſt la Nation que les dépouilles & l'abbaiſſement des vaincus n'ayent pas corrompue? Babyloniens, Aſſyriens, Medes, Perſes, ſucceſſivement vaincus les uns par les autres, qu'eſt-il réſulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de tant de travaux, de tant de victoires? Une Monarchie maîtreſſe de l'Aſie, & qui n'a pû avec des millions de ſoldats aſſervir, ni Athènes, ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

Ces grandes puiſſances qui, en nous effrayant, excitent notre jalouſie, ſont deſtinées à ſuccomber ſous leur propre poids. C'eſt que la vigilance & les lumieres des hommes ſont trop bornées,

leurs passions trop fortes, & leurs vertus trop fragiles, pour qu'une grande Province puisse être sagement (3) gouvernée. Plus la machine du Gouvernement est étendue, moins les mouvemens en seront prompts, rapides, exacts & réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer dans un grand Empire les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les Magistrats y sont exposés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grece, je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la Magistrature; mais je comprends que si je gouvernois une Satrapie de Perse, il faudroit me contenter de désirer le bien, sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du Gouvernement doivent se détendre dans un grand Etat; toutes les loix y sont nécessairement mépriſées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force & action dans une petite République, un grand Empire paroît frappé de paralysie; & voilà pourquoi une poignée de Perses a autrefois con-

quis l'Asie sur les Medes. Voilà la cause des disgraces de Xercès; voilà pourquoi nos Peres ont fait trembler ses successeurs jusques dans leur Capitale.

Mon cher Aristias, poursuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes & certains, cette science qu'on nomme Politique, & dont les Sophistes nous avoient donné une idée bien fausse. Ils la regardent comme l'esclave ou l'instrument de nos passions; de là l'incertitude & l'instabilité de ses maximes; de-là ses erreurs, & les révolutions qui en sont le fruit. Pour moi, je fais de la Politique le ministre de notre raison, & j'en vois résulter le bonheur des sociétés.

Je n'aurois rien à ajouter aux principes généraux que je vous ai développés, si tous les hommes étoient capables de connoître & d'aimer la vérité. Mais c'est une espérance à laquelle il seroit insensé de se livrer. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit, & on ne verra éternellement qu'erreurs & que vices. Ce n'est pas le bonheur auquel la Nature nous destine, que les hommes

veulent connoître ; ils voudroient qu'on leur apprît à être heureux selon leurs goûts & leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissance du monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, & que la jalousie, la haine & l'ambition, qui ont déjà perdu tant de Peuples, de Républiques & d'Empires, exerceront encore leur aveugle fureur sur les Nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, & que rien ne peut extirper ; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une République de n'avoir rien à craindre de ses propres passions. Il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, & soit en état de les contenir & de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération & la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vu, à concilier l'estime & l'affection des étrangers, & par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais

ce rempart, Ariſtias, n'eſt pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les paſſions s'égarer dans leur yvreſſe, juſqu'à mépriſer & haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'eſt-à-dire, que la Politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureuſement la guerre.

Je ſçais qu'un peuple tempérant qui aime le travail & la gloire, & craint les Dieux, aura néceſſairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, & de la fermeté dans les revers. Dans chaque occaſion, il prendra ſans effort la vertu qui lui ſera la plus utile. Sans doute que toutes ſes forces ſe réuniront dans le danger, & qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Ariſtias, que les qualités d'emprunt, ſi je puis parler ainſi, avec leſquelles on n'eſt pas familiariſé par un uſage journalier, n'ont preſque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une République l'image de la guerre, ſi les eſprits ne ſont pas accoutumés avec l'idée des périls, ſi les

Citoyens ne ſont préparés par leur éducation à être ſoldats, craignez que la vûe du danger & leur inexpérience ne les conſternent. La crainte eſt une paſſion des plus naturelles au cœur humain, & des plus dangereuſes. Empêchez que l'ame n'y ſoit ouverte; quand la crainte engourdit les ſens & trouble la raiſon, il n'eſt plus temps d'y remédier.

Que notre République ſoit donc militaire, que tout Citoyen ſoit deſtiné à défendre ſa Patrie; que chaque jour il ſoit exercé à manier ſes armes, que dans la ville il contracte l'habitude de la diſcipline néceſſaire dans un camp, non-ſeulement vous formerez par cette politique des ſoldats invincibles, mais vous donnerez encore une nouvelle force aux loix & aux vertus (4) civiles. Vous empêcherez que les douceurs & les occupations de la paix n'amolliſſent & ne corrompent inſenſiblement les mœurs; car ſi les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail & de la gloire, préparent aux vertus militaires, celles-ci leur ſervent à leur tour d'appui.

Depuis que notre Gouvernement,

pour favoriſer la pareſſe & la lâcheté, a permis de ſéparer les fonctions civiles des militaires, nous n'avons ni Citoyens, ni ſoldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus beſoin de courage, ne tarderent pas à ne s'occuper que de plaiſirs ou d'intrigues. Leur caractere ne conſerva ni force, ni nobleſſe, & leur voix eſt cependant comptée dans le Sénat & la Place publique. De-là ſont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un opprobre éternel, & une certaine molleſſe dans l'eſprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent compoſées que de la lie de la République. Nos ſoldats comparerent leur ſort avec celui des Citoyens riches, oiſifs & voluptueux, qui vivoient dans leurs maiſons. Ils porterent les armes avec dégoût; la guerre leur parut le dernier des métiers, & ils ne la font depuis que dans l'eſpérance de piller, & de jouir un jour du fruit de leurs rapines. Comment ſeroit-il poſſible de former une pareille milice à cette diſcipline auſtere & réguliere, ſans laquelle le courage même

ſeroit inutile ? Comment parviendriez-vous à donner à ces ſoldats avares & mercénaires les ſentimens de généroſité que doivent avoir les défenſeurs de la Patrie ?

Que nos riches Citoyens ſont inſenſés de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la République, & de ne pas prévoir qu'ils s'expoſent à perdre cette liberté, ces richeſſes, cette oiſiveté, ces plaiſirs dont ils ſont ſi jaloux. Chaque jour notre aviliſſement augmente avec notre corruption. Ou nous ſerons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas ſe flatter qu'il régne pendant long-temps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrins aux frais de la guerre, & les pauvres qui la font en murmurant aux dépens de leur ſang. Ils ſe mépriſent déjà ſecretement ; & dès que la méſintelligence aura éclaté entre eux, leur haine ſera irréconciliable. Si ceux-ci triomphent, ils opprimeront leur Patrie, & lui donneront un tyran pour ſe faire un protecteur qui les enrichiſſe & les venge

Si les autres, par un hasard difficile à prévoir, acquiérent l'Empire sans se diviser, ils régneront en tremblant; & pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercénaire, toujours redoutable à des Citoyens oisifs, & cependant incapable de servir de rempart à la République (5) contre des ennemis courageux & disciplinés.

On nous parle souvent de Carthage, dont les Citoyens ne sont occupés que de leur commerce & de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent, lui ont acquis, & lui conservent l'Empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette République, mon cher Aristias, m'étaloit ses richesses, son pouvoir, ses armées, ses vaisseaux, comme Crésus fit voir autrefois à Solon les richesses de son trésor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux; je répondrois aux Carthaginois: J'ai vû une petite République qui ne couvre point la mer de ses vaisseaux, qui aime sa pauvreté, qui n'a point de sujets, dont tous les Ci-

toyens ſont ſoldats, & je crois ſon bonheur mieux affermi que le vôtre. S'ils s'indignoient de ma liberté, Pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'eſtime une proſpérité que mille accidens doivent déranger, & qui ne tient qu'à des circonſtances qui ne peuvent ſubſiſter? Solon vouloit attendre que Créſus fût mort pour juger de ſon bonheur. Sans me laiſſer éblouir par la puiſſance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur proſpérité, de voir comment ils réſiſteront aux entrepriſes de leurs propres armées, ſi elles ont aſſez de courage pour ſe mutiner (6) & ſe révolter. J'attendrai qu'ils ayent affaire à un ennemi brave, pauvre, & exercé à la guerre. Si, comme Créſus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les eſclaves d'un de leurs Généraux, convenez, Ariſtias, que les Politiques, qui admirent aujourd'hui la ſageſſe & la proſpérité des Carthaginois, ſeront obligés de changer de langage.

Si cette République a acquis de grandes Provinces, apparamment que les vaincus étoient encore moins braves & moins

moins disciplinés que ces mercénaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats, ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable République qui ne réussit, & ne se soutient que par l'imbécillité & la corruption de ses voisins & de ses ennemis! Ce défaut de Carthage a été le défaut de presque tous les Etats. Au lieu de ne consulter que les besoins essentiels de la société, & de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuse dans toutes les circonstances & dans tous les temps, l'imprudente Politique se laisse séduire par des succès passagers. Elle ne s'est presque jamais fait que de fausses régles, & de-là ces révolutions dont tant de peuples ont été, & seront encore les victimes. Oui, Aristias, je prédis d'avance la chûte des Carthaginois, je la vois; car il y aura éternellement sur la

terre quelque peuple toujours prêt à faire la guerre aux nations qui ſont riches ; & juſqu'à préſent les richeſſes qui corrompent les mœurs, ont toujours été le butin du courage & de la diſcipline.

Que nous ſommes loin, s'écria Ariſtias, des vrais principes de la Politique! L'hiſtoire de la Grèce, & ce qu'on nous raconte des révolutions arrivées dans les Etats qui partageoient autrefois l'Aſie, ne prouvent que trop, Phocion, la vérité de votre doctrine, & le malheur de notre ſituation préſente. Accoutumé à entendre dire perpétuellement à nos Politiques, que l'argent (7) eſt le nerf de la guerre, j'ai, je l'avoue, quelque peine à comprendre qu'elle puiſſe ſe faire ſans occaſionner de grandes dépenſes. De grace, ajouta-t-il, diſſipez tous mes doutes; apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me ſemble que c'eſt notre pauvreté qui nous met dans l'impuiſſance d'avoir une flotte & de ſoudoyer une armée.

Mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion, ces belles maximes, inventées par l'avarice, & que nos Athéniens répétent

aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues, quand nos peres vainquirent les Perſes à Marathon & à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la diſcipline, comme le nerf de la guerre & de la paix, ils mépriſoient l'argent, & il leur fut inutile. Ils étoient pauvres, & ils eurent une flotte nombreuſe pour combattre Xercès; ils la conſtruiſirent de la charpente de leurs maiſons; ils ne payoient point leurs ſoldats Citoyens, & ils eurent une nombreuſe armée de héros.

Non, Ariſtias, ce n'eſt point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte & une armée. N'en accuſez au contraire que nos richeſſes, qui en s'augmentant, ont inſpiré à une partie des Citoyens cette avarice baſſe & ſordide qui n'oſe jouir, & livré le reſte à la volupté, qui ne ſacrifiera jamais ſon luxe & ſon plaiſir aux beſoins de la République. Les reſſources de la vertu ſont infinies; plus on les employe, plus elles ſe multiplient. Quelqu'immenſes que ſoient les richeſſes, elles

s'épuiſent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames baſſes. Si l'argent eſt auſſi puiſſant que le diſent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Ariſtide, un Themiſtocle, des Magiſtrats, des Citoyens & des Héros?

Quand Athènes, ſous la Régence de Périclès, ſe fut enrichie des dépouilles des vaincus, & des tributs levés ſur nos alliés, il y eut un inſtant où la République parut avoir acquis un nouveau dégré de puiſſance & de force. Nos nouvelles richeſſes n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employâmes généreuſement à conſtruire des vaiſſeaux, & acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, & nous parûmes les arbitres de la Grèce. Nos Magiſtrats, trompés par cette apparence de proſpérité, crurent ſans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, & que notre pauvreté ſeule ſoutenoit, ſeroient encore

les économes & les dispensatrices de nos richesses. Ils pensèrent donc que la République ne pourroit jamais être trop riche ; erreur grossiere. L'or & l'argent, en nous rendant avares, éteignirent bientôt le sentiment de l'honneur & de la générosité, & nous livrerent à tous les vices, en nous faisant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre & de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la Patrie les services qu'elle recevoit autrefois sans salaire. A quoi nous servirent alors nos richesses dangereuses ? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs se dépravoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos besoins, qu'enrichis par nos rapines & nos injustices, la République fut pauvre, & éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses Citoyens avoient tous les vices de la richesse.

Faites rougir de leur absurdité ces Politiques insensés, qui, pour rendre quelque vigueur à la République expirante, voudroient y attirer tout l'or (8) &

tout l'argent du monde entier. Les aveugles ! ils entreprennent de raſſaſier à force d'argent des paſſions inſatiables ! Nos peres avec dix talens étoient riches, avec deux mille nous ſommes pauvres ; donnez-nous-en encore deux mille, & nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le ſommes aujourd'hui. Nous en ſommes déjà venus au point de confondre le luxe & le faſte des riches, avec la proſpérité de la République. Leur fortune domeſtique qu'il faut ménager, leurs plaiſirs qu'il ne faut pas troubler, voilà les objets ridicules que la politique, déſormais impuiſſante, eſt obligée de regarder comme les vrais beſoins de l'Etat. Augmentez la corruption avec nos richeſſes, & nos maux deviendront encore plus accablans.

La nature, mon cher Ariſtias, n'a point fait les hommes pour poſſéder des tréſors. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres ? Ne naiſſons-nous pas tous avec les mêmes beſoins ? Elle répand ſes bienfaits avec une libérale économie ; uſons-en avec la même ſageſſe. La

loi qui permet qu'il ſe forme de grandes fortunes dans une République, condamne une foule de miſérables à languir dans l'indigence, & la Cité n'eſt plus qu'un repaire de tyrans & d'eſclaves jaloux & ennemis les uns des autres. Eſſayer d'y faire germer les vertus qui font le bonheur & la force de la ſociété, c'eſt le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos Politiques avides d'or & d'argent; ils jettent des ſemences d'avarice, de volupté, de molleſſe, d'injuſtice, de fraude, de haine, &c., & ils s'attendent à en voir naître la juſtice, la tempérance, le courage, la généroſité & la concorde.

On vous a dit, Ariſtias, & on le répéte ſans ceſſe dans Athènes, que l'argent eſt néceſſaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de ſon territoire; & voilà encore ce qui prouve combien les richeſſes ſont dangereuſes. Pourquoi deſirer aux hommes qu'ils puiſſent étendre & perpétuer le fléau le plus redoutable de l'humanité? Tant que la Grèce a été pauvre, les guerres de nos Républiques ont été courtes. Nous nous

ſommes enrichis, & nos guerres ont été aſſez longues pour allumer des haines éternelles, & rompre tous les liens de cette alliance qui faiſoit notre ſureté au-dedans & au-dehors. Si Lycurgue avoit raiſon de dire aux Spartiates : *Voulez-vous être toujours libres & reſpectés ? Soyez toujours pauvres, & ne tentez jamais de faire des conquêtes ;* je vous demanderois de quelle utilité peuvent être ces entrepriſes qu'on fait loin de ſon territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injuſtice opprime, & il faut voler à leur ſecours. Sans doute il faut remplir ſes engagemens ; mais que vos mœurs & vos beſoins ſoient ſimples, & partout la terre vous fournira une ſubſiſtance abondante. Quels tréſors avoient les Scythes, quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Aſſyrie ? Un arc, des fleches, des javelots, un grand courage, voilà tout ce qu'ils poſſédoient. Qu'on eſtime votre courage & votre diſcipline, & les alliés, dont vous prenez la défenſe, ne vous laiſſeront manquer de rien.

Mais du moins, dit Ariſtias, tandis que les Citoyens tempérans & laborieux aimeroient la gloire & la pauvreté, la République ne pourroit-elle pas avoir un tréſor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême néceſſité? Non, mon cher Ariſtias, répartit Phocion; & ſi vous êtes prudent, vous n'expoſerez point la vertu de vos Citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boëte de Pandore? Il ne s'agit pas de ſe faire illuſion, & d'aſſocier dans la théorie des choſes inſociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces tréſors publics. C'eſt une chimere que d'en vouloir former un dans un Etat dont les mœurs ſont dépravées; quelque ſéveres que ſoient les loix qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le ſecret de le piller impunément. Dans une République vertueuſe, des Magiſtrats ſenſés ne penſeront jamais que ſa vertu ne lui ſuffiſe pas. S'ils imaginent un tréſor public, c'eſt une marque que la vertu s'altere; & leur imprudence, au lieu d'affermir l'Etat, en ſappe les fondemens. Soyez ſûr que les

Citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'Etat amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une régle générale; suivant que la Politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la République, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit uſer, en reformant une République dont les mœurs ſont corrompues. De l'uſage qu'on peut faire des paſſions. Différentes maladies des Etats.

QUELS momens heureux nous avons paſſés dans la maiſon de Phocion ! Au retour de notre promenade ſur les bords du Céphiſe tant célébré par nos Poëtes, nous primes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretinmes avec gaieté. Les feſtins du grand Roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés ſans art par la femme de Phocion. Il plaiſanta agréablement ſur le luxe de ſa table, qu'il comparoit au brouet noir des Spartiates. Quand Ariſtias, dit-il, ſera un peu plus apprivoiſé avec la philoſophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui,

il faut encore le ménager ; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut fait une eſpéce de libation aux Dieux tutélaires d'Athènes, & à ſes Dieux domeſtiques, nous paſsâmes dans ſon jardin. Je vois votre impatience, dit-il à Ariſtias, aſſeyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athènes ; & puiſque vous le voulez, nous reprendrons notre morale & notre politique.

Mon cher Ariſtias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remédes qu'on peut appliquer aux maux préſens de notre République, & vous inſtruire des reſſources que notre ſituation même nous préſente encore pour en ſortir ; & cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aie voulu vous faire un étalage orgueilleux de philoſophie. Si je ne me trompe, il vous eſt aiſé de ſentir que ſans le ſecours de ces premieres vérités, qui doivent ſervir de régle immuable à l'homme d'Etat dans cha-

cune de ſes opérations, jamais je n'aurois pû vous rien dire qui eût ſatisfait votre raiſon. Je me ſerois égaré, & je vous aurois égaré à ma ſuite. Nous n'aurions corrigé une ſottiſe que par une autre ſottiſe; nous aurions imaginé des reſſources, des expédiens; & la vraie ſcience de la politique eſt de n'en avoir pas beſoin. Je vous aurois propoſé au haſard des palliatifs ſouvent inutiles, & même capables d'irriter le mal que nous aurions voulu ſoulager.

Si j'ai réuſſi à vous convaincre de cette grande vérité, que la Providence a établi une telle liaiſon entre la morale & la politique, que le bonheur des Etats eſt attaché à la pratique des vertus, & que leur ruine commence toujours par quelques vices; il vous ſera déſormais facile de ne tomber dans aucune des fautes que pluſieurs grands hommes ont commiſes. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémiſtocle, qui, pour rendre Athènes maîtreſſe de la Grèce & de la Mer, propoſa de brûler la flotte des

Grecs qui hivernoit dans le port de Pégases. Aristide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que ce projet, mais que rien en même temps n'étoit plus injuste. Vous, Aristias, vous serez actuellement plus sage que le juste Aristide même; & n'admettant aucune distinction, entre l'utile & le juste, le nuisible & l'injuste, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprise injuste de Thémistocle. C'étoit acheter un avantage passager, en nous rendant pour toujours odieux à la Grèce entiere. Qui auroit osé compter sur nous après une pareille perfidie? Qui n'auroit pas détesté notre alliance, & mépriſé nos sermens? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte, &, pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, & de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple, est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sur de servir utilement

votre Patrie. Vous condamnerez Agéſilas, qui voyant qu'un grand nombre de Citoyens avoit fui à la bataille de Leuctre, & que la République avoit beſoin de ſoldats, fut d'avis de laiſſer pour cette fois ſans exécution la loi qui notoit d'infamie (1) les poltrons. Qu'eſpéroit-il d'une armée de fuyards? La lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes loix qui avoient rendu juſqu'alors les Spartiates invincibles. Favoriſer les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctre, & préparer cependant de nouvelles diſgraces à Lacédémone.

Après les réflexions que nous avons faites juſqu'à préſent, vous pouvez ſans peine, mon cher Ariſtias, vous faire une régle pour juger de l'importance des loix. Celles qui ſont les plus propres à tempérer nos paſſions, & régler les mœurs publiques, ſont auſſi les plus néceſſaires, & doivent être les plus ſacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonſtance, ſous aucun prétexte, il n'eſt permis de les négliger. Je ſerois

bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures, & affecter de nouvelles graces, que je ne le ſerois de quelque commotion dans la Place publique, ou de l'ambition d'un Magiſtrat qui voudroit s'élever au-deſſus de ſes Collegues. Quand les loix des mœurs ſubſiſtent, toutes les autres ſont en ſûreté; mais leur décadence entraîne néceſſairement la ruine du Gouvernement.

Quoique tout vice ſoit pernicieux, comme toute vertu eſt utile, il faut, lorſqu'on médite la réforme d'une République corrompue, ne pas s'abandonner à un zéle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui ſe prêtent un ſecours mutuel, & que la politique doit principalement cultiver dans une République qui les poſſéde encore; il y a auſſi des vices féconds, & qui fervent, pour ainſi dire, de matrice & de foyer à la corruption; & c'eſt à les proſcrire que la politique doit d'abord travailler dans une République corrompue.

A leur tête eſt ce vice dont je ne ſçais

pas le nom, monſtre à deux corps, compoſé d'avarice & de prodigalité, qui ne ſe laſſe jamais, ni d'acquérir, ni de diſſiper, & dont les beſoins toujours renaiſſans, & toujours inſatiables, ne ſe refuſent à aucune injuſtice. S'il eſt foible, & ne ſe montre encore qu'avec quelque retenue, réuniſſez toutes vos forces, & oſez l'attaquer avec courage. Pourſuivez-le juſques dans ſes derniers retranchemens; s'il ne ſuccombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques Républiques de proſcrire le luxe dans le public, & de le tolérer dans le ſein des familles, d'inviter à la modeſtie des mœurs par des loix ſomptuaires, & de les altérer par la pompe des fêtes publiques!

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des Citoyens, régne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, & lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Ruſé alors avec lui, tendez-lui des piéges, agiſſez avec la prudence d'un Général, qui n'oſant livrer bataille à une armée dont il ſent la ſupériorité, l'ob-

ſerve, la gêne dans ſes opérations, lui coupe les vivres, & tâche en un mot de la fatiguer & de la ruiner ſans rien haſarder. Ce vice monſtrueux dont je vous parle, en produit mille autres qui ſont autant d'alliés, d'auxiliaires, &, pour ainſi dire, de gardes qui veillent à ſa ſureté. C'eſt ſur eux que doit tomber votre principal effort. Epiez les circonſtances favorables à votre entrepriſe. Tantôt vous noterez d'une flétriſſure la molleſſe ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, & peut-être parviendrez-vous un jour à faire des réglemens qui, donnant des bornes à l'induſtrie & à l'avarice, feront diſparoître dans la fortune des Citoyens cette diſproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En ſuivant, mon cher Ariſtias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la ſociété; car rien n'eſt plus oppoſé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la pareſſe; l'amour de la gloire

& la crainte des Dieux anéantiront cet inſtinct bas & groſſier, qui empêche tout Citoyen vicieux de chercher ſon bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps où, par ſageſſe même, il faut renoncer à cette méthode. C'eſt la vertu dont un peuple eſt le moins éloigné, & non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuſe à la ſociété, que la politique doit alors encourager. Par exemple, Ariſtias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des repréſentations de comédie les fonds deſtinés autrefois à la guerre, & il eſt défendu, ſous peine de mort, d'en demander la révocation. Il n'y a de louanges à Athénes que pour des décorateurs de théâtre, des comédiens & des joueurs de flute; des femmes déſœuvrées & frivoles ont communiqué leur déſœuvrement & leur frivolité à nos jeunes gens; nos Magiſtrats & leurs Courtiſanes font un traſic public du pouvoir de la Magiſtrature; ils voyent d'un œil indifférent, & peut-etre avec joie, les maux de la Patrie, dont ils profitent; le peuple

jaloux, & fatigué de ſon oiſiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'Etat; il regarderoit un Magiſtrat honnête homme & éclairé, comme un tyran; & ne ſe croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, en faveur de l'ineptie qui ne ſe fait pas craindre. Nous reſſemblons tous à cet Athénien qui donna ſa voix pour condamner Ariſtide à l'Oſtraciſme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeller le juſte Ariſtide. Croyez-vous que dans de pareilles circonſtances, il fallut révéler aux Athéniens les vérités que j'ai miſes ſous vos yeux? Les gens même qui gémiſſent de nos déſordres, & deſirent encore le bien parmi nous, ſeroient effrayés de l'eſpace immenſe qu'ils auroient à franchir, & tomberoient dans le découragement. Les mauvais Citoyens, à la vûe de la ſageſſe qu'on leur propoſeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit d'après tous l··

Sages de l'antiquité, me feroit paſſer pour un (2) inſenſé auprès des uns, & pour un perturbateur du repos public auprès des autres; & quelle eſpérance, mon cher Ariſtias, aurois-je alors de réuſſir? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonſpection, & cette circonſpection elle-même ſemblé être un nouveau châtiment dont l'Auteur de la nature punit nos vices, & par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il eſt ſi difficile de remédier.

Pour détruire des préjugés, il faut quelquefois pouſſer la condeſcendance juſqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriſer un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors uſer; graces à notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zèle immodéré pour la vertu. Puiſque toute vertu eſt utile, puiſqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une ſeconde, eſſayez à différentes repriſes, & ſans vous laſſer, les diſpoſitions de vos Citoyens. Après

un premier succès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un second. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelque étincelle de l'amour de la gloire; c'eſt la ſeule de toutes les vertus qui, par le ſecours de la vanité, peut encore ſe montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts ſeront-ils vains? Il reſte une derniere reſſource à la politique; c'eſt de ſe ſervir des paſſions mêmes pour affoiblir peu à peu, & ruiner leur Empire.

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel initié aux ſecrets de la ſageſſe, ne pût s'empêcher de ſourire en me regardant. Les paſſions, dit-il, ſont donc quelquefois utiles? Oui, mon cher Ariſtias, lui répartit Phocion, comme ces poiſons que la Médecine convertit quelquefois en reméde. N'importe, reprit Ariſtias; & de tous les moyens de corriger un peuple vicieux, je ſoupçonne que le plus déſagréable n'eſt pas celui d'employer nos paſſions. Je liſois hier, continua-t-il, la *République* de Platon; il ne dédaigne pas de regarder les plaiſirs de l'amour comme un reſ-

ſort (3) dont la Politique doit ſe ſervir pour animer le courage, & le porter aux actions héroïques. Puiſqu'il peut être l'aiguillon & le prix de la valeur, vous voulez ſans doute, Phocion, que dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aiſée la pratique de toutes les vertus les plus néceſſaires à la ſociété.

Point du tout, répondit Phocion en ſouriant, & de votre empreſſement à vouloir deviner ma penſée, je conclus, mon cher Ariſtias, que vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, pourſuivit Phocion, venez-vous de me citer? Platon, l'éleve, l'ami de Socrate, le confident de ſes penſées! oſerois-je ne pas me ſoumettre à ſon ſentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même dans ſon école, que l'homme le plus ſage paie toujours quelque tribut à l'humanité, & que notre raiſon ne doit ſe ſoumettre qu'à la vérité?

Je le vois, mon cher Ariſtias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompenſe de l'homme le plus brave, le plus juſte & le plus prudent. Mais

faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une paſſion déjà trop impérieuſe, trop ennemie de l'ordre, & qu'on ne ſçauroit trop réprimer. Le premier ſoin de tous les Légiſlateurs n'a-t-il pas été de donner des régles à l'amour? Et de-là ſont nées chez tous les peuples les loix ſaintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fuſſent communes dans ſa République, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs & d'honnêteté dans cette eſpéce de débauche? Son objet même n'eſt-il pas de dégager le cœur de toute affection particuliere, pour l'attacher plus étroitement à l'Etat? Sans doute que nos peres n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la proſtitution. Ils étoient bien groſſiers & bien aveugles. Puiſque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laiſſé de faire d'aſſez belles choſes à Marathon, à Salamine, à Platée, j'ai regret que Thémiſtocle & Pauſanias n'ayent pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenſes inſipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs

Grecs auroit le privilége d'enlever à ſon gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à propoſer cet admirable expédient ? Nos ſoldats préparés par des idées de galanteries & de débauche à être laborieux, infatigables, diſciplinés, obéiſſans, triompheroient bien aiſément des ſoldats de Philippe, qui a la ſottiſe de vouloir qu'il y ait des mœurs dans ſon camp.

Pour nos Aréopagites & nos Sénateurs, il eſt évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit ſur la pudeur des femmes, ce ſeroit un moyen infaillible de les rappeller à cette intégrité majeſtueuſe qui doit former le caractere des Magiſtrats. Sans doute que le temps qu'ils employent aujourd'hui à corrompre & ſéduire de jeunes beautés, ſeroit déſormais conſacré au ſervice de la République, & qu'une ſage émulation... Mais parlons ſérieuſement, mon cher Ariſtias, eſt-il poſſible qu'on connoiſſe aſſez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur, & énerve l'eſprit & le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence & de la

magnanimité ? Ne ſçait-on pas combien les plaiſirs qui tiennent à nos ſens, ſont inconſtans, combien ils raſſaſient & laſſent ? Il y a un âge où ils ſont inconnus, & un autre où ils ſeroient laborieux ; & dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour eſt une yvreſſe qui trouble preſque continuellement la raiſon.

C'eſt par les paſſions qui tiennent immédiatement à nos ſens, que nous ſommes rabaiſſés à la condition des animaux ; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, & on ne les rend honnêtes qu'en les ſoumettant aux loix de la raiſon. J'excuſe la jeuneſſe qui s'égare, chaque âge a malheureuſement ſes infirmités ; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ſes erreurs, & de vouloir les ennoblir, elle ait le courage de les déſapprouver. Je veux que la raiſon conſerve ſa liberté, & que mettant de l'honnêteté juſques dans les choſes deshonnêtes, elle rougiſſe des beſoins des ſens.

Je n'ignore pas que l'eſpérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choſes. Je ſçais que les Scythes con-

quirent autrefois l'Aſſyrie pour avoir des palais ſomptueux, des liqueurs délicieuſes & des femmes parfumées; & je ne ſuis pas étonné que ces paſſions brutales ayent donné à un peuple encore ſauvage de la valeur & de l'audace. Mais les mêmes eſpérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déjà amolli par les plaiſirs? Remarquez d'ailleurs, Ariſtias, que dès le moment où ces paſſions commencerent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent auſſi mols, auſſi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, & que ces paſſions ne leur donnerent aucune des vertus qui font le Citoyen. L'amour des voluptés en fit, ſi vous voulez, des héros; la jouiſſance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conſerver leurs conquêtes. Chaſſés ou égorgés par leurs eſclaves, leur Empire dura à peine ſix Olimpiades.

Le bien paſſager que ces paſſions peuvent produire, eſt trop douteux & trop court; le mal qui les ſuit eſt trop certain & trop durable, pour que la politique

doive jamais en faire uſage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce Prince régnoit ſur un peuple tempérant, ſobre, actif, laborieux. Les vices qui depuis long-temps avoient inondé l'Aſie, ſembloient avoir reſpecté la petite Province, qui portoit alors le nom de Perſe. Cyrus ne connut point ſon bonheur. Trompé par une malheureuſe ambition, ou ne ſçachant, peut-être pas que ce n'eſt ni l'étendue des Domaines, ni le nombre des Provinces, qui font la grandeur du Prince & la ſureté de ſa nation, il voulut avoir la gloire d'etre le fondateur d'une puiſſante Monarchie. Il préſenta à ſes Sujets les richeſſes, l'abondance & les voluptés des Royaumes voiſins, comme le prix de leur courage & de leurs conquêtes. Tout fut vaincu ; mais à peine Cyrus eut-il ſoumis l'Aſie, que la récompenſe qu'il avoit accordée à la valeur de ſes ſoldats, l'éteignit. Il vit les Perſes, autrefois vertueux & pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer & languir dans la molleſſe. *Si nous ne ſongeons*, leur dit-il alors, *qu'à accumuler richeſſes ſur ri-*

cheſſes, ſi nous nous livrons témérairement aux voluptés, & penſons que l'oiſiveté & la pareſſe doivent être le prix de nos travaux, & peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que nous avons acquis. L'avis de Cyrus étoit ſans doute très-ſage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de ſon ambition, & des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la ſatisfaire. Ses Sujets, corrompus d'abord par l'eſpérance, & enſuite par la jouiſſance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeller à leur ancienne vertu; & au lieu de ce titre de fondateur d'une Monarchie puiſſante & floriſſante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perſes, & ne laiſſoit à ſes ſucceſſeurs qu'un Empire bien moins ſolidement affermi que celui qu'il avoit reçu de ſes peres.

Ce ſont les paſſions de l'ame dont la politique peut ſe ſervir, parce qu'elles naiſſent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne ſe laſſent point & qu'on

peut en quelque ſorte leur donner la teinture de la vertu. Telles ſont l'envie, la jalouſie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces paſſions ſont hideuſes par leur nature; elles préparent l'ame à être injuſte, & abandonnées à elles-mêmes, elles ſe portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïſme; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les Citoyens ne ſoient pas entiérement corrompus par l'avarice, la pareſſe, la volupté & les autres vices qui aviliſſent l'ame. Craignez, mon cher Ariſtias, de hâter la ruine de la République, en vous ſervant de ces paſſions, ſi vous ne trouvez auparavant l'art de leur inſpirer une ſorte de pudeur, & de les aſſocier à quelque vertu qui les tempére & les dirige.

Un Médecin habile n'applique pas le même reméde à tous les maux. Le Pilote d'un vaiſſeau déploye ou reſſerre tour à tour ſes voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là

il jette l'ancre, ici il marche la ſonde à la main, ailleurs il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'Etat conforme toujours ſa conduite à la différence des ſituations où il ſe trouve. Il ſonde les playes de ſa République; plus attentif à la malignité des ſymptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il déſeſpere quelquefois du ſalut de la Patrie, quand les Citoyens ſont encore dans la plus parfaite ſécurité.

Les maladies, qui au premier coup d'œil paroiſſent les plus effrayantes, ne ſont pas toujours les plus dangereuſes. Quand on voit un Etat diviſé par des partis : des cabales, des factions, l'imagination en eſt ordinairement allarmée; on croit qu'il touche au moment de ſa ruine, on croit que les Citoyens vont prendre les armes & s'égorger, ou que leur ville va devenir la proie de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, ſi les Citoyens ont des mœurs; s'ils aiment la tempérance, le travail & la gloire; s'ils craignent les

Dieux, ſoyez ſur que la Juſtice leur eſt encore chere, que leurs paſſions ſeront prudentes, & que la République eſt encore aſſiſe ſur de ſolides fondemens. Des hommes qui ne ſont pas abandonnés à des vices groſſiers, ne ſe porteront point aux dernieres extrémités. Leur ville ne leur ſervira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroiſſent furieux. Ils ſont ennemis, mais Citoyens, & ils ſe réuniront pour agir de concert, ſi un Etranger oſe les attaquer; ſoyez même convaincu qu'ils ſe laſſeront à la fin de leurs déſordres, & y chercheront eux-mêmes un remède.

Tel a été le ſort de nos peres, vertueux comme par inſtinct, avant que d'avoir ſçu établir parmi eux des Loix propres à contenir les Citoyens dans les bornes de la ſubordination, & affermir l'autorité des Magiſtrats ſans qu'ils en puſſent abuſer; les habitans de la ville, de la côte & de la montagne paroiſſoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puiſſance (4) ſouveraine,

& jamais cependant la place publique ne fut ſouillée de leur ſang. Nos peres ſe laſſerent à la fin de cette ſituation, & tant les haines étoient alors honnêtes & généreuſes, chaque parti ſacrifia ſes eſpérances & ſon reſſentiment au bien public. On convint de demander des Loix à Solon, & on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un reméde efficace aux maux de la République ! Si notre Légiſlateur, d'un caractere trop foible & dont les lumieres étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous ſerions aujourd'hui heureux ; & la Grece, dont nous n'aurions pas troublé la paix & l'union, ſeroit floriſſante.

En voyant paſſer nos peres ſous le joug de Pyſiſtrate, on auroit eu tort de déſeſpérer de la République. Des mœurs auſteres & mâles devoient ſervir de reſſource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les eſprits étoient capables de ſupporter un plus grand reméde. Le courage vertueux des Athéniens s'indigna de la ſervitude. La République, dont toutes les parties étoient ſaines, en

faiſant un effort pour chaſſer le Tyran : rompit aiſément ſes chaînes, & reparut plus libre que jamais. L'amour de la Patrie prit une nouvelle force, & nos peres firent des prodiges de valeur & de magnanimité.

Je ne me laſſerai point de vous le redire, mon cher Ariſtias ; la Politique juge des maladies par les mœurs, comme la Médecine par le poul. Quoique Pyſiſtrate fût un Tyran tel que le donnent les Dieux dans leur colere, c'eſt-à-dire, qu'il craignît de ſe rendre odieux par des violences, qu'il déguiſât avec adreſſe le joug qu'il vouloit impoſer, qu'il agît avec une feinte douceur, & ſe cachât ſous le maſque de la juſtice & du bien public, il ne put ni tromper ni laſſer la fermeté & le courage de notre République. Quoique les trente Tyrans auxquels Lyſander nous condamna d'obéir, fuſſent au contraire des monſtres odieux, quoiqu'aucun droit ne fût ſacré pour eux, quoiqu'ils répandiſſent des torrens de ſang, quoiqu'en un mot leur excès abominables dûſſent porter nos peres au déſeſpoir, & leur

inſpirer quelque vertu : Athènes opprimée & malheureuſe ne ſçut que pleurer & trembler. C'eſt qu'alors, Ariſtias, nous n'avions plus de mœurs ; c'eſt que Périclès nous avoit amollis par l'oiſiveté, la pareſſe & l'uſage des plaiſirs ; c'eſt que chaque Citoyen, accablé dans ſa maiſon d'une foule de beſoins inutiles, n'avoit plus de Patrie.

Il fallut que Traſibule exilé, proſcrit, fugitif, vînt briſer nos chaînes ; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices comme contre nos Tyrans, nous fumes incapables de profiter de la révolution que ſon courage avoit produite. Que nous ſervoit de reprendre notre ancien Gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché & rompu tous les reſſorts ? O Traſibule, que ta gloire ſeroit grande, ſi par un ſecond bienfait tu avois mis ta Patrie à portée de profiter du premier ! Il falloit armer ton bras contre nos vices, & nous arracher à nos voluptés, pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une République, c'eſt, pourſuivit Phocion

quand les Citoyens ſont familiariſés avec la honte, & que couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimere. Une philoſophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros & même un ſimple honnête homme ? Comptez, mon cher Ariſtias, que tout eſt perdu. La République ne ſera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui ſuppoſent une ſorte de force & d'élévation dans l'ame ; craignez ce calme perfide. La vérité n'eſt plus dans les cœurs, le menſonge eſt dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'eſt pas ſeulement la régle des actions des Citoyens, il eſt même l'ame de leurs penſées. Vous verrez les Magiſtrats ſe tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier ſon Concurrent par des calomnies, vouloir perdre ſes Rivaux, mais ne pas ſe donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot les vices les plus bas ont jetté les eſprits dans une létargie mortelle, qui ne laiſſe aucune eſpérance de ſalut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous préſentoient un tableau de notre ſituation préſente, nous tombâmes, Ariſtias & moi, dans une profonde conſternation; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre Patrie. Je frémiſſois en me voyant dans un abîme ſans iſſue, & d'où je ne pouvois me faire entendre ni des Dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit faite de nos vices, avoit interrompu ſon diſcours; & laiſſant tomber ſes regards à ſes pieds, après les avoir élevés au ciel, paroiſſoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon eſprit. Nous ſommes perdus, me diſois-je! O Athènes, ma chere Patrie, tu cours toi-même à ta ruine! Quelle main aſſez puiſſante te retiendra ſur le penchant du précipice, qui eſt ouvert ſous tes pas? Minerve, viens à notre ſecours. Non, c'en eſt fait, les Dieux ſont ſourds; nous avons laſſé leur patience.

O Phocion, Phocion, s'écria Ariſ-

tias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal ? Les Dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athènes ? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos peres, une ville qui poſſéde encore Phocion, ſeroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans ſon ſein que des eſclaves faits pour obéir à des Etrangers ? Nos vices ſont grands ; ils ſont énormes ; mais la clémence des Dieux n'eſt-elle pas infinie ? Nous puniroient-ils juſqu'à vouloir que Philippe..... Non, Phocion, non les Dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices & d'erreurs que je n'en avois il y a ſix jours ? Pourquoi ne feroient-ils pas comme moi, un retour ſur eux-mêmes ? Après avoir rappellé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des Dieux, Phocion, au nom de notre chere Patrie, rappellez y encore l'eſpérance.

Ariſtias, répondit triſtement Phocion, ce ſeroit vous flatter, ce ſeroit vous donner cette ſécurité aveugle qui

n'eſt déjà que trop commune dans Athènes, & dont les Dieux frappent les Républiques qu'ils veulent perdre ſans retour. Quand un Tyran s'éleveroit parmi nous, & voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, d'argent de luxe & de voluptés que pour lui; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaiſirs, ne reprendroient pas aſſez de vigueur pour ſortir de leur létargie. Il n'eſt plus temps d'eſpérer, ſi un Lycurgue (5) ne nous fait une ſainte violence, & ne nous arrache par force à nos vices.

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous euſſiez été témoin des ſentimens que le diſcours de Phocion faiſoit naître dans le cœur d'Ariſtias. Je voyois avec plaiſir que ſes yeux s'enflammoient; tour à tour il les élevoit au ciel & les portoit ſur Phocion. Ses penſées ſe préſentoient en déſordre à ſon eſprit, & il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je....? O Lycurgue.... Je tenterois.... J'oſerois.... Le ſalut de la Patrie n'eſt pas encore déſeſperé..... Vous, Phocion,

ajouta t-il en lui baiſant avec tendreſſe les mains, par pitié pour vos malheureux Concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athènes, le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone? Ce Légiſlateur, à qui la Grèce a dû ſix ſiécles de proſpérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus ſage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la juſtice & des bonnes mœurs? Conjurez, à ſon exemple, le ſalut d'Athènes. La vertu n'eſt pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire? L'amitié de Nicoclès vous ſecondera; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente Citoyens capables de vous ſeconder, mais je ne vous ébranle pas. Votre reſpect pour des Loix qui n'exiſtent plus, vous retient-il? Craignez-vous d'uſurper un droit? ...

Non, non, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion, je le ſçais, on n'eſt point un Tyran, quand on n'uſurpe

une autorité courte & paſſagere, que pour rétablir & affermir la liberté publique. Quand la Loi regne, tout Citoyen doit obéir ; mais quand par ſa ruine la Société eſt diſſoute, tout Citoyen devient Magiſtrat ; il eſt revêtu de tout le pouvoir que lui donne la juſtice, & le ſalut de la République doit être ſa ſuprême Loi. Traſibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente Tyrans. N'en doutez pas, on lui ſeroit ſupérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent paſſions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoiſſez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une République eſt affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Ariſtias, que des circonſtances, en quelque ſorte étrangeres à cette République, peuvent rendre ſa ſituation beaucoup plus déplorable ; elle peut avoir à craindre à la fois ſes vices & ceux de ſes voiſins. Ce qui redouble en effet mes allarmes pour notre Patrie, c'eſt que je vois toutes les

villes de la Grece méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux & redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires, & nous accabler. Craignons de servir son ambition, en voulant sauver notre République. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos Citoyens corrompus? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux & inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, & porter leurs plaintes dans toute la Grece & la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des Citoyens, & de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis & les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, & il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice & des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, & jetter les fondemens de sa domination sur Athenes.

Foibles & corrompus au dedans, menacés au-dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre ſituation ; elle eſt telle qu'un reméde trop actif cauſeroit néceſſairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonſtances pour nous corriger, & je prie les Dieux de les amener ; ils les ameneront, Ariſtias. Cette puiſſance Macédonienne qui nous effraye, ne porte que ſur une baſe fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obſcurité d'où Philippe l'a retirée, ne ſongeons qu'à notre conſervation. Contentons nous de ne pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modeſtie & de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Demoſthene ! S'il nous retiroit par malheur de notre aſſoupiſſement, s'il nous portoit, dans un moment d'yvreſſe ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous ſerions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque ſentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès

de colere, & que nous ne ſommes pas même aſſez heureux pour conſerver long-temps cette paſſion ? Tout ce qui demande du courage, de la prudence & quelque retenue, ſeroit téméraire pour nous.

C'eſt le propre des paſſions de ſe montrer & d'agir quelquefois avec une eſpéce d'enthouſiaſme. Les poltrons, les avares, &c. ont des momens de courage & de prodigalité ; mais il faut s'en défier. Plus une paſſion ſort avec violence de ſon caractere, plus elle eſt prête à y rentrer. Pour compter ſur nos paſſions, il faut qu'éteintes & rallumées à pluſieurs repriſes, elles ayent laiſſé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des habitudes nouvelles ſont fragiles, des épreuves médiocres & ſouvent répétées les fortifient ; mais de trop grands obſtacles les détruiſent. Je conclus de-là que dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun ſecours de nos paſſions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable ; mais il n'appartient qu'à une République vertueuſe d'eſpérer des haſards

heureux, & de ſçavoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis ſans ceſſe aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Aſie. Je m'oppoſe ſans ceſſe à la politique téméraire de Demoſthene ; je conſeille la paix, parce que la guerre cauſeroit notre ruine. Connoiſſons nos forces, ou plutôt notre foibleſſe ; & puiſque nous ne ſommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le ſont.

Phocion ſe tut après avoir prononcé ces dernieres paroles d'un ton plus bas que le reſte de ſon diſcours ; il s'arrêta un moment, en attachant ſes regards ſur Athenes, dont nous approchions, & ſes yeux ſe remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs d'un grand homme ſont éloquens ! Vous êtes jeune, Ariſtias, reprit Phocion, & veuillent les Dieux que vous ne ſoyez pas témoin des malheurs qui menacent notre Patrie. Quel que ſoit l'avenir, armez-vous d'une ſage conſtance, n'abandonnez jamais la République ; ſervez-la dès aujourd'hui, en donnant l'exemple des

bonnes mœurs à une jeuneſſe effrénée, qui devroit faire l'eſpérance de la Patrie, & qui en fait le déſeſpoir. Si un jour vos conſeils ſont écoutés, ſi vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaiſſeau qui fait eau de toute part, ne ſongez à vous éloigner du port, ne vous expoſez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les Dieux ramenent des circonſtances plus heureuſes; ſi nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes; ſi nous nous laſſons enfin de nos vices; ſi le Ciel permet qu'un jour vous puiſſiez être le Lycurgue d'Athenes, rappellez-vous, mon cher Ariſtias, les conſeils que vous donne mon amitié.

Ayez toujours devant les yeux que ſans les mœurs, les loix ſont inutiles; on n'y obéira pas. N'oubliez jamais que ce ſont les vertus domeſtiques qui font les mœurs publiques. Soyez perſuadé que la vertu ſeule peut rendre un Etat conſtamment heureux & floriſſant. L'ambition, l'injuſtice, l'intrigue, l'artifice, les richeſſes, la force, la violence peuvent procurer quelque ſuccès; mais

il eſt paſſager, & les ſuites en ſont toujours funeſtes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Ariſtias, que la Politique eſt une ſcience sûre & facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obſtacles renaître ſans ceſſe les uns des autres. Quand la Politique eſt occupée au-dedans à combattre, tantôt un vice & tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le Citoyen ou le gouverne par la crainte; n'eſt-il pas impoſſible qu'elle puiſſe ſuffire aux beſoins de la Société? Si au-dehors elle eſt obligée de juſtifier une premiere violence par une ſeconde, de cacher une fourberie par une nouvelle fraude, de réparer un menſonge par un menſonge, un Dieu pourroit à peine débrouiller le chaos dans lequel elle ſe trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien; tentez tout pour corriger la République de ſes vices; ne perdez pas un inſtant, le péril eſt preſſant, ſi quelqu'un de vos ennemis a déjà commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grece; j'ai été plus inquiet que jamais ſur le ſort d'Athenes, quand j'ai vû

que l'ambition habile de Philippe accoutumoit les Macédoniens à la ſobriété, au travail, à la patience & à la diſcipline.

La République eſt-elle parvenue à aimer ſes devoirs ? Tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous repoſez point, car les paſſions que vous avez à combattre ne ſe repoſent jamais. On n'eſt jamais aſſez vertueux, parce qu'on n'eſt jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déjà reculé ſans s'en appercevoir. N'attendez pas qu'il ſe ſoit formé une maladie dans l'État, pour y apporter un remède, peut-être qu'en naiſſant elle ſeroit déjà incurable. Tâchez de la prévenir, quelque ſymptôme l'annonce toujours. Soyez sûr que nos plus grands ennemis nous les portons en nous-mêmes, ce ſont nos paſſions. Si vous n'en connoiſſez pas la marche ſourde & tortueuſe, vous ſerez ſurpris comme un Général qui néglige de s'inſtruire des mouvemens de ſon ennemi. Si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon

cher

cher Ariſtias, & vous croirez entendre la voix de la raiſon. Si vous ne devez l'alliance de vos voiſins qu'à des intrigues, cette alliance ſera fragile & toujours douteuſe. Ne comptez ſur vos Alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, & qu'ils ſe confieront à votre juſtice & à votre courage. Aimez & faites, en un mot, le bien de tous les hommes, ſi vous aimez votre Patrie, & voulez la ſervir utilement.

Voilà, Ariſtias, ce que j'avois à vous dire ſur les principes fondamentaux de la Politique: elle exige ſans doute pluſieurs autres connoiſſances dans l'homme d'Etat, & vous devez vous hâter de les acquérir. On ne ſçauroit trop connoître les loix & les mœurs de ſon Pays, de ſes Alliés, & en général de tous les Peuples dont on peut eſpérer ou craindre quelque choſe. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'eſpérez pas cependant que votre expérience ſeule vous puiſſe donner toutes les lumieres dont vous aurez beſoin. Si vous ne ſçavez que ce que vous aurez vû, vous ſentirez à chaque

inſtant le poids de votre ignorance ; à moins qu'une préſomption extrême ne vous trompe. C'eſt en étudiant dans l'Hiſtoire les cauſes des événemens heureux & malheureux, que vous acquerrez des connoiſſances sûres. Le paſſé eſt une image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus & les vices d'un Peuple ; & comme Jupiter, qui, ſelon les Poëtes, a peſé dans ſes balances d'or la deſtinée des Républiques & des Empires, vous ſçaurez les biens & les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne ſerez point un bon Citoyen, mon cher Ariſtias, ſi dès à préſent vous ne vous préparez à être un jour un excellent Magiſtrat. N'aſpirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoiſſances néceſſaires pour le bien remplir. Il n'eſt plus temps d'apprendre quand il faut exécuter ; & ſi on exécute ſans être inſtruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui ſe laiſſe entraîner au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre Magiſtrature avec gloire ? Tâchez de connoître les devoirs de vos Collégues & de tous les Magiſ-

trats qui partagent avec vous l'administration de la République. Qui ne connoit qu'une branche du Gouvernement, l'administrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, & n'exigez jamais, par orgueil, qu'ils sacrifient les Parties dont ils sont chargés à celle qui vous est confiée. Enfin, mon cher Aristias, conservez précieusement votre réputation. Il ne suffit pas que le Magistrat soit homme de bien, il faut même que sa vertu ne puisse être soupçonnée. Si le Peuple vous croit juste, soyez sûr que les Loix, dont vous serez le Ministre, auront une force infinie entre vos mains, & qu'il vous sera aisé de travailler au bonheur public.

FIN.

REMARQUES SUR *LES ENTRETIENS* DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIEN.

(1) AVANT la guerre du Péloponeſe, les villes de la Grece, libres & indépendantes, mais unies par des alliances & des ſermens, à peu près comme le ſont aujourd'hui les Cantons Suiſſes, formoient une République fédérative. Malgré les différends qui s'élevoient quelquefois entre les Alliés, les Grecs croyoient que la Nation entiere n'avoit & ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, & ils ne regardoient pas comme de véritables guerres les hoſtilités qu'ils faiſoient les uns contre les autres. C'eſt ce qui faiſoit dire à Platon : *Aio equidem Græcos omnes inter ſe propinquos eſſe genere atque cognatos, à Barbaris autem diverſos atque extraneos... Quoties igitur Græcia adverſus Barbaros, vel contra Græcos Barbari ipſi pugna-*

bunt, bellum gerere asseremus, & hostes esse natura, & has inimicitias bellum vocabimus. Quando verò Græci adversus Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Græciam, & seditionibus agitari, & seditionem has inimicitias appellabimus. Plat. in Rep. L. 5. La guerre du Péloponese, entrepriſe par des vûes d'ambition, & ſoutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Athéniens, les Spartiates, & leurs Alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour ſe venger ſimplement d'une injure & exiger une réparation, mais pour détruire ſon ennemi, aſſervir ſes voiſins, & dominer ſur la Grece entiere. Si Platon appelloit encore ces guerres cruelles des *ſéditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, & les inviter à penſer encore comme leurs peres avoient penſé.

(2) Après que les Perſes, vaincus ſur mer & ſur terre, eurent abandonné le projet d'aſſervir la Grece, les Athéniens porterent la guerre en Aſie, pour affranchir du joug de Xercès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples, accoutumés à la paix, ne faiſoient la guerre qu'à regret. Athenes les en exempta, ſe contentant d'en exiger un tribut annuel de ſoixante talens pour ſubvenir aux frais de ſon armée. Panſanias, L. 8. C. 52, en fait un reproche amer à Ariſtide. Il l'accuſe d'avoir ouvert la porte à la cupidité, & accoutumé les Grecs à faire un trafic mer-

cénaire de leurs alliances & de leurs forces. Périclès, en succédant à Cimon dans le Gouvernement d'Athenes, porta ce tribut à six cent talens, & tout fut perdu. Les Grecs d'Asie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perse humiliée ; ils murmurerent & se plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent pesoit soixante livres de douze onces, qui, selon notre maniere de compter, font quatre vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent Grec valoit quatre mille cinq cents de nos livres numéraires. Le talent d'or pesoit de même soixante livres ou quatre-vingt-dix de nos marcs.

(3) Il est vraisemblable que les Athéniens auroient abusé de leurs avantages avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, & ils en donnerent plusieurs marques dans le cours même de la guerre du Péloponese ; les autres au contraire avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naissance ils avoient cru avoir une sorte de droit sur les pays qui produisent du blé, des oliviers & des vignes, & ils se flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui précéda la guerre du Péloponese, Athenes ne cacha point ses vrais sentimens. Thucydide, L. 1. C. 4., fait dire à ses Ambassadeurs : *C'est de tout temps que les plus forts sont les maîtres ; nous ne sommes*

pas les auteurs de ce réglement, il eſt fondé dans la Nature. Etrange politique, & qu'il eſt encore plus étrange d'oſer avouer. La maniere dont Athenes traita ſes Alliés, fait juger comment elle en auroit uſé avec la Grece entiere, ſi elle eut fait ſubir aux Spartiates le ſort qu'elle éprouva elle-même. Son Empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Athéniens auroient vû éclater contr'eux des révoltes continuelles, & leur Gouvernement, foible & tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

(4) Ce qu'Ariſtias dit ici à la louange de ſa Patrie, reſſemble aſſez à ce qu'on trouve dans l'éloge funebre que Pericles proconça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la premiere campagne de la guerre du Péloponeſe. *Voyez Thucydide*, L. 2. C. 7. Un pareil Diſcours eſt bien digne de l'Orateur qui le faiſoit, c'eſt-à-dire, d'un Magiſtrat qui pour ſe rendre plus puiſſant, avoit corrompu les mœurs de ſa République. Ariſtide, Themiſtocle & Cimon n'auroient point parlé ainſi. Les qualités que Pericles loue dans les Athéniens, ſont autant de vices, mais déguiſés avec art ſous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Athéniens, toujours vains & avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices & d'en tirer vanité, plutôt que de ſe corriger.

(5) Cette Loi étoit de Solon, & déplaiſoit fort aux jeunes gens d'Athenes, qui tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des Sophiſtes, ne doutoient point que la République ne fût très-bien gouvernée, ſi on leur avoit permis de monter dans la Tribune aux Harangues, & de ſe mettre à la tête des affaires. Cette Loi n'étoit plus obſervée régulièrement du temps de Phocion; car, ſelon la remarque de M. l'Abbé d'Olivet ſur la premiere *Philippique*, Démoſthene n'étoit que dans ſa trentiéme année quand il prononça cette Harangue. Peut-être cet Orateur étoit ſeul excepté de la régle générale à cauſe de ſes grands talens; mais il eſt plus vraiſemblable que c'étoit un abus, ſuite du diſcrédit où les anciennes Loix étoient tombées.

(6) Je ne puis m'empêcher de mettre ici ſous les yeux de mes Lecteurs un morceau admirable de Ciceron dans ſa République. *Eſt quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos fruſtrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas eſt, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari poteſt. Nec verò per Senatum aut per Populum ſolvi hac lege poſſumus: neque eſt quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia poſt hac, ſed omnes gentes & omni tempore, una lex & ſempiterna, & immutabilis continebit, unuſque erit communis*

quasi magister & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cætera supplicia quæ putantur effugerit. C'est cette raison dont parle Ciceron d'une maniere si sublime & si vraie, qui doit être le principe & la régle de toute la morale & de toute la Politique. Les *Entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Ciceron dit encore dans son Traité des Loix: *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, ratione diviniùs? Quæ cum adolevit atque perfecta est, nominatur rite sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione meliùs, eaque & in homine & in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas..... Est enim unum jus, quo devincta est hominum societas, & quod lex constituit una. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi: quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam, sive nusquam.....Quòd si populorum jussis, si Principum decretis, si sententiis Judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potentia est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur; cur non sententiis, ut quæ mala perniciosaque sunt, habeantur probonis ac salutaribus? Aut cur, cùm jus ex injuriâ lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo?*

(7) Critias étoit un des trente tyrans que Lysander établit à Athénes. Il fut plus cruel que ses Collégues. Il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athenes l'art de raisonner.

SECOND ENTRETIEN.

(1) L'ABONDANCE d'argent que les tributs des Alliés porterent à Athénes, le luxe qui en fut la suite, & les rétributions que Périclès fit payer au peuple pour assister aux spectacles & aux jugemens de la Place publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes & de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles, leur fit faire des progès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance & de recherche, regarderent leurs peres comme des hommes grossiers, & ne songerent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *République*, liv. 8, les progrès, &, si je puis parler ainsi, la génération des vices dans une Ville qui possède des richesses superflues.

Ærarium illud cujusque auro plenum perdit Rempublicam. Nam primum quidam novos sumptus reperiunt, & ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant.... Deindè alter alterius exemplo & æmulatione pereiti multi tandem tales evadunt..... Hinc igitur

effuſius ad pecunias cumulandas delapſi, quanto hoc pretioſius æſtimant, tanto virtutem exiſtimant viliorem. An non ita virtus à divitiis diſcrepat, quaſi utraque in lance ſtateræ ſint poſitæ, ſemper in contrariam partem declinent? ..... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri deſpiciuntur .... Incenduntur que ad ea ſtudia omnes quæ in honore ſunt, eaque frequentant: quæ verò nullo honore cenſentur, apud quoſque jacere ſolent..... Ità ex victoriæ honoriſque cupidis, quæſtus & pecuniarum avidi tantum efficiuntur, & divites quidem viros laudant & admirantur, & ad magiſtratûs evehunt, pauperes verò deſpiciunt.

(2) Ce que Phocion dit ici de Platon, eſt très-conforme à la doctrine que ce Philoſophe établit dans ſon Traité des Loix, L. 4. Il ſe déclare pour le Gouvernement de Crete & de Sparte. *Vera enim*, repond-t-il à Clinias, Crétois, & à Magillus, Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'adminiſtration de leurs Républiques, ne ſçavoient dans quelle claſſe de Gouvernement les ranger: *Vera enim, ô viri optimi, Reipublicæ vos participes eſtis; quæ autem modo nominatæ ſunt* (Ariſtocratia, Democratia & Monarchia) *non Reſpublicæ, ſed urbium habitationes quædam ſunt, in quibus pars una ſervit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même Ouvrage, L. 8: *Nulla certe poteſtas hujuſmodi, Reſpublica eſt, ſed ſeditiones appellari omnes rectiſſimè poſſunt. Nulla enim volentibus volens, ſed volens nolentibus ſemper vi aliqua dominatur.*

Tous les Philoſophes anciens ont penſé comme Platon, & les hommes d'Etat les plus célébres ont toujours voulu établir dans leurs Villes une police mixte, qui, en affermiſſant l'empire des Loix ſur les Magiſtrats, & l'Empire des Magiſtrats ſur les Citoyens, réunit les avantages de trois Gouvernemens ordinaires, & n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs légers, inconſtans, & jaloux de leur indépendance juſqu'à craindre le joug des Loix, ſans leſquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure Démocratie. Non-ſeulement l'aſſemblée du Peuple poſſédoit dans toutes les Républiques la puiſſance légiſlative; mais il étoit rare qu'elle laiſſât aux Magiſtrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du Peuple à Athénes ne connoiſſoit point de bornes. Les Magiſtrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du Sénat étoient éludés, ſes décrets & ſes jugemens étoient caſſés, s'ils n'avoient pas l'art de ſe conformer au goût du Public.

Demander quel eſt le meilleur Gouvernement, de la Monarchie, de l'Ariſtocratie ou de la Démocratie, c'eſt demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les paſſions d'un Prince, d'un Sénat, ou celles de la multitude. Demander ſi un Gouvernement mixte eſt meilleur qu'un autre Gouvernement, c'eſt demander ſi les paſſions ſont auſſi ſages, auſſi juſtes, auſſi modérées que les Loix.

(3) Ce que Phocion prévoyoit arriva. Lacédémone, en proie aux mêmes désordres & aux mêmes malheurs que les autres Villes de la Grece, éprouva mille révolutions jusqu'à l'extinction des deux branches de ses Rois légitimes ; & on peut dire qu'elle fut gouvernée tour à tour, & souvent à la fois, par les passions de ses Rois, de son Sénat, des Ephores & de la multitude. Des tyrans s'emparerent de l'autorité ; & les Lacédémoniens, aussi méprisés au-dehors, que malheureux au-dedans, éprouverent enfin le même sort que les autres Grecs qui furent soumis à la domination Romaine.

La fortune des Romains est encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enseigne ici à Aristias, c'est-à-dire du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuerent plus que tout le reste à empêcher que les querelles qui s'éleverent entre les Patriciens & les Plébeïens, après l'exil des Tarquins, ne perdissent la République naissante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles mêmes, secondées par de bonnes mœurs, établirent à Rome un Gouvernement mixte, dont les proportions étoient à peu près les mêmes que celles du Gouvernement de Lacédémone. Tant que les mœurs conserverent leur autorité, les Romains montrerent de la justice & de la modération dans leurs différens ; & le partage de la puissance publique entre les Consuls, le Sénat, les Tribuns & le Peuple, subsista dans ce point d'égalité propre à rendre la République heureuse & florissante. Dès que

Rome fut corrompue par l'orgueil de ſes victoires, & les richeſſes des Peuples qu'elle avoit vaincus, ſes vices, plus forts que ſes Cenſeurs, leur impoſerent ſilence. Ces Magiſtrats exercerent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens ; ils trembleront enfin, & dès-lors les paſſions ſans frein anéantirent la puiſſance publique. Les Loix ne pouvoient ſe faire reſpecter par des Magiſtrats ni par des Citoyens qui ſe croyoient tout permis pour ſatisfaire leur avarice & leur ambition ; préſage infaillible des guerres civiles, par leſquelles les Romains alloient ſe déchirer, & qui devoient les ſoumettre à des Empereurs que l'Hiſtoire nous peint comme autant de monſtres. Il n'y eut plus de vertu dans l'Empire Romain, & il devint la proie des Barbares.

Plus on y réfléchira, plus on ſera perſuadé que la liberté ſans mœurs dégénere en licence, & que la licence produit néceſſairement la tyrannie domeſtique, ou l'aſſerviſſement à une puiſſance étrangere. Un Auteur célébre a dit que la Monarchie pouvoit ſe paſſer de vertu, & gouvernoit par l'honneur. Mais quand il explique ce qu'il entend par honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

(4) *La cauſe de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaiſſeau en l'Iſle de Délos, pour y faire quelques ſacrifices ; & il étoit de la Religion de ne faire mourir perſonne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apol-*

lon avoit couronné la poupe de ce Vaiſſeau pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau fût de retour; ſi bien que l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulerent dans ce voyage.

(5) Ce que Phocion dit ici des Sophiſtes de ſon temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui ne donnant dans ſon *Prince* que des leçons de tyrannie, d'injuſtice & de fourberie, veut cependant que ſon diſciple emprunte le maſque de pluſieurs vertus, & que pour éviter d'être *haï & mépriſé*, il paroiſſe *clément*, *fidèle à ſa parole*, *integre* & *religieux*. Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place, & qu'on manie des affaires publiques, on ne paroît jamais que ce qu'on eſt véritablement. On pénétre, on voit, on juge ſans peine un hypocrite au travers du maſque dont il ſe couvre. On peut duper un homme d'eſprit une fois, mais non pas deux. Les ſots ſont en général plus ſoupçonneux que les gens d'eſprit; & quand ils ont été trompés, ils ſont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes, comme un fripon, & ne s'y fient pas même dans les occaſions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Que Machiavel diſe que le Pape Alexandre VI, ne fit jamais autre choſe que tromper, & que ſes tromperies lui réuſſirent toujours; il ne perſuadera perſonne, & ne mérite pas d'être réfuté.

(6) Le moment où l'Empire des Macédoniens parut le plus puiſſant, c'eſt quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais ſi ce Prince regnoit tranquillement ſur l'Aſie ſubjuguée, les vices de l'Aſie commençoient à le ſubjuguer lui même. Soit qu'on conſidere cette corruption naiſſante, ſoit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ſes vaſtes Etats, on ne peut s'empêcher de penſer qu'une plus longue vie n'auroit ſervi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquiſe. Si le Lecteur ſe rappelle l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens, qui s'établirent en Aſie & en Egypte, s'amollirent, & n'eurent point d'autres mœurs que les Peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ſes anciennes limites par la révolte des Gouverneurs de Province, quel fruit retira-t-elle du régne de deux Rois tels que Philippe & Alexandre? Elle éprouva mille révolutions funeſtes. Tandis que le Peuple étoit malheureux, la Famille Royale périt de la maniere la plus tragique. Différens Princes uſurperent le trône, & en furent chaſſés. La famille qui réuſſit à le conſerver, ne put jamais prendre ſur la Grece même l'autorité que Philippe y avoit acquiſe, quoique les Grecs toujours diviſés conſervaſſent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis ſans nombre; & ſes Rois, toujours yvres de la réputation que leur Royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieuſe-

ment & ſans ſuccès des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Affoiblis & odieux à leurs voiſins, ils furent vaincus & détruits par les Romains, que la Grece appella à ſon ſecours pour ſervir ſa haine contre la Macédoine, & la punir de ſes injuſtices & de ſon ambition.

TROISIÉME ENTRETIEN.

(1) XENOPHON nous a conſervé l'entretien de Socrate avec Euthydème ſur la volupté, & je ne puis réſiſter au plaiſir d'en tranſcrire ici un morceau admirable. Je me ſers de la traduction de M. Charpentier.

Avez-vous ſongé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de volupté, ne ſçauroit en faire goûter aucune comme il faut, & qu'il n'y a que la tempérance & la ſobriété qui donnent le vrai ſentiment des plaiſirs ? Car c'eſt le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la ſoif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui ſont néanmoins les véritables diſpoſitions pour boire & pour manger délicieuſement, & pour trouver un plaiſir exquis dans les embraſſemens amoureux ou dans les approches du ſommeil. Cela eſt cauſe que l'intempérant ſent moins de douceur dans ces actions qui ſont néceſſaires & qui ſe font très-ſouvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le beſoin, eſt la ſeule auſſi

qui dans ces rencontres nous fait sentir une extrême volupté.

C'est cette vertu aussi, dit Socrate, qui met les hommes en état de se perfectionner l'esprit & le corps, & de se rendre capables de gouverner heureusement leur famille, de servir utilement leurs amis & leur patrie, & de surmonter leurs ennemis; ce qui est non-seulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable par le contentement qui l'accompagne, & c'est à quoi les débauchés n'ont point de part: car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes?

Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable & un homme voluptueux, qui ne considere point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglément ce qui est le plus agréable? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quels sont les meilleures choses, & après en avoir fait un discernement exact par l'expérience & le raisonnement, d'embrasser les bonnes, & de s'éloigner des mauvaises; c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux & très-habiles.

(2) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athenes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pû ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit Orateur, & avoit du crédit dans la Place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, & voyant son extrême fru-

galité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la République.*

(3) *Nec putes, ô Glauco, magis me de viris, quam de mulieribus fuisse locutum, quæcumque videlicet natura aptæ ad hæc officia sunt.* In Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité des Loix*, L. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam..... Præceptum verò nostrum non cessabit asserere quod oporteat Doctrina cæterorumque, quam maxime mulieres cum viris participes fieri.*

(4) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un Etat agit sans principes & sans système, que le grand nombre de Loix dont il accable les Citoyens. Un Législateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, & l'ordre est rétabli par une seule Loi. L'Histoire ancienne & l'Histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un Législateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'Etat ne se corrige pas ; il arrive même que les efforts inutiles du Législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les Loix. Quand une Loi est tombée dans l'oubli, & qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, & on ne prend presque jamais les mesures néces-

faires pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un Etat qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit nécessairement beaucoup multiplier ses Loix, parce qu'il n'agit que relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve, & que ces circonstances changent & varient continuellement. C'est un grand malheur quand les Loix sont en si grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en instruire, & qu'elles sont pour la plûpart ignorées de ceux mêmes qui font une étude du Droit public & de la Jurisprudence d'une Nation. La coutume & la routine usurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux Loix, & c'est le propre de la coutume & de la routine de n'avoir rien de fixe, & en se prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injustices les plus criantes.

Multiplier les Magistrats, n'est pas une chose plus salutaire que de multiplier les Loix. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, & plus ils sont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux Magistrats dans une République dont les Loix & les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, & donner des protecteurs à la corruption. En général il est inutile, comme le dit Phocion dans son second Entretien, de prétendre avoir de bons Magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux Citoyens.

La politique a deux ou trois régles générales ſur ce ſujet, qu'il eſt impoſſible de négliger ſans s'expoſer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le Magiſtrat ne ſe relâche dans les fonctions de ſa Magiſtrature, il faut qu'elle ſoit courte & paſſagere. Si elle eſt à vie, il l'exercera avec négligence ; il la regardera comme un bien qui lui eſt propre, & travaillera bien plutôt à en augmenter les droits & les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La Société à différens beſoins, diſtingués par leur nature, & ſéparés les uns des autres ; il faut donc établir différentes Magiſtratures pour y ſubvenir. Si vous uniſſez dans une même Magiſtrature des fonctions qui doivent être ſeparées, vous devez vous attendre qu'elles ſeront négligées, ou que le Magiſtrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuſer & ſe rendre redoutable. Si vous ſéparez en différentes Magiſtratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les Magiſtrats ſe gêneront mutuellement dans leur adminiſtration, & ne conſerveront point l'autorité qu'ils doivent avoir ſur les Citoyens. Remarquez que dans les circonſtances extraordinaires, les Magiſtrats ordinaires ne ſuffiſent pas aux beſoins de la République. Ce fut une inſtitution bien ſage chez les Romains, que de créer quelquefois des Dictateurs, ou de revêtir les Conſuls d'une puiſſance extraordinaire.

(5) Il n'y a point de peuple dans l'Antiquité qui ait été traité plus durement que les

Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premieres institutions. Aristote dit dans sa *Politique*, que les Rois d'Egypte ne creuserent le lac de Mœris, ne bâtirent les Pyramides, & n'exécuterent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler sous le poids du travail des Sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, & qui ne prenoient aucun intérêt à la Patrie.

(6) C'est ce qui a fait dire à Thucydide, L. 2. C. 11, que quoique le Gouvernement d'Athenes fut Démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la Monarchie; puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, & sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les Citoyens. La République auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eut eu alors, par hasard, un Miltiade dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme succéderent un Aristide, un Themistocle, un Cimon, qui, par leurs lumieres, leurs talens & leurs grandes Actions mériterent la confiance des Athéniens, & les éleverent, malgré les caprices de la Démocratie, à penser comme eux. Périclès, qui avoit tous les talens, & à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans sa Patrie de ce crédit qu'on pouvoit appeller Monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après sa mort aspirerent au Gou-*

vernement, étant tous égaux en mérite, c'eſt-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *& rivaux en dignité, & tâchant de ſe débuſquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du Peuple, par leur lâcheté & leur flatterie. De-là s'enſuivit entre autres maux l'entrepriſe de Sicile, qui ne ſe perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employerent, & s'entrebattoient à Athenes pour le commandement. Ils ralentirent l'ardeur du Camp par leur diviſion, & mirent à la fin la ſédition dans la ville.* Traduction de d'Ablancourt.

(7) C'eſt ce qui a fait dire à Platon, dans ſon Traité des Loix, L. 11. *Nullus cives caupo, mercatorque nec ſponte nec invitus fiat, nec privati cujuſquam fiat miniſter, qui non æquo in eadem ſorte ſibi reſpondeat, niſi patris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque ſeniorum qui liberi ſunt & liberi vivunt.*

Ce que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les Artiſans que comme des eſclaves, paroitra peut-être un ſentiment outré & cruel à quelques Lecteurs ; mais il faut tâcher d'entrer dans ſa penſée, ce qui eſt facile, & on en ſentira bientôt la vérité. Phocion étoit ſans doute trop inſtruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux Artiſans, & les réduire en eſclavage ; il vouloit ſeulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des ſentimens de Citoyens,

n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, & il avoit raison. Il ne comptoit pour Citoyens que les possesseurs des terres, & il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvenients.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la République d'Athenes, Aristide est le seul qui ait favorisé la Démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux Magistratures que les Citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cent mesures de froment, d'huile ou de vin, & par-là il affoiblit ou ruina la partie Aristocratique du Gouvernement, qui servoit de frein à la Démocratie. Il fut permis indistinctement à tout Citoyen d'aspirer & de parvenir aux Magistratures; & c'est sans doute une des principales causes des fautes grossieres que fit la République, & des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude & l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

(8) Je me rappelle en effet d'avoir lû dans Platon, qu'il vouloit que les Tableaux qu'on voyoit dans les Temples des Dieux, fussent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux Sculpteurs, pour faire & élever un Tombeau.

(9) Du temps d'Aristide & de Thémistocle, les hommes qui gouvernoient la République étoient rivaux, & ne se haïssoient pas;

ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas pour se perdre les voies lâches & tortueuses du mensonge & de l'intrigue : c'étoit une noble émulation qui les portoit à se surpasser les uns les autres. L'amour de la gloire & de la Patrie épuroit l'envie & la jalousie. Aristide & Thémistocles avoient toujours été d'un avis opposé ; mais quand Xercès menaça la Grece, toute rivalité cessa entre eux, & ils ne songerent qu'au bien de la Patrie. Periclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athenes, fit rappeller Cimon de son exil, quand il crut ses services indispensablement nécessaires à la République, & ils agirent de concert ; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles & honnêtes, & le courroux facile à appaiser !* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainsi. Les Orateurs vendus à Philippe, au Roi de Perse ou à quelque cabale de Citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la Patrie & le devoir n'avoient aucun droit.

(10) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans son administration. Il fit porter un décret par lequel l'Etat donnoit une rétribution aux Citoyens pour assister aux Spectacles & aux Jugemens de la Place publique ; il favorisa les progrès des arts inutiles, & introduisit un luxe extrême dans Athenes : conduite qui, en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il

fit la guerre aux Alliés de la République, pour les forcer de payer des tributs, & flatter en même temps l'ambition des Athéniens, que l'oisiveté de la paix auroit rendus inquiets & trop difficiles à gouverner. Enfin Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre sa Patrie & Lacédémone, alluma la guerre du Péloponese pour affermir son autorité dans un moment critique, & ne pas rendre ses comptes. Après des reproches si bien mérités, on est étonné que Thucydide, L. 2. C. 11, dise que Périclès *avoit acquis son autorité par des voies légitimes, & que son crédit venoit de son bon sens & de sa dignité.* J'aime mieux le jugement de Pausanias, lorsqu'il dit, L. 8. C. 52, qu'on ne doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Péloponese, que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grece à leur propre ambition & à leur intérêt particulier.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

(1) PLUTARQUE rapporte qu'Alexandre voulut faire un présent de cent talens à Phocion, & que les Envoyés de ce Prince trouverent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits pour se laver les pieds, & sa femme qui pétrissoit le pain.

(2) Les Grecs en général regardoient l'amour de la Patrie comme la premiere vertu

PAGES PARTIALLY ILLEGIBILE

du Citoyen, & il ſemble que dans preſque toutes les Républiques, les Légiſlateurs ont été plus occupés à l'inſpirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à connoître les bornes que la raiſon lui aſſigne, ou plutôt la maniere dont la raiſon doit le diriger & le gouverner. La Doctrine que Phocion expoſe à Ariſtias, doit paroître très-ſage; c'eſt la ſeule avantageuſe aux hommes, & je ne crois pas qu'aucun de ſes Lecteurs ſe refuſe à l'évidence de ſes raiſonnemens. Auſſi ne prétends-je rien y ajouter; mais j'eſpere qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les cauſes qui ont empêché les Sociétés de connoître leurs devoirs réciproques: connoiſſance qui leur eſt abſolument néceſſaire, & ſans laquelle l'amour de la Patrie n'eſt qu'un emportement aveugle & injuſte, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité eſt affligée.

Si les hommes ont été long temps à ſentir la néceſſité de s'unir en ſociété, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque Particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à ſon indépendance naturelle, & ſe ſoumettre à des Loix & des Magiſtrats; il étoit naturel que les Sociétés fuſſent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entre elles. Des Citoyens farouches & accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne devoient former encore pendant pluſieurs ſiécles que des ſociétés ſauvages. Ces premieres ſociétés ou

associations de brigands, conserverent contre leurs voisins la férocité que les Citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres; ne pouvant s'inspirer mutuellement aucune confiance, elles se regarderent comme ennemis; & une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur Politique.

Si nous abusons souvent de notre courage & de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philosophie; si malgré les idées que nous avons enfin de la justice & du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que justes; si des victoires chatouillent agréablement notre orgueil; si nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Aristide; la force, le courage, la violence ne durent-ils pas être regardés dans des sociétés encore sauvages, comme les vertus les plus essentielles? Combien l'estime attachée à ces qualités, ne dût-elle pas faire naître de passions & de préjugés propres à empêcher les premiers essors de la raison? Plus les Soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes & de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courses étoient étendues, plus l'admiration fut excitée; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des Soldats qui les avoient faits. Les vaincus en succombant n'osoient se plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, & qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux ci s'enyvroient de leur

prospérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, & cependant ne désespéroient pas de se venger. La modération passant pour foiblesse, auroit été méprisée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ses ennemis vaincus, plus on crut imposer à ses voisins, & donner de preuves de son courage & de son habileté. Une fausse gloire éblouit & trompa tous les esprits; & dans ce silence de la raison, qui ne sçavoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé persuada que tout étoit permis au plus fort.

De-là ce droit des gens, féroce & cruel, des anciens les plus célébres, même par leur sagesse, leur générosité & la politesse de leurs mœurs; on croyoit qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une Nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne & les prisonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en posant les armes, ne conservoient la vie qu'en devenant esclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie; on sçait quel fut le sort des Hilotes & des Messéniens vaincus. Ils parvinrent, ainsi que le remarque Phocion, à regarder la Grece entiere comme leur Patrie commune; mais s'ils observoient entre eux plusieurs régles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquassent à l'égard des Etrangers. Ils les traitoient de barbares; ils les mépriſoient ils pensoient ne leur rien devoir, & croyoient

que la Nature, en les faisant moins braves & moins éclairés qu'eux, les destinoit à être leurs esclaves.

Les Romains qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi & un voisin, commencerent par être des brigands. Ils volerent des femmes, & vécurent de butin, mais ils acquirent assez promptement des mœurs; & montrerent beaucoup de modération à l'égard des Etrangers depuis l'exil des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils succomberent sous le poids d'une trop grande fortune, & qu'abusant enfin des avantages de la victoire, ils sapperent les fondemens de la République. Ils ne firent point de guerre injuste; jamais ils ne commencerent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respecterent avec plus de religion que les autres peuples, les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, & montrerent même de l'estime à ceux qui sçurent s'en rendre dignes.

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates, ayant soutenu plusieurs guerres opiniâtres contre la République Romaine, essuyerent une perte si considérable, qu'obligés de fuir & de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le Consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix; & le Sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter; *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hom-*

mes qui se croyant dignes d'être libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs peres. Mais, reprit le Consul, *si Rome vous fait grace, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix ? Oui*, repliquerent les Ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, & ne nous font pas rougir ; mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain.* Quelques Sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse ; mais le Sénat, ce Corps où les lumieres & le courage deminoient, approuva les Ambassadeurs Privernates, &, conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abbatus, méritoient l'honneur d'être faits Citoyens Romains.

Quelque magnanimité, quelque sagesse qu'eussent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans & humains en Conquérans qui étoient bien aises d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces & d'étendre leur Empire, on croit voir leur ambition à travers leur moderation ; ou plutôt on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs Alliés, tromper leurs ennemis, & rendre leurs succès plus faciles.

C'eut été un prodige que les peuples eus-

PAGES PARTIALLY ILLEGIBILE

ſent pratiqué un droit des gens plus humain ; avant que la Doctrine de Phocion ſur l'amour de la Patrie fût connue ; & elle ne pouvoit point l'être, avant que des Philoſophes euſſent découvert les erreurs de nos paſſions, & démontré, en comparant les faits, que la Politique, loin de travailler à la proſpérité d'un Etat, en hâte la décadence & la ruine, ſi elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu ſupérieure, qui doit régler & diriger l'amour de la Patrie. Les Gouvernemens Monarchiques & les Ariſtocraties, qui ne connoiſſent preſque jamais ce que ſe doivent les membres d'une même Société, ſont encore moins diſpoſés à connoître leurs devoirs à l'égard des Etrangers. Dans les Démocraties, la multitude qui eſt ſouveraine, eſt inconſtante, orgueilleuſe, emportée, vindicative : que de paſſions doivent lui cacher la vérité & ſes vrais intérêts ! Dans les autres Républiques, telles que Sparte & Rome, où le partage de la puiſſance publique & la liberté, ſoumiſe aux Loix, donnent aux Citoyens mille vertus ; l'amour de la Patrie lui-même leur inſpire communément une certaine vanité & une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les Etrangers.

Les Grecs reſterent dans leur ignorance juſqu'au temps de Socrate, qui le premier des Philoſophes appliquant la philoſophie à l'étude des mœurs, ſe crut Citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles

vérités ; mais la Grece, qui deux siécles auparavant auroit pû les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la Patrie. La guerre du Péloponese armoit toutes les villes de la Grece les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissentions domestiques, elles n'avoient plus d'autre régle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs Magistrats & des Citoyens intriguans qui les gouvernoient, & les Disciples de Socrate ne prirent par prudence aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grece augmenterent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysander, eût renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l'ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les regnes de Philippe, d'Alexandre & de leurs ambitieux successeurs ! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des Ecoles que quelques Philosophes tenoient à Athenes.

La philosophie de Socrate & de Platon passa de la Grece à Rome ; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération & leur amour de la justice & de la pauvreté ; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des

Nations dont la vertu de leurs peres les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Cicéron plein du génie de Socrate & de Platon, enseignoit que tous les hommes sont freres ; qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien ; qu'il ne faut regarder la terre entiere que comme une grande Cité dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés ; il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la Patrie ni aucune autre vertu dans Rome, & que la République soit anéantie. Nous sommes tombés, dit-il, dans un abîme immense de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons sur les Etrangers, nous ont enhardis par dégrés à être injustes & cruels envers les Citoyens. L'avarice, l'insolence & l'esprit de tyrannie, après avoir fait taire les Loix, ont commis tant de concussions, de rapines & de brigandages sur nos Alliés, que nous subsistons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne sçavent pas profiter de notre foiblesse, que par aucune sorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La Philosophie de Ciceron ne devoit pas avoir un meilleur sort à Rome, que celle de Socrate dans la Grece. Tout le monde sçait que les guerres civiles que produisit la licence des Citoyens, firent place à la tyrannie des Empereurs. Les successeurs d'Auguste, semblables à ce Critias dont il est parlé dans les Entretiens de Phocion, auroient voulu

ôter aux hommes jusqu'à la faculté de penſer. Toute lumiere fut donc éteinte dans l'étendue de la domination Romaine ; & au-delà de ſes limites, il n'y avoit que des Nations ſauvages, pareilles à ces Sociétés naiſſantes dont j'ai parlé au commencement de cette Remarque.

Au milieu des Délateurs, des proſcriptions, de la ſervitude la plus humiliante & de la tyrannie la plus ſanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il ſe devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ſes Concitoyens & à ſa Patrie, auroit-il ſoupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les Etrangers ? Les maux de l'Empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin & Marc Aurele ne purent que les ſuſpendre pendant quelques momens, & non pas en tarir la ſource. La puiſſance publique étant entre les mains des Soldats, toujours prêt à ſacrifier les Empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même eſpérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices & les mêmes paſſions.

Le monde ſembla rentrer dans ſa premiere barbarie, en paſſant ſous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui après avoir long-temps vexé, déchiré & pillé les Provinces Romaines, les partagerent entre eux. Ils conſerverent dans leurs conquêtes les mœurs, les Loix & le Gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens

pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage & de butin. Le Chriſtianiſme qu'ils embraſſerent, & qui devoit les inſtruire de tous les devoirs de l'humanité, les laiſſa dans leur premiere ignorance, parce qu'ils ſe contenterent d'en croire les Dogmes, ſans en adopter la Morale. Elle étoit en effet trop ſublime pour des Sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjets & bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions plus ſubites & plus extraordinaires que celles qu'ils éprouverent ſous le Gouvernement des Peuples du Nord & de la Scythie. Chaque jour il ſe formoit une nouvelle Monarchie ; chaque jour il en périſſoit une à peine formée. Quand enfin les Barbares, affoiblis par leurs guerres, commencerent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les François ſe répandit promptement dans toute l'Europe ; c'eſt-à-dire qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des eſclaves qui les ſervoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile ; on ne conſervoit aucune idée, ni des conventions expreſſes ou préſumées qui ont formé la Société, ni de l'objet qu'elle doit ſe propoſer. La force décidoit ſeule du droit entre des Suſerains & des Vaſſaux qui ne formoient qu'un ſeul Royaume, en formant cent Principautés différentes. On n'avoit pour ſe conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des paſſions & la bizarrerie des événe-

ments ne permettoient pas de prendre une certaine consistance. Veut-on enfin se faire une idée de la Morale de ces siécles barbares ? Qu'on se rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les Croisades furent regardées comme un acte de Religion propre à honorer Dieu.

L'Europe, lasse de ses malheurs & fatiguée de ses dissentions, commença, si je puis parler ainsi, à vouloir mettre quelque méthode dans le désordre. On fit des loix absurdes & injustes, & c'étoit beaucoup que de sçavoir qu'il falloit avoir des loix. On soupçonna que la Société avoit besoin d'une puissance législative ; mais on fut encore long-temps à refuser de lui obéir. Il falloit créer une Jurisprudence, & les personnes assez instruites pour sçavoir lire, n'avoient pour modeles que les Jurisconsultes de l'Empire, dont les ouvrages, sans principes & sans ordre, sont autant de preuves de la misérable servitude où les loix étoient tombées. Les rescripts toujours arbitraires des Empereurs, les sentences souvent opposées des Magistrats, voilà la base de leurs connoissances ; &, comme le remarque un homme habile en cette matiere, aucun de ces Jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de la nature & des gens.

J'abbrege l'histoire honteuse de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité & la subordination s'établirent dans les Etats, & que les Let-

tres réfugiées à Constantinople, passerent en Italie après la ruine de l'Empire d'Orient. On commença à lire les Anciens, & par des progrès assez rapides, on se mit à portée de cultiver les sciences, qui, en éclairant l'esprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les loix & la morale ; mais si l'intérieur des Etats étoit déjà plus policé, on sçait l'indigne politique qu'ils pratiquerent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon & de Ciceron devoit mettre nos peres sur le chemin de la vérité ; mais les préjugés étoient trop anciens & trop répandus pour être dissipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on se faisoit un honneur d'être sans foi. L'ambition aveugle se croyoit tout permis. On raisonnoit déjà, & on croyoit encore que le droit des gens, fondé sur des conventions arbitraires, n'étoit pas distingué de l'usage reçu & pratiqué entre les Peuples civilisés, & qu'en obéissant à cet usage, on ne se rendoit jamais criminel. A la honte de la raison humaine, on raisonna d'après les faits pour juger de ce qui est permis ou défendu, & on ne s'avisa que tard de soumettre ces faits à l'examen de la raison.

Les principes du droit naturel sont simples, clairs & évidens ; & il y a long-temps que la philosophie, qui a de certains égards a fait de si grands progrès, devroit ne nous rien laisser à désirer sur la nature des devoirs réciproques des Sociétés. Quelques Auteurs, qui ont traité cette matiere, bien loin de clar-

cher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la Politique des Puissances de l'Europe fût injuste ; les autres n'ont osé le dire. Des Ecrits faits pour nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par lesquelles la Nature lie tous les hommes ; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des Nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être disposé à penser, avec Socrate, Platon, Phocion & Ciceron, que l'amour de la Patrie, subordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, ou s'expose à produire de grands malheurs ?

(3) *Nous ne voyons* dit Aristote, Polit. L. 7. C. 4, *aucune Ville bien policée qui renferme en très-grand nombre de Citoyens ; & notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met sous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre ; & comment une grande multitude en seroit-elle susceptible ? Puisque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de Citoyens tentés de désobéir à la Loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a que Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'Univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande Cité.*

Quanta autem multitudo sufficiens sit, non difficile recte dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot vero esse debent (cives) ut ipsi

juriantes vicinos possint depellere, & iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quiquem pro finibus depugnent. Plat. de leg. L. 5.

La doctrine des Anciens sur cette matiere est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes Provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois plusieurs Républiques de la Grece. Il n'étoit pas rare de trouver dans un Territoire d'une médiocre étendue trente ou quarante mille Citoyens ; & les Maîtres de ce Territoire, graces à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes. Combien de Royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir anjourd'hui de pareilles armées ? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des Citoyens à une seule fonction, leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domestiques moins disproportionnées entre elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie & le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les Peuples modernes ? Non sans doute, & c'est ce qui les rend si foibles. Si je voulois suivre cette idée, & faire voir par quelles raisons un Etat, qui a aujourd'hui dix millions de Sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes ; & pourquoi cette armée doit être une armée de

mercénaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

(4) *Omnes quoque choreæ ita ut bene geratur bellum, celebrandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eandem causam consuescere debemus à cibo & potu abstinere, frigus æstumque & cubilis duritiam pati & imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. L. 12. On voit combien les exercices que Platon prescrit aux Citoyens, & les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à faire aimer la tempérance & le travail. Qui veut former d'excellens Soldats, fait nécessairement d'excellens Citoyens. Lycurgue avoit prescrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le passage de Platon, qu'on vient de lire, & les Spartiates obéissoient fidélement à ces institutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délassement. Qu'on voye tout ce que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, faisoient pour se préparer des armées invincibles. Ces Peuples ne se contentoient pas que leurs Soldats fussent meilleurs que ceux de leurs voisins ou de leurs ennemis; ils vouloient les rendre aussi bons qu'ils doivent & qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne seroit pas impossible de prouver que tout Etat où chaque Citoyen n'est pas destiné à défendre sa Patrie comme Soldat, ne peut jamais avoir une excellente discipline militaire. M. le Maréchal de Saxe le pensoit,

voyez ſes *Réveries*, Ouvrage d'un grand Capitaine, qui avoit médité ſur la guerre en philoſophe. S'il y a dans un Etat des hommes bornés aux ſeules fonctions civiles, ils amolliront néceſſairement les mœurs publiques, & la molleſſe de mœurs relâchera certainement les reſſorts du Gouvernement militaire.

(5) Quoiqu'Atenes n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, ſa crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échapperent, que parce qu'ils tomberent peu de temps après ſous la puiſſance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il eſt certain que ce ſont des différends pareils à ceux dont parle Phocion entre les Citoyens riches & les Citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les Républiques, ou qui les ont aſſujetties à leurs ennemis. Tout Etat où le Citoyen ne veut pas prendre la peine d'être Soldat, doit enfin être gouverné par des Soldats, ou par ceux qui ont l'art de ſe rendre les Maîtres des armées.

(6) On ſçait en effet que les armées de Carthage ſe révolterent pluſieurs fois. Des mercenaires ſont avares, & on les ſatisfaiſoit avec de l'argent; s'ils euſſent eu un Chef ambitieux, ils auroient détruit la République. Ce que Phocion ajoute ſur la ruine des Carthaginois eſt une vraie prédiction, & on pouroit, à ſon exemple, tirer l'horoſcope des Etats commerçans. Aujourd'hui toutes

les Puiſſances de l'Europe ſont devenus commerçantes, & c'eſt parce que ce vice de leur politique eſt général, qu'aucune d'elles n'en ſent les inconvéniens relativement à ſes ennemis ; elles combattent à armes égales ; mais s'il ſe formoit une République Romaine, quel ſeroit le ſort des Etats commerçans ?

(7) C'eſt ce qu'on ne ceſſoit de répéter à Athenes depuis la Régence de Périclès. Thucydide, L. 1. C. 9, lui fait dire dans une Harangue : *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne ſont capables que de quelque légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès eſt vraie, c'eſt une preuve certaine que la République n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs ſont corrompues. Une pareille République ne doit faire la guerre que contre des ennemis auſſi vicieux qu'elle, ſi elle ne veut pas courir à ſa ruine.

(8) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions ſur le commerce que les Nations modernes regardent comme le nerf de l'Etat ? Si je me trompe, je ſouhaite que quelqu'Ecrivain, éclairé ſur cettte matiere à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'Empire, que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des Peuples également vicieux, je ne ſuis pas étonné que celui qui peut acheter des Soldats, ait la ſupériorité.* Je dirai de même : Je ne ſuis pas étonné qu'entre les Peuples de

l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce, qui produit de l'argent, mette en état d'avoir & d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces Soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage & la discipline des Anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercénaires supportassent les travaux & affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience & le même courage que ces Citoyens de la Grece & de Rome, qui naissoient Soldats, & qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un Etat qui a des armées mercénaires, doit être riche; d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, & que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sçais bien que le luxe n'amollit pas les Soldats & les Officiers subalternes; mais il amollit les Chefs, & relâche nécessairement la vigueur de la discipline & du commandement, & les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les Peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre maniere que les Grecs & les Romains, se conduisent avec prudence?

On me répondra que tous les Etats gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en réſulte aucun inconvénient pour chaque Puiſſance en particulier ; & que par conſéquent l'eſſentiel eſt d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées ſupérieures à celles de ſes ennemis. Il me ſemble que c'eſt ne pas bien raiſonner ; car les fautes de mes voiſins ne juſtifient pas les miennes. J'avois toujours ouï dire que la politique eſt la ſcience de faire le plus grand bien de la Société, & non pas de copier les erreurs des autres ; & qu'en s'occupant du moment préſent, elle doit embraſſer l'avenir, & ſe mettre en état de ne le pas craindre. Il peut ſe former dans mon voiſinage une République Romaine, c'eſt-à-dire une puiſſance qui ſe comporte par les bons principes ; & comment mes Soldats mercénaires, & foiblement diſciplinés, mettront-ils alors ma Patrie à l'abri de toute inſulte ? Les Carthaginois penſoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur ſituation reſpective avec leurs voiſins ; ils ſe ſont trompés : pour quoi ne me tromporois-je pas en penſant comme eux ?

Ce ſont nos paſſions, & non pas notre raiſon, ainſi que le dit Phocion, qui nous ont perſuadés que l'argent eſt le nerf d'un Etat. Les tréſors les plus immenſes s'épuiſent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames ſont mercénaires & avares ; & elles le ſont toujours, quand l'Etat a pris le parti de

payer en argent les services qu'on lui rend : comment est-il donc prudent de compter sur les richesses ? Plus au contraire on dépense en vertus, si je puis parler ainsi, plus la masse des vertus augmente par l'exemple & l'émulation. La vertu est donc le seul nerf des Etats ; il n'est donc sage que de compter sur elle. Les personnes qui ne parlent que d'étendre le commerce & d'enrichir l'Etat, ont-elles pesé, comme Phocion, les avantages & les inconvéniens attachés aux richesses ? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que les avantages étoient plus considérables que les inconvéniens ? En ce cas je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Aristote, Ciceron, tous les Politiques de l'Antiquité ; qu'elles ayent le front de nous dire que Tyr, Carthage, &c. étoient des Républiques plus sagement gouvernées que Lacédémone & Rome ; que ces deux dernieres villes devinrent plus heureuses & plus puissantes à mesure qu'elles devinrent plus riches, & que les Romains par leur constitution devoient être vaincus par les Carthaginois.

On se sert d'un argument assez bisarre pour prouver les avantages du Commerce, c'est de faire une peinture détaillée de tous les maux qu'éprouve un Etat qui voit tomber son commerce, & qui a perdu une partie considérable de ses richesses. Je conviens en effet que cette situation est fâcheuse. L'Etat qui n'avoit point d'autre ressort que l'ar-

gent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique ; il eſt déchiré par des paſſions qu'il ne peut ſatisfaire, & rien n'eſt plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richeſſe dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richeſſes & le commerce ſont le bonheur, la force & la ſûreté d'un Etat, démontrent préciſément le contraire ; s'il eſt vrai, comme on le verra dans un moment, que les richeſſes & le commerce doivent décheoir, dès qu'ils ſont parvenus à un certain dégré. Si cet Etat ouvrant les yeux ſur ſa ſituation paſſée & préſente, parvenoit à ſe convaincre de l'inutilité & de l'abus des richeſſes & du commerce ; s'il réformoit ſes mœurs ; ſi par le ſecours de quelques nouvelles loix, il mettoit à la place de ſes anciennes richeſſes la tempérance, l'amour de la gloire, le déſintéreſſement ; je demande ſi ſa nouvelle modération ne lui ſeroit pas plus utile que ſon ancienne cupidité. En banniſſant l'avarice & le luxe, il ſe trouveroit riche dans ſa pauvreté, & il ſeroit mieux défendu par le courage de ſes Citoyens, qu'il ne l'avoit été par les richeſſes de ſon commerce.

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la penſée d'un Ecrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond & le plus lumineux dans l'étude du commerce, Lorſqu'un Etat, dit M. Cantillon, eſt parvenu à acquérir de grandes richeſſes, ſoit qu'elles ſoient le fruit de ſes mines, de ſon

commerce, ou des contributions qu'il exige des Etrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'Hiſtoire ancienne & moderne eſt pleine de ces révolutions; & voici de quelle maniere M. Cantillon en développe l'ordre & la marche.

Les perſonnes, dit-il, que ces ſommes d'or & d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenſes à proportion de leurs gains; ils conſument plus de denrées & de marchandiſes; les Agriculteurs & les Artiſans, par conſéquent plus employés, verront augmenter leur fortune, & voudront en jouir. Cette augmentation de conſommation augmente le prix des denrées & des marchandiſes, & dès-lors les ouvriers ne peuvent plus ſe contenter de leurs anciens ſalaires. Tous les objets de conſommation devenant par-là encore plus chers, il y aura un profit conſidérable à tirer de l'Etranger, qui travaille à meilleur marché, les choſes dont on a beſoin. C'eſt alors que l'Etat commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple ſent d'autant plus vivement ſa miſere, qu'il s'étoit déjà accoutumé à plus d'abondance. La terre eſt moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ſes denrées, & il faut que les artiſans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les Etrangers, tandis que le luxe des riches y fait paſſer continuellement des ſommes conſidérables. L'Etat appauvri, & qui ne peut plus lever les mêmes ſubſides, ne peut cependant ſe réſoudre, ni à diminuer ſes dépenſes,

penſes, ni à proportionner ſes vûes & ſes entrepriſes à ſa fortune, & l'orgueil que lui ont inſpiré ſes richeſſes, accélere ſa chûte dans la miſere.

Il ſembleroit, ajoûte M. Cantillon, *que lorſqu'un Etat s'étend par le commerce, & que l'abondance de l'argent enchérit trop le prix des denrées & des manufactures, le Prince ou le Magiſtrat devroit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévûs, & tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles de la contrainte & de la mauvaiſe foi, afin de prévenir la trop grande cherté, & d'empêcher les inconvéniens du luxe.* Mais comment ſeroit-il poſſible que des Princes ou des Magiſtrats, accoutumés à regarder les richeſſes comme la ſource du bonheur & de la force, fuſſent effrayés de l'abondance d'argent qui ſe répand dans un Royaume ou une République ? M. Cantillon le remarque : *Outre qu'il n'eſt pas aiſé*, dit il, *de s'appercevoir du temps propre à une pareille opération, ni de ſçavoir quand l'argent eſt devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien & la conſervation des avantages de l'Etat, les Princes & les Chefs des Républiques, qui ne s'embarraſſent guère de ces ſortes de connoiſſances, ne s'attachent qu'à ſe ſervir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'Etat, à étendre leur puiſſance, & à inſulter d'autres Etats ſur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander des miracles ? Pourquoi voudroit-on que dans un Pays où de trop grandes richeſſes rendent le Citoyen avare, prodi-

gue, voluptueux, paresseux, &c. les Chefs de la Nation resteroient incorruptibles? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple; ils regarderont l'économie comme un vice politique; ils se feront de faux principes sur la circulation de l'argent, & croiront de bonne foi que les extravagantes dépenses des riches sont nécessaires à la subsistance des pauvres.

Si par hasard le Gouvernement retiroit l'argent, en retardoit la circulation par quelque voie sage & honnête, & formoit un trésor; n'est-il pas évident, suivant la pensée de Phocion, que ce seroit réceler & nourrir un serpent dans son sein? Peut-on connoître le cœur humain, & se persuader que ce trésor ne sera pas un écueil contre lequel échoueront les successeurs du Prince ou du Magistrat qui l'aura formé? Est-il vraisemblable qu'ils résistent aux charmes de la prodigalité? Résisteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent? Les passions emprunteront le langage de la raison. Elles représenteront sous les traits d'une avarice basse & ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi sert*, diront-elles, *un argent mort & enterré qui ne circule pas? Autant vaut-il le laisser dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas sortir de vos coffres. Il n'est point de cas imprévûs pour une Nation riche; les richesses produisent les richesses; Laissez passer dans les mains de votre peuple un argent qu'il

vous rendra avec uſure, quand vous en aurez beſoin. Les portes du tréſor ſeront infailliblement ouvertes, & ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funeſtes, que les fortunes & le luxe augmenteront plus ſubitement. Les beſoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent ; & après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

Pour réparer, dit M. Cantillon, *les malheurs cauſés par l'abondance de l'argent, & relever l'Etat, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement & conſtamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages & les manufactures qu'on eſt toujours en état d'envoyer chez les Etrangers à un meilleur marché, lorſqu'on eſt tombé en décadence, & dans une rareté d'eſpéces. Les Négocians commencent à faire les premieres fortunes ; & elles ſe répandront inſenſiblement ſur les autres Citoyens. Mais lorſque l'argent deviendra une ſeconde fois trop abondant dans l'Etat, la grande conſommation & le luxe s'y mettront, & il tombera une ſeconde fois en décadence. Voilà à peu près le cercle que pourra faire un Etat conſidérable qui a du fond & des habitans induſtrieux, & un habile Miniſtre eſt toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.*

Je prie le Lecteur de méditer profondément ce paſſage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'eſt qu'une Politique fauſſe & erronée, qui regardera comme le principe du

PAGES PARTIALLY ILLEGIBILE

bonheur de l'Etat, un moyen qui ne procure des richeſſes que pour amener à leur ſuite la pauvreté ? La vraie Politique veut une félicité plus durable. Il eſt donc vrai qu'un Etat, qui regarde les richeſſes comme le nerf de la guerre & de la paix, eſt deſtiné à paſſer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, & de la pauvreté au luxe. Voilà, ſelon M. Cantillon, ce qu'il ſe peut propoſer de plus avantageux ; voilà le chef-d'œuvre de la Politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne conſidérer que les effets des richeſſes & du commerce, eût obſervé, & perſonne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la ſociété, il eſt vraiſemblable qu'il auroit penſé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une République, dont de trop grandes richeſſes ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conſeilleroit de profiter de cette décadence pour réprimer le luxe & l'avarice, donner des mœurs, faire eſtimer la pauvreté, ou du moins apprendre à ſe paſſer des richeſſes ſuperflues. Cette Politique ne ſeroit-elle pas ſupérieure à celle de ce Miniſtre, qui ne ſongeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richeſſes & de pauvreté dont parle M. Cantillon ?

Il n'eſt pas facile à un Miniſtre de faire recommencer ce cercle dans un Etat dont la fortune eſt en décadence. Il faudroit que le Gouvernement vînt au ſecours des Citoyens, & diminuât ſes douanes & ſes autres droits

pour favoriſer le commerce ; mais le Gouvernement ne le fera point. L'abondance paſſée l'a accoutumé à beaucoup de beſoins, & ces beſoins écraſeront la République. Je veux que, par impoſſible, elle ait des Magiſtrats toujours aſſez attentifs, aſſez habiles & aſſez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle M. Cantillon. Qu'en réſultera-t-il ? L'État ſera dans un danger extrême, ſi dans le moment de pauvreté qui ſuivra des richeſſes trop abondantes, un de ſes ennemis forme le projet de l'envahir. La Politique de ce Miniſtre habile, qui fait recommencer le cercle, ne ſert donc qu'à préparer une infortune à la République, & la mettre dans le cas d'être envahie & ſubjuguée par un de ſes ennemis. Eſt-ce ainſi qu'on doit faire fleurir un Etat, & affermir ſa proſpérité ?

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

(1) UN Spartiate, qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclus des aſſemblées publiques & particulieres ; c'étoit un deshonneur de s'allier avec lui par le mariage ; il devoit raſer une partie de ſa barbe. Tout Citoyen qui le rencontroit, pouvoit le frapper, ſans qu'il lui fût permis de ſe défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus ſages qu'Ageſilas après celle de Leuctre ; ils refuſerent de

racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au Sénat Romain. Les soldats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais ; & les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite & leur réputation.

(2) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias, je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son Ouvrage ; il est cependant utile de connoître le terme où l'on doit aspirer, quoiqu'on n'espere pas de pouvoir y arriver. Que sçait-on ? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être seroit-on en état de renoncer sans effort à un second.

(3) *Qui autem egregie se se gerens excelluerit, primo quidem in ipsa expeditione ab iis qui una militant adolescentibus ac pueris, singillatim à quolibet coronandus, nonne tibi videtur ? Mihi vero. Quid ? Nonne & dexteras jungere illi debebunt ? Et hoc. At hoc praterea tibi forsan non videtur ? Quid ? Ut oscula à quolibet accipere debeat ac dare. Imovero maxime omnium. Atqui & legi huic addendum existimo, ut quoad in ea expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcunque osculari ipse desideraverit, ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, acrior sit ad*

vitori[illegible] quendam. Plat. in Rep. L. 5.

(4) [illegible]abitans de la Montagne vouloient qu'on établit à Athenes une pure Démocratie, ceux de la Plaine demandoient une Ariſtocratie rigoureuſe, tandis que les Citoyens établis ſur la Côte, ſouhaitoient avec plus de ſageſſe que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux Gouvernemens. Alors les Atheniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, & ne connoiſſoient que les Arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le ſacrifice que chaque parti fit de ſes intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour Arbitre, pour Juge & pour Légiſlateur.

Si on ſe rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne ſera pas étonné du peu de cas que Phocion ſemble faire du Légiſlateur de ſa Patrie. Plutarque nous a conſervé quelques morceaux des Poëſies de Solon, où les plaiſirs & la volupté ſont célébrés d'une maniere peu convenable à un Sage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans ſa jeuneſſe, & dans ſa vieilleſſe il fut adonné à l'oiſiveté & aux plaiſirs de la table & de la muſique. Gagné par les careſſes de Piſiſtrate, il abandonna les intérêts de ſa Patrie, & finit par être le flatteur, l'ami & le conſeil de l'oppreſſeur de la liberté publique. Comme Légiſlateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athenes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des loix ſoient bien peu ſages, quand leur

auteur leur survit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux Loix & aux Magistrats, ce qui laissa subsister les anciens préjugés & les anciennes divisions, & empêcha que le Gouvernement ne s'affermît.

Plusieurs Loix de Solon sont sages, si on les considere séparément ; mais elles ne partent jamais du même principe pour aller au même but. Quelquefois même elles se contrarient ou sont obscures. Il est certain que s'il eût eu les lumieres, le génie & la fermeté de Lycurgue, il auroit pû profiter de la confiance que les Athéniens avoient en lui, pour les rendre heureux, & former un Gouvernement à peu près pareil à celui de Lacédémone.

(5) Lycurgue ne fut pas choisi par les Spartiates pour leur donner des Loix, comme Solon le fut par les Athéniens. Il médita son projet de réforme avec trente Citoyens, qui lui promirent de le seconder. Vingt-huit lui furent fidéles ; il leur ordonna de se rendre armés sur la Place publique ; il y publia ses Loix, & intimida ceux qui profitoient des désordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

Fin des Remarques.